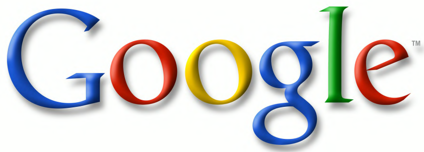
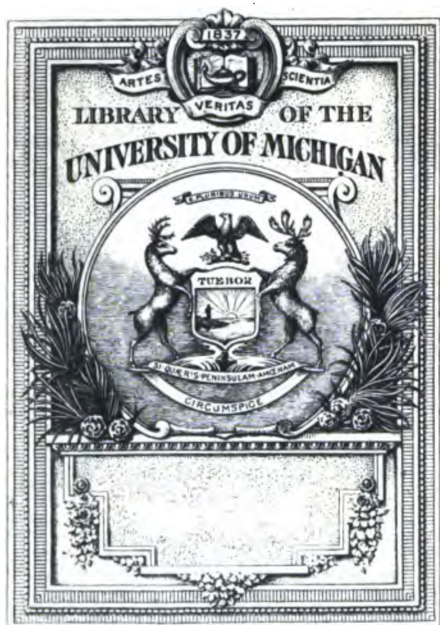

Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Saint-Hyacinthe, Hyacinthe Cordonnier, known as chevalier de Thémiseul de

LE CHEF D'OEUVRE D'UN INCONU,

Poëme heureusement découvert & mis au jour, avec des Remarques sçavantes & recherchées,

Par M. le Docteur

CHRISOSTOME MATANASIUS

On trouve de plus une Dissertation sur HOMERE & sur CHAPELAIN; deux Lettres sur des Antiques; la Preface de CERVANTES sur l'Histoire de D. QUICHOTTE DE LA MANCHE; la Deïfication d'ARISTARCHUS MASSO, & plusieurs autres choses non moins agréables qu'instructives.

SIXIEME EDITION,

Revûe, corrigée, augmentée, & diminuée.

Infelix eorum ignorantia, qui ea damnant quæ non intelligunt. Lib. Inc. §. 1. *Art. XV.*

S. D. L. R. G.

TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez PIERRE HUSSON.

Anno Æ. V. M.DCCXXXII.

Ab instauratione Litterarum decimo octavo.

LE LIBRAIRE
AU
LECTEUR.

LA premiere Edition de cet Ouvrage fut commencée ſans le conſentement de ſon Auteur & continuée par cette déference qui lui eſt naturelle pour les volontez de ſes Amis. Elle fut ſuivie de deux autres Editions ſi ſubites, que M. le Docteur MATANASIUS ne pût ni revoir, ni corriger la premiere, ſur

laquelle la ſeconde & la troiſième furent faites. Il eſpera dans la quatrième publier le CHEF-D'OEUVRE d'une maniere plus digne de lui & du Public; & en effet cela fut executé pour le Texte &, à quelques négligences près, pour les Remarques qui l'accompagnent. Mais les Editeurs, à qui elle fut confiée, pendant une longue abſence que l'Auteur fit alors, groſſirent cette Edition de pluſieurs choſes inutiles. Ils abuſerent même d'une Lettre de M. le Docteur MATANASIUS à M. le Profeſſeur BURMANDOLIUS. Ils la tronquerent, y mirent un commencement de leur façon, & l'employerent pour

pour un but tout different de celui pour lequel elle avoit été écrite; on a purgé cette Edition de tous ces defauts, & on y a ajouté deux Pieces nouvelles. L'une est la Traduction de la *Preface de Michel* CERVANTES *sur l'Histoire de Don* QUIXOTE DE LA MANCHE, & l'autre *la Déïfication* du fameux ARISTARCHUS MASSO. Ce n'est pas le seul avantage de cette Edition. On n'a qu'à jetter les yeux sur la beauté du papier & des caracteres pour être convaincu qu'on n'y a rien épargné afin qu'elle donnât de la satisfaction à l'Auteur, de l'utilité au Public & au Libraire.

AU LECTEUR.

Hoc igitur modico, sed justo quære volumen
Ære, dabit gratis cætera Chalcographus.

Lou que critique Matanase,
Nou pot estre res qu'un Massou,
On pot li dire ambé razou,
Quel a las aureilles d'un aze.



ERRATA.

ERRATA.

On avertit qu'on les trouvera à la fin du Livre.

APPROBATION.

JE soussigné Commis à la *Doüane* des Pensées, certifie avoir lû un Ouvrage intitulé *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, Poëme heureusement decouvert & mis au jour avec des remarques* &c. *par M le Docteur* MATANASIUS. Comme il n'y a rien dans cet Ouvrage, qui ne soit conforme aux opinions & aux préjugez reçûs, je n'y vois aucune vérité qui puisse en empêcher l'impression. Fait à *Calf-city* ce premier Avril 1714. Signé

GALBANO.

APPROBATION

Du R. P. Barbafoin, *Gardien du Couvent d'*Eſelsberg.

J'Ai lû le Manuſcrit intitulé *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, heureuſement découvert & mis au jour avec des Remarques ſavantes & recherchées par M. le Docteur* Chrisostome Matanasius. J'ai admiré la modeſtie & la retenuë du Commentateur, en même tems que j'ai été ſurpris de l'immenſe érudition, qui paroit dans ce bel Ouvrage. Ainſi je ne doute pas que le Public n'y trouve beaucoup d'utilité & de plaiſir. Il n'y a rien d'ailleurs, qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait dans notre Couvent d'*Eſelsberg* ce 5. Avril 1714.

Fr. Pancrace de Barbafoin.

APPROBATION

De Messieurs BOUGAYOS *&* BRIOCHIS, *Licentiés en Theologie & Censeurs des Livres.*

NOus avons examiné avec soin un Livre, qui a pour titre *Le Chef d'œuvre d'un Inconu, Poëme heureusement découvert, &c. par M. le Docteur* MATANASIUS. Nous n'y avons rien trouvé qui ne soit très-conforme à nos sentimens, & par consequent rien qui ne soit très-orthodoxe Comme d'ailleurs l'art de faire des Commentaires, est celui de tous qui est le plus important aux Theologiens, nous jugeons cet Ouvrage d'autant plus digne de l'impression, qu'il reünit en lui les diverses méthodes, dont les plus habiles Litterateurs se sont servis. Fait à *Molinople* ce 10. Avril 1714.

BOUGAYOS. BRIOCHIS,

IN HONOREM ET GLORIAM

EXCELLENTISSIMI ÆQUE AC SAGACISSIMI VIRI DOCTORIS

CHRISOSTOMI MATANASII,

Criticorum non tantùm hujusce temporis sed & ceterorum longè Principis,

C A R M E N.

ראבּינש נה ואנתונש פלש נותרה ראוּה שביתנשת
נותרה כאפאשיתה ני נותרה ינתהלליגהנשה
לרה שאוגנת מאתאנאזה איוורדוי נוש פאית וויר
קוה ריהן נהשת קומפאראבלה א שון פרופונר שאוויר
שון הרודישון נתות יאמאיש דה פארתיללרת
סה שתרא דהשורמאיש לא נתוויהמה מהרוהיללה
דגן שיתף דחוורה יל׳ שאית פאירה וון שיהף דהוורה
נווהאו
יאמאיש גול׳ הכריוּין נהות וון תאלתנת שי בהאו
קון סהששת דה ואגתהר לא גרהשה הת ליתאלית
יאמאיש הללהש נונרת גו דה שי ראוּה גתניה
קוהללה וואשיתה דימאגינאתיון
קותללה שובתיליטה דרה פתנהטראתיון
וי לא שאנאסיתה קוהן שון לינרה יל׳ התאלה
שורפאשה רה כיהן לוין תוות לארת דה לא קאבבאלה
הת יאמאיש הן ון סוית אוקון קוממהנתאתהור
נא שי ביהן פהנהתרה לתשורית דה שון אותהור׳

Cecinerunt {
Rabbi GAMALIEL ACOSTA, Gymnasii Olyssiponensis Archi-Synagogus, Cabbalæque Professor primarius.
Rabbi MAHALALEEL BEN JUDA, Synagogæ Amstelodamensis Moderator, Thalmudique Explanator.

TRA-



TABLE DES PIECES,

Contenues dans le Tom. II. qui commence à la pag. 265.

On a marqué d'un Asterisque les Pièces qui n'étoient point dans les Editions précedentes.

*V.

TABLE.



DISSER-

DISSERTATION SUR HOMERE ET SUR CHAPELAIN.

A MONSIEUR **.

PAR MONSIEUR ****.

AVIS
AU LECTEUR.

LA Dissertation suivante est de MONSIEUR . : *à qui la République des Lettres est redevable d'une infinité d'excellentes choses. Comme cette Dissertation étoit souhaitée de plusieurs personnes, nous avons crû ne devoir pas differer plus long-tems à la faire paroître, & nous esperons qu'on la recevra avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance.*

MESSIEURS LES AUTEURS *du* Journal des Savans* *l'ont attribuée à M. de* CROUSAZ. *On espere qu'ils ne trouveront pas mauvais qu'on assure ici qu'elle n'est pas de ce celèbre Professeur. Il seroit aisé de le prouver puis qu'il ne faudroit que nommer l'excellent Auteur à qui le Public en est redevable, mais sa modestie ne nous permet pas de mettre ici son nom. Quoi qu'il en soit, Ami Lecteur*, Vale & Fruere.

* Mois d'Août 1715. p. 123. Edit. d'Amst.

DIS-



DISSERTATION SUR HOMERE ET SUR CHAPELAIN.

A MONSIEUR....



VOus me demandez, MONSIEUR, si l'on peut mettre quelque moderne en parallele avec HOMERE; je réponds qu'on peut mettre en parallele avec HOMERE, CHAPELAIN, non en qualité de Moderne, mais en qualité de futur Ancien. Cette réponse tient un peu de l'Oracle, & a besoin d'interprétation; je m'explique.

CHAPELAIN n'a pas travaillé quatorze ans à sa *Pucelle*, pour s'attirer les méprisables applaudissemens de son sie-

ele, & pour mettre une centaine d'années pour bornes à sa réputation. Ses vuës sont mieux proportionées à la juste étendue de son génie. C'est l'approbation de la Posterité la plus reculée qu'il brigue, & qui ne lui sauroit manquer. Il faut seulement qu'une vingtaine de siécles passent par dessus cet Ouvrage, pour le rendre l'étonnement de l'Univers, pour qu'on y trouve les mystères les plus cachez de la Nature, le sublime le plus merveilleux, les expressions les plus énergiques, & la cadence la plus sonore & la plus majestueuse.

Pour moi, à qui Apollon revele ce que son Art a de plus mystique, je sais par la force de mon imagination me transporter déja au véritable point de vuë, d'où nos derniers Neveux regarderont *la Pucelle*, & je prêtends faire voir à l'œil que Chapelain égale & surpasse même le Prince des Poëtes. Qui plus est, je me fais fort de rendre ses plus obstinez critiques honteux de leur aveuglement ou de leur malice.

Ce n'est pas que j'ignore le respect qu'on doit à l'adorable Homere, je le connois à fond, je le lis sans Interprête & sans Commentateur, je l'admire

mire jusques dans les endroits où ses adorateurs même l'accusent de radotter un peu, & je ne crois pas l'admirer, parce que je raisonne bien, mais je crois raisonner bien, parce que je l'admire.

Pour juger de son Poëme, & pour le comparer à la *Pucelle*, il y faut examiner le choix du sujet, la conduite de l'Ouvrage, la maniere de penser, le stile & la versification. Voilà ce qu'on appelle avoir de l'ordre, & ce seul plan est une preuve authentique de l'étude sérieuse que j'ai faite de ces deux Auteurs inimitables.

Homere prend pour son sujet, Μῆνιν Πηληιάδεω Ἀχιλῆος, *Pelidæ stomachum cedere nescii*, & pour le dire en François, *la Colere obstinée d'*Achille.

On pourroit s'étonner que ce Poëte ait pris pour son Héros un Prince feroce, & inexorable, qui rejette la décision des Loix pour n'avoir d'Arbitre que son épée; Un Guerrier brutal comme un cheval de Carosse, & mutin *comme un Ane qui renverse de sa queuë les épics dorez de la blonde Cerès*.

En effet il paroît que le but d'un Poëte est de rendre son Héros aimable

au Lecteur, afin qu'il le suive avec plaisir dans toutes les routes differentes où l'Auteur le conduit, & qu'il s'interesse à ses avantures; réjouï, quand la fortune rend justice à son mérite, & affligé quand elle se déclare ennemie de sa vertu.

Il semble même que pour le choix du sujet, non-seulement les *Diamans* de CHAPELAIN; mais le *Clinquant du* TASSE surpassent *l'or, en quoi* HOMERE *sait convertir tout ce qu'il manie*.

Cet Auteur Italien donne à ses Héros des foiblesses, mais des foiblesses qu'on se pardonne trop aisément à soi-même, pour n'y point conniver dans un autre. Du reste la Probité, la Grandeur d'Ame, la Clemence, & les autres vertus, qui forment leur caractére, font qu'on se met avec plaisir en leur place, & qu'on sent selon leur differente fortune ce flux & reflux des passions, qui est le but du Poëme Héroïque. LE TASSE prend même le contrepied d'HOMERE, en donnant le caractére d'ACHILLE au Sarrasin ARGANT, à qui il applique le même Portrait que fait HORACE dans son Art Poëtique du fils de THETIS.

Et

Et à dire vrai, il me rend par là ce Payen assez odieux, pour que je sois bien aise qu'il tombe sous les coups de TANCREDE. C'est un fort joli homme celui-là; & sa victoire me fait plaisir.

J'aime la bonne foi, MONSIEUR, cette critique a tout l'air d'être fondée; mais pour peu qu'on ait envie de faire quelqu'effort en faveur d'HOMERE, ne peut-on pas soutenir que ce défaut même est une preuve solide de la grandeur de son genie, qui nous attache, malgré nous, au sort d'un Héros que nous avons de la peine à estimer?

Serieusement on ne sauroit douter du mérite d'un Auteur, qui malgré ce défaut essentiel, a donné de l'étonnement à tous les beaux génies que la Nature a produits pendant trente Siècles. Il y a même de l'apparence qu'il a affecté ce mauvais choix pour faire briller davantage la beauté de son esprit, & la richesse de son imagination.

CHAPELAIN pourtant doit l'emporter ici sur HOMERE. On doit lui savoir gré d'avoir évité cette bevuë, & d'avoir eu tout ce qui pourroit la rendre excusable.

Si

Si son Heroïne n'est pas du sang le plus illustre, elle est quelque chose de plus, elle merite d'en être; C'est une *Pucelle*, une *Pucelle* de dix-huit ans; une *Pucelle* guerriere, & conquerante, rien de plus grand; rien de plus extraordinaire; la basse naissance & la grandeur d'ame, le sexe & la fermeté, la pieté & la valeur, qualitez d'ailleurs si incompatibles, sont chez elle d'un merveilleux accord. La Haine ou l'Ambition ne l'envoyent point sacrifier une Ville illustre au chimerique honneur d'un époux vindicatif; non, la pieté & l'amour de la Patrie l'excitent à arracher un grand Empire des mains d'un injuste Usurpateur, & l'on ne sait s'il faut s'étonner le plus, de la hardiesse de son entreprise, de la justesse de ses mesures, ou du bonheur d'une réüssite qui paroît moins une faveur de la fortune qu'un effet de la plus rare prudence.

Pour la conduite de l'Ouvrage; c'est là où brillent nos deux Auteurs par cette confusion apparente, qui sert de voile au plan du Monde le plus naturel, & le mieux suivi. On leur fait seulement à chacun une petite difficulté, qui ne vaut pas la peine dans le fond qu'on y réponde.

On

On critique dans HOMERE ce bisarre systême de la fable dont nous l'appellons le Peré, nous autres Savans, croyant lui faire bien de l'honneur.

L'aveuglement du Paganisme ne fait rien en sa faveur; le simple bon sens est contraire à l'idée ridicule qu'il donne de ses Dieux, passionnez, vicieux, opposez l'un à l'autre, impuissants & inferieurs bien souvent à ceux qui s'amusent sottement à implorer leur secours.

MARS est étrillé d'importance par DIOMEDE, & ce pauvre Dieu semble avoir ramassé toute sa force dans l'Organe de la voix, pour faire trembler par ses cris les montagnes d'alentour.

Ce marousle de fils de TIDE'E frappe comme un sourd, & VENUS cette pauvre petite, qui comme une bonne Maman soigne un peu son poltron de fils, ne sauroit échaper aux mains impolies & sacrileges de ce Héros grossier. Passe encore pour celle-là de crier un peu haut; jamais la Dame n'avoit été à telle fête, & ANCHISE, ADONIS, & MARS même avec toute sa brutalité en avoient toujours usé plus galamment avec elle.

Voila a peu près le stile Turlupin de quelques raisonneurs, qui prétendent tourner en ridicule le Pere de la Fable, qui n'est pas moins le Pere du bon sens.

Ne savent-ils pas les ignorants, qu'il y a déja deux mille ans, tout au moins, qu'on croit que toutes ces fictions sont autant d'emblêmes ingenieux, qui sous un déhors bisarre cachent les secrets les plus mysterieux de la Nature, les preceptes les mieux raisonnez de la Morale & les plus utiles maximes de la Politique? S'ils n'ont pas assez d'esprit pour y trouver un sens, tant pis pour eux; Chacune de ces Fables en a plus de mille: les uns plus beaux que les autres à proportion du degré d'esprit & de pénétration de ceux qui tâchent à les débrouiller.

D'ailleurs supposons que les raisonnemens de ces Critiques soient solides, je leur prouverai qu'ils ont le plus grand tort du monde de raisonner juste dans cette occasion.

Je leur conseillerois en vérité d'en croire plûtôt leur Raison que l'autorité de tous les beaux génies de la Grece & de Rome; c'est se moquer du monde; il est infiniment plus beau de se

trom-

tromper d'une maniere modeste sur la bonne foi d'un million de grands hommes, que d'être assez insolent pour avoir raison tout seul & de son propre fond.

Vous ennemis injustes de l'Antiquité, vous voulez des raisons, & je vous donne des autoritez, & vous Critiques de CHAPELAIN vous voulez des autoritez & vous aurez des raisons.

CHAPELAIN a grand tort selon vous de ne point employer le systême ordinaire des fictions, & de mettre à la place des Dieux, des Champs Elysées & du Tartare, les Anges, les Demons, le Paradis & l'Enfer.

Homine imperito nihil quicquam est injustius; qui præter quod ipse facit nihil rectum putat. Eh! pourquoi est-il plûtôt permis à HOMERE de se former des chimeres Poëtiques conformes à sa Religion, qu'il n'est licite à CHAPELAIN d'en employer de convenables à la sienne! mais ces fictions-là vous paroissent ridicules & extravagantes; mais cette extravagance est plûtôt dans votre imagination que dans le sujet de vos critiques.

Notre Auteur fait combattre les Anges avec les Demons; les uns sont les

Patrons de la Vertu, les autres protegent l'impieté, exprimez cette vérité en stile Poëtique, & vous trouverez justement les Anges & les Demons qui se combattent.

Qu'on ne me dise point que le seul nom de *Belsébuth* est capable de gâter tout un Poëme, que *Jupiter* & *Mercure* flattent bien plus agréablement l'oreille que ne font *Lucifer* & *Astaroth*.

Fadaise que tout cela à moins qu'on ne me le prouve démonstrativement. Votre oreille trouve les noms Payens les plus doux; & de grace qu'il soit permis à la mienne d'être plus amie des noms Chrétiens; & croyez, je vous prie, que ce n'est pas faire la gageure d'un fou, que de parier ma tête, que dans mille ans d'ici, quand *Astaroth* sera mieux établi dans le Poëme Epique, toutes les oreilles savantes seront de mon sentiment.

Allons plus loin & montrons que nos deux illustres pensoient d'une maniere sublime & délicate, & pour ne pas copier tous leurs Vers, découvrons ces qualitez dans les endroits de leur Poëme, qui paroissent d'abord les plus exposez à la critique.

Dans le premier Livre de l'*Iliade*,

ACHILLE se querelle avec AGAMEMNON, & lui dit plus d'injures qu'un Héros en colére n'en devroit dire naturellement. Mais s'appercevant à la fin qu'il soutient mal son caractére bouillant, qui semble demander plûtôt des actions que des paroles, il veut mettre flamberge au vent quand PALLAS, la sage PALLAS, l'arrête par sa belle chevelure. Quoiqu'il ne doive pas avoir grand commerce avec cette Divinité moderée, il la connoît tout aussi-tôt, & lui demande fort cavalierement pourquoi elle étoit venuë là; si c'étoit pour être le témoin de l'injustice d'AGAMEMNON, qu'*elle le pourroit bien être aussi de sa punition*; & que l'orgueil de ce Prince pourroit bien lui couter la vie.

Ces mots sont ajoutez au Texte pour lier le sens.

Là-dessus MINERVE lui conseille de *rengainer son compliment*, & de vomir plûtôt contre ce Roi toutes les injures qu'il méritoit.

Jamais DEESSE ne trouva mieux le secret de se faire obéir. ACHILLE remet son sabre dans le fourreau, & en vrai fils de poissonniere il se met à chanter pouille au Chef des Rois Grecs, en lui prodiguant les titres d'*yvrogne*, de *visage de chien*, de *cœur de lievre*, de

poltron, & quantité de semblables douceurs. Certaines gens ont le front de ne pas trouver tout cela beau, & à leur gré la plus sage des Divinitez, & les plus grands Héros de la Grece font ici chacun en leur petit particulier un fort sot personnage, & tous deux ensemble une très-impertinente scene.

Dii immortales! homo homini quid præstat? stulto quid interest intelligens? pour peu qu'on ait le véritable goût de l'Antiquité, on ne sauroit rien trouver de si beau, de si bien pensé, & de si instructif.

MINERVE descend pour moderer la colére d'ACHILLE, & nous donne par là une idée forte de la violence de cette passion qui meine d'ordinaire à des suites funestes, si le Ciel même n'y intervient. Par la maniere aisée dont ce Héros parle à la Déesse nous voyons que la sagesse véritable n'est pas terrible & farouche; & qu'au contraire sa douceur majestueuse la rend traitable & d'un accès facile. Le Conseil que PALLAS lui donne d'injurier AGAMEMNON, exprime merveilleusement le caractére d'une prudence consommée. En effet vouloir tout d'un coup faire passer un homme violent, d'une colére bouil-

bouillante, à une profonde tranquilité, ce seroit méconnoître entiérement la plus fougueuse des passions, non la prudente Divinité veut remettre peu à peu le calme dans le cœur du fils de THETIS. Elle semble entrer dans son ressentiment, elle ne heurte pas sa fureur de front, elle la dissipe insensiblement, & la fait évaporer par des paroles injurieuses, qui ne faisoient pas la même impression sur les Anciens que sur nous. Dans ce tems-là le point d'honneur n'avoit pas mis encore le comble à l'extravagance des hommes.

Aussi la politique de MINERVE a toute la réüssite imaginable, & HOMERE le fait sentir de la maniere du monde la plus ingènieuse. ACHILLE tonne, foudroye, *Exhale son courroux en discours furieux*. Enfin, *je vous avertis*, dit-il, *& j'en fais un grand serment, par ce Sceptre qui ne produira plus ni verdure, ni branchage, après qu'il a été coupé sur la montagne; par ce Sceptre qui ne reverdira plus, car le fer l'a dépouillé de ses feuilles & de son écorce, & à présent, c'est un signe d'autorité entre les mains des Juges Grecs, & de ceux qui veillent au maintien des loix; je fais serment,*

ment, dis-je, que les Grecs me regretteront un jour en vain, &c.

Ce discours n'exprime t-il pas parfaitement bien une colére épuisée, qui fait tarir en même tems l'éloquence impetueuse dont elle avoit été la source?

ACHILLE jure par son Sceptre, & me prépare à un serment exprimé avec vivacité, & suivi aussi-tôt d'une ménace effroyable, qui ne précédera que d'un moment la violence de l'exécution. Je crois le voir déja à la tête de ses Sujets attaquer la Tente d'AGAMEMNON; ou du moins se ranger du côté des Troyens, & disputer à HECTOR la gloire de défendre les murs de NEPTUNE. Point du tout, je le trouve encore à la troisiéme période de la description de son Sceptre, & il va bien-tôt ménacer AGAMEMNON de rester les bras croisez, & de donner tout le loisir aux Grecs de regretter sa valeur; Il finit enfin; jette son Sceptre par terre pour derniere marque de sa fureur, & va se r'asseoir doux comme un Agneau.

Allez, dit-il, je vous pardonne,
Car il avoit l'ame trop bonne.

Encore un coup, tout cet endroit ici est

est manié avec tout l'art, & toute la délicatesse, qu'on peut attendre du Grand HOMERE.

Le discours de NESTOR, qui suit immédiatement après, seroit digne d'un pareil commentaire, mais le seul exemple que je viens d'alleguer satisfait abondamment au but que je m'étois proposé; je me hâte de rendre justice au mérite opprimé de CHAPELAIN.

Voici un endroit de la *Pucelle* qu'on a l'insolence de tourner en ridicule dans un Dialogue satyrique, qui se trouve parmi les *Oeuvres mêlées de Saint Evremond*. La *Pucelle* apostrophe le Roi de France en ces termes.

C'est le Dialogue de BOILEAU intitulé *les Heros de Roman.*

O grand Prince que grand dès cette heure j'appelle,
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle;
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur.
A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contremont la dure terre quitte.
Oh! que n'ai je le ton désormais assez fort
Pour aspirer à toi sans te faire de tort!
Pour toi puisse-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'Epaule gauche à la gorge est conjointe;
Que le coup brisât l'os, & fit pleuvoir le sang
De la temple, du dos, de l'épaule, & du flanc.

Quelle Langue parle-t-elle, dit le Pluton du Dialogue. N'entendez-vous pas, pauvre Roi des Enfers, n'entendez-vous pas la Langue des Dieux? & un langage qui exprime des beautez au dessus du génie des HOMERES & des PLATONS; ces grandes Ames devant qui CHAPELAIN comparoît déja, & devant qui nous comparoîtrons un jour, pour gouter dans leurs entretiens les plaisirs les plus doux du séjour des bien-heureux.

Paradis des Litterateurs.

O grand Prince que grand dès cette heure j'apelle.

On peut considerer ce Vers de deux manieres, ou comme une Prophetie, ou comme une louange fine & délicate.

Comme une Prophetie il prédit au Roi sa grandeur future qu'il exprime déja comme une chose présente, & c'est là le véritable caractére d'un Oracle.

Vous serez grand un jour, *Prince*, dit la Pucelle, *mon bras conduit par le Ciel*, *vous rendra bien-tôt vos Etats & votre gloire.*

Mais que dis-je, vous serez grand? rejouïssez-vous de votre bonheur comme d'une chose présente. La sûreté de votre grandeur future égale la certitude des faveurs du Ciel dont on jouït actuellement.

O grand Prince que grand dès cette heure j'apelle.

Le second sens de ce Vers n'est pas peut-être celui que l'Auteur a prétendu y mettre, mais il est le plus beau & le plus digne d'être lû. Voilà ce qui arrive d'ordinaire aux esprits du premier ordre, d'en dire davantage qu'ils n'en ont l'intention eux-mêmes, & l'on pourroit leur appliquer ce vers de MOLIERE d'une maniere très-serieuse:

Mais quand vous avez fait ce charmant quoi qu'on die,
Avez-vous bien compris toute son énergie?

On peut donc considérer en second lieu cette pensée, comme une loüange fine & délicate, par laquelle la *Pucelle* attribuë indirectement à son Roi toutes les vertus héroïques qui font la véritable grandeur d'un Monarque.

Je vous appelle grand, quoique vous soyez encore dépouillé de ces heureuses Provinces qu'un injuste Usurpateur arracha des mains de vos Peres. On peut être grand Prince d'un petit Etat. La véritable grandeur est à l'abri des caprices du sort, & ne dépend point de l'étenduë d'un Empire, ni du nombre des Sujets. Un Monarque est assez grand, s'il est assez juste, assez

assez sage, assez vaillant, assez débonnaire. Deux millions de Perses armez ont reçû les ordres d'un Roi véritablement petit, & la sterile Ithaque a trouvé son bonheur dans le sage Gouvernement du plus grand d'entre les Rois Grecs.

Se peut-il rien d'aussi beau que ce sens-là, & la postérité ne doit-elle pas me savoir gré de lui avoir montré au travers d'une simplicité apparente tant de sublimes merveilles ? Mais gardons un peu d'admiration pour les cinq Vers suivants, qui n'expriment qu'une même pensée, mais qui en découvrent toutes les differentes faces, & jettent par là l'esprit dans une agreable inquiétude, incertain, quelle de toutes mérite le plus son attention & son étonnement.

Cet admirable morceau de la *Pucelle* sert donc à mettre dans tout son jour l'embaras du cœur de cette Heroïne, partagé entre ce que le *zèle* a de plus inconsideré, & ce que le *respect* a de plus retenu; *zelée*, elle ne consulte que son cœur pénétré du mérite de son Prince, pour en entreprendre le panegyrique; *respectueuse*, elle jette les yeux sur la majesté de son Maître, & sur sa propre bassesse, & n'y trouve que

que des motifs de silence & de retenuë.

Voilà ce que le premier de ces Vers exprime merveilleusement bien.

Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle.

Elle compare son *Zèle* à un Coursier fougueux, qui n'a reçû de la Nature que le seul penchant de suivre l'impetuosité de son courage; & la conduite du siecle dont le *zèle* inconsideré est le vice regnant, justifie assez la justesse de cette comparaison.

Mais le *respect* semblable à une bride dans la main d'un habile Ecuier, arrête la fougue de son cœur; sa Raison revient de son égarement; le sang froid succede à l'impetuosité, & reglant les mouvemens du *zèle* fait une vertu utile du plus dangereux des vices. Allons plus loin.

Mais ton illustre aspect me redouble le cœur;
Et me le redoublant me redouble la peur.

Ceux dont l'esprit paresseux ne se donne pas le loisir de creuser dans les pensées, pour en découvrir la beauté, traiteroient ceci de *Galimathias*; mais je leur ferai bien voir qu'il y a du sens & un sens incomparable.

Ce mélange de majesté & de douceur, continuë notre Héros, *que je vois sur votre auguste visage, m'inspire en même tems, la hardiesse d'épancher mon cœur, & la crainte de pécher contre la vénération que je dois au Maître futur de tant de Peuples.* La fierté majestueuse, & la douceur attirante, ces caracteres si opposez, qui se confondent dans votre air, confondent aussi dans mon ame le *respect* & le *zèle* également opposez l'un à l'autre, & semblent les exciter & les modérer tour à tour.

A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contremont la dure terre quitte.

Ce contraste de hardiesse & de timidité ne sauroit que faire naître le trouble dans l'ame de la *Pucelle*. Il semble pourtant que le *zèle* l'emporteroit sur le *respect* si ses droits n'étoient soutenus par la difficulté de dépeindre tant de qualitez merveilleuses. Quand notre Héroïne s'efforce à *s'élever jusqu'à son Prince*, elle sent la même fatigue, qu'un Coursier, qui voudroit d'une course rapide s'élever au sommet d'une montagne escarpée, & qui se sent arrêté à tout moment par les difficultez d'un chemin impraticable.

Je vous ai promis des beautez incomparables, Lecteur, & je crois pouvoir passer dans votre esprit pour homme de parole ; Vous me croirez donc seulement, si je vous assure que les Vers suivants sont dignes de couler d'une même veine, avec ceux que je viens de commenter.

La *Pucelle* se défiant avec une modeste humilité des forces de son éloquence, a recours enfin aux vœux, derniere ressource d'un *zèle* impuissant, & souhaite du moins de pouvoir égaler par ses éloges le mérite de son Roi.

Ah, que n'ai-je le ton desormais assez fort
Pour aspirer à toi sans te faire de tort!

Il faut admirer ici l'art de notre Poëte, qui sans sortir de la liaison de son discours & comme s'il n'y touchoit pas, donne à tous les Auteurs une leçon importante. Il leur fait comprendre qu'il ne faut jamais sortir des bornes de son génie, en choisissant le sujet de ses éloges ; & qu'un Poëte médiocre fait plus de tort à son Héros par des loüanges, que par des censures.

On me dira, que cette pensée n'est pas fort singuliére, & qu'elle se trouve

dans

dans BOILEAU, & peut-être dans bien d'autres *Ecrivains*; je le sai, mais outre qu'elle ne s'y trouve pas exprimée d'une maniere si indirecte & si gracieuse; il faut absolument que BOILEAU l'ait prise de CHAPELAIN, qui a écrit avant lui, il lui en a bien volé d'autres, & je suis sûr qu'il n'a fait semblant de mépriser cet esprit du premier ordre, que pour mettre par là adroitement ses vols à l'abri de nos soupçons.

Mais laissons là c t illustre Plagiaire, & faisons voir, en dépit de lui, par le seul Commentaire des quatre derniers Vers de notre tâche, que CHAPELAIN auroit eu le plus grand tort du monde *d'écrire en prose*. Les voici.

Pour toi puisse-je avoir une mortelle pointe
Vers où l'épaule gauche à la droite est conjointe,
Que ce coup brisât l'os, & fit sortir du sang
De la temple, du dos, de la hanche, & du flanc.

Notre Héroïne au désespoir de ne pouvoir pas épancher son cœur par des paroles, y veut suppléer par des réalitez, & souhaite de verifier son amour pour son Prince & pour sa Patrie, en s'exposant à des blessures mortelles; non-seulement, elle voudroit s'exposer;

ſer ; mais le bonheur de verſer tout ſon ſang d'une playe mortelle, aux yeux de ſon Roi, eſt l'objet de ſes plus ardens déſirs. Et dans le fond de ſemblables marques de *zèle* ſont moins ſujettes à caution, que les penſées les plus délicates, & les fleurs les mieux choiſies de la Rhetorique.

Mais outre la beauté de la penſée qui rend ces Vers remarquables, on y découvre avec plaiſir le véritable goût de l'Antiquité, qui affectoit toujours de laiſſer dans ſes Ouvrages, des monumens des Arts & des Sciences.

La bleſſure où la *zélée Pucelle* aſpire eſt ici dépeinte dans toute l'éxactitude de l'Anatomie, & j'oſerois bien prédire, que dans quelques ſiecles d'ici, on prouvera par le dernier Vers que la circulation du ſang étoit déja trouvée du tems de CHAPELAIN.

Continuons notre plan, & montrons que la beauté du ſtile répond parfaitement dans nos deux Auteurs à la nobleſſe des penſées. HOMERE eſt à l'abri de toute critique de ce côté-ci ; Le moyen de juger par la Raiſon ſi ſes manieres de parler ſont baſſes ou nobles ? La nobleſſe de l'expreſſion dépend entiérement du goût des peuples & des *Idées*

accessoires, qu'ils joignent aux *Idées principales* de leurs manieres de parler. Or les *Idées accessoires* des mots Grecs ne nous sauroient être connuës assez parfaitement, pour définir ce qui doit passer dans leur Langue pour noble & pour bas.

Peut-être que le Lecteur versé dans les belles Lettres, qui seules dans le fond sont dignes d'occuper un honnête homme, n'aura jamais vû dans les Anciens les termes d'*Idées principales* & *accessoires*, & par conséquent les traitera de Barbares, faute de les entendre. Mais que sa tendresse pour HOMERE n'en patisse pas ; il verra bien-tôt la solidité de mon raisonnement en faveur de notre Poëte, par un seul exemple qui lui rendra ces termes de Logique plus intelligibles. *Bouvier* ne sauroit de bonne grace entrer dans une Pastorale Françoise ; BISOLCO paroît dans une Eglogue Italienne avec SILVIO & CORIDON, sans choquer le goût le plus délicat. L'un & l'autre de ces mots cependant a la même *Idée principale* ; c'est-à-dire, que l'usage a voulu que l'un & l'autre signifiât un Villageois, qui a soin d'un troupeau de boeufs. Mais les Italiens ayant vû souvent dans leurs meil-

meilleurs Poëtes, des *Bouviers* faire l'amour à leurs Bergeres avec délicatesse dans les sentimens & dans les expressions, joignent à l'*Idée* d'un conducteur de bœufs celle d'un homme tendre, delicat & spirituel ; & ce portrait riant qu'ils s'en forment est une *Idée accessoire*, qui empêche le mot de *Bouvier* d'être bas.

Les François au contraire n'ayant jamais vû dans leurs bonnes Poësies une description fleurie de ces *Bouviers imaginaires*, & choquez tous les jours de la rusticité des *Bouviers véritables*, joignent à l'*Idée* d'un Conducteur de Bœufs celle d'un Païsan grossier qui se ressent beaucoup du commerce de ces animaux ; & cette *seconde Idée* fait la bassesse de ce terme. C'est par la même raison que *Berger* est plus noble que *Bouvier*, & que *Genisse* l'emporte de beaucoup sur *Vache*.

On voit sans peine que ces *Idées accessoires* doivent être fort sujettes au changement ; que ce qui est à present noble, peut être bas dans cinquante ans d'ici ; & que pour juger du siecle d'HOMERE, il seroit utile d'avoir une Histoire particuliere des differentes revolutions de chaque mot qu'il a employé.

Je ne sache pas que les Grecs ayent poussé jusques là leur fureur d'écrire, & par conséquent il s'en faut raporter aux decisions des Anciens sur les phrases d'un Auteur qui leur étoit contemporain, ou qui a vécu peu de tems avant eux, & de cette maniere nous serons bien malheureux si nous n'avons gain de cause.

On sera forcé de croire qu'HOMERE parle à l'avantage de la beauté de JUNON, en lui donnant *des yeux de bœufs*, & que cette expression, je ne sai par quelle *Idée accessoire*, ne marquoit de ce tems que des yeux bien fendus & pleins de majesté; on restera seulement un peu surpris de la bisarrerie de certains termes, qui semblent ne devoir jamais s'introduire dans les Langues, & qui ne laissent pas de s'y glisser pourtant.

Je suis ravi au reste de trouver ici l'occasion de refuter FONTENELLE & quelques autres *Modernes* de ce calibre, qui tournent en ridicule ce mélange des Dialectes, dont se sert HOMERE, & qui selon eux doit avoir eu le même effet chez les Grecs, que produiroient chez nous un Salmigondis de Normand, de Bas-Breton, de Gascon,

con, & de sept ou huit autres Jargons confondus ensemble. Passe encore pour ces railleurs de n'entrer pas dans les véritables vûës du Poëte Grec; mais je ne saurois pardonner ce manque de pénétration à ses Admirateurs mêmes. Voici donc le nœud de l'affaire : Les Grecs étoient un Peuple vain à l'excès, & chaque Province avoit son caractére d'orgueil à part : Les Atheniens étoient effrontez, babillards, & assez braves, quand ils s'y mettoient, c'étoient enfin les Gascons de la Grece, & se croyoient fort au dessus des Lacedemoniens, qui n'avoient pour eux en récompense que de la haine & du mépris.

Ceux-ci ne ressembloient pas mal aux Normands d'à présent, ils étoient du Païs de Sapience : penser beaucoup, parler peu, être dissimulé, fourbe & très-adroit voleur, aimer la guerre au défaut des Procès, & de regarder tous les autres Grecs avec dedain; voila justement ce qui constituoit l'essence d'un habitant de Sparte. En un mot autant de differentes Republiques dans la Grece, autant de differens mélanges de bonnes & de mauvaises qualitez, & autant de differens peuples, qui regardoient tout du haut de leur mérite, &

qui croyoient *Que le troisieme Ciel ne tournoit que pour eux.*

Or HOMERE savoit que pour plaire à la posterité, il faloit commencer par plaire à toute la Nation Grecque en général, à quoi il ne pouvoit réüssir qu'en se liguant adroitement avec la vanité de chaque Peuple Grec en particulier, par l'affectation d'en aimer le *dialecte*, & de l'employer volontiers. Et comme le caractére de l'orgueil est de multiplier tout ce qui le favorise, il prévoyoit que dans cette confusion de langages chacun trouveroit le sien le plus dominant, & que cette préference imaginaire seroit payée au Poëte par une estime véritable.

C'est par le même principe qu'il a caché avec soin le lieu de sa naissance, & cette adresse de son esprit est digne d'admiration. Car si les Lacedemoniens l'avoient crû né à Athenes, ils n'auroient pas manqué de trouver ses Vers détestables, & les Atheniens ne les auroient pas traitez plus doucement s'ils les avoient crûs sortis d'une cervelle Lacedemonienne. Cette découverte n'avoit pas été faite avant moi, & pour peu que je ressemblasse à ces *Savans* toûjours prêts d'encenser à leur péné-

tra-

tration, je ne manquerois pas de m'écrier ici avec folie,

Eh d'où prend mon esprit toutes ces gentillesses?

Le stile de CHAPELAIN n'a pas été moins attaqué par des Critiques ignorans que celui d'HOMERE. On y trouve à redire, par exemple, qu'il est Allemand en François, & l'on ne songe pas que c'est le louër, que de le blâmer de cette maniere.

Les Latins ont-ils jamais condamné leurs Poëtes pour s'être servis de Phrases Grecques? Au contraire ils rendoient justice à leur Langue en la mettant infiniment au dessous de la Langue des Grecs, pour la force & pour la précision, & on leur faisoit plaisir d'emprunter des tours étrangers, pour remedier à la molle délicatesse de la *Latinité* ordinaire.

HORACE n'auroit jamais été les délices de la Cour d'*Auguste*, s'il n'avoit, pour ainsi dire, égayé son stile par l'imitation continuelle des Poëtes Grecs; & sans elle ses Vers n'auroient jamais été si soutenus ni si mâles. Pourquoi donc, Messieurs, blâmez-vous dans CHAPELAIN ce que vous admirez dans vôtre cher HORACE? Serez-

vous toujours trop vains ou trop aveugles pour reconnoître la foiblesse & le decharnement que nos Grammairiens delicats ont introduit dans la Langue par leur rafinement outré. Rendons plûtôt grace à notre illustre Poëte d'avoir donné de la vigueur à ses Phrases par les nerfs de la Langue Allemande, qui sans doute aussi ancienne, aussi riche que la Grecque, la surpasse par sa Majesté que nos oreilles effeminées traitent impertinemment de rudesse. Il seroit beau certes d'assujettir le langage des Dieux aux décisions de l'Academie, & de faire ramper ses Vers sous les regles ingrates des VAUGELAS & des MENAGES.

Le seul engagement du Poëte, c'est de se tirer du médiocre & de promener l'esprit du Lecteur de merveille en merveille; du reste il doit avoir la liberté de prendre les tours dont il se sert, de sa Langue, d'une Langue étrangere, ou de son imagination; Ce qu'il dit est grand, est Poëtique, c'est assez, il ne doit subir d'autre examen.

Il travaillera par là à n'être pas intelligible, j'en conviens, & c'est justement ce que je demande.

A quoi s'occuperoient les SCALIGERS sur

futurs, si CHAPELAIN ne leur fournissoit charitablement de quoi feuilleter pendant toute leur vie, les Poëtes Allemands & François, afin de répandre de la lumiere sur quelques-uns de ses passages;

Et s'il ne daignoit pas dans ses phrases nouvelles
Aux Savans à venir preparer des querelles.

Il nous reste à découvrir la beauté de la versification dans nos deux Originaux; & de ce côté-ci encore HOMERE est hors d'insulte. Je ne sache pas qu'aucun Ancien ait écrit sur la maniere de tourner un Vers Grec ou Latin, & les regles sûres & precises de cette sorte de versification me sont, je l'avouë, tout-à-fait inconnuës. Sur cette matiére, nous faisons nous autres Literateurs un petit raisonnement en cercle le plus joli du monde. Nous tirons les regles des beaux Vers de ceux d'HOMERE & de VIRGILE, & après cela nous prouvons par ces regles-là que VIRGILE & HOMERE ont fait de beaux Vers. Le moyen d'en décider autrement? Par des regles raisonnées? il n'y en a point. Par l'oreille? La nôtre n'est pas toujours d'accord avec celle des Anciens, à moins

qu'une forte prévention n'y contribuë, & ceux qui croyent l'organe de leur Ouïe le plus fait à l'Antique font de si lourdes fautes qu'on ne sauroit s'y fier.

N'ont-ils pas crû, par exemple, que dans ce Vers,

Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

HORACE n'avoit pas seulement condamné une pompe & une élevation hors d'oeuvre, mais qu'il avoit été choqué encore, de la grande ouverture de bouche qu'il faut faire en prononçant *Cantabo*. Leur oreille a le plus grand tort du monde de trouver cet *A* plus long que les *A* longs de *Batt ur* ou d'*Amatur*; & s'ils ouvrent plus la bouche pour l'un que pour les autres, je leur déclare que je n'en puis mais ni le pauvre Auteur de ce Vers non plus. Il faut donc sur la versification d'HOMERE suivre respectueusement le sentiment des Anciens, & qu'il n'en soit plus parlé.

Quant à CHAPELAIN je donne hardiment le dementir à toutes les oreilles qui s'avisent de trouver la dureté de ses Vers choquante. Je ne nie pas qu'il n'y

n'y ait dans son Poëme des Vers durs, & même très-durs ; mais je soutiens qu'ils doivent l'être, & qu'ils ne vaudroient rien s'ils avoient un seul degré de dureté de moins. Toute cette rudesse n'est que l'effet d'un art incomparable, & l'on verra toujours qu'elle accompagne quelque beauté merveilleuse, dont la découverte ne sauroit qu'être dûe à une mûre reflexion.

Or le flux rapide d'un Vers coulant entraîne trop vite l'esprit, & il est nécessaire que la rudesse des sons l'arrête, & lui donne le loisir de pénétrer dans la pensée qu'elle enveloppe.

Quelquefois encore la dureté d'un Vers de CHAPELAIN ne sert qu'à exprimer, par sa cadence bisarre, la chose même dont il veut donner une idée forte & sensible à l'imitation de quelques Vers de VIRGILE, qui sont, comme chacun sait, l'admiration des Savans.

Et montant contremont la dure terre quitte :

Ce Vers, par exemple, dépeint admirablement bien par sa dureté recherchée l'état violent où se trouve la *Pucelle*, quand son esprit veut prendre l'essor pour s'élever jusqu'à son Prince, & que

que la difficulté de ce pénible dessein l'arrête à tout moment.

Remarquons que cette dureté est si grande qu'il faut que notre Auteur ait donné la gêne à son esprit pour y parvenir; aussi faut-il avouër qu'il n'est pas permis de réüssir mieux.

En voilà plus qu'il n'en faut, MONSIEUR, pour montrer que CHAPELAIN vaut bien HOMERE, &

> Que l'excellence d'un Auteur
> Dépend de son Commentateur.



LET-

LETTRE DE M. DE LA ROQUE A M. HEARNE.

Sur la Dissertation dont il est parlé dans les Memoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, *du Mois de* Fevrier 1713. *laquelle Lettre avec le Jugement qui la suit se trouve imprimée dans les* Mémoires *de la même Année, Mois de* Septembre p. 1534.

J'Ai lu, Monsieur, avec beaucoup de plaisir dans les *Memoires de Trévoux* du Mois de Fevrier dernier, l'extrait de votre Dissertation imprimée à *Oxford* sur des Antiquitez trouvées dans la Province d'*York* & je ne saurois marquer trop de reconnoissance aux Auteurs de ces Memoires, qui ne laissent échaper aucune occasion d'obliger les amateurs de l'Antiquité. Ils m'ont rendu en particulier un service considérable en me faisant

sant part de votre découverte & de vos lumieres, & en me fournissant l'occasion de vous parler d'une découverte toute semblable qui s'est faite presque sous mes yeux, & de vous proposer là-dessus mes pensées.

J'étois en l'Année 1707. dans la Basse *Normandie* au Diocèse de *Coutance*, sur les terres de M. le Marquis de *Bethune*, lors que dans une Paroisse voisine, nommée *le Menil-Hue* de la dépendance du Marquisat *du Menil-Garnier*, qui appartenoit alors à M. *Moraut* Premier President de *Toulouse*, quelques Païsans faisant des fosses pour planter des pommiers, trouverent des instrumens de cuivre semblables à ceux qui sont décrits dans votre Dissertation, & ils en trouverent une grande quantité, en sorte qu'ils en amasserent assez pour faire la charge d'un cheval qu'ils allerent vendre à une lieuë de là dans le Bourg de *Ville-Dieu*, Commanderie de l'Ordre de *Malte*, dont tous les habitans sont Fondeurs, ou Chaudronniers.

Averti de cette découverte par le Curé de *Menil-Hue*, qui est une personne habile & curieuse, j'allai sur les lieux, je vis tous ces instrumens entassez, & après les avoir examinez, ne doutant point

point que ce ne fussent des Antiquitez Romaines, j'en pris plusieurs pour les apporter à *Paris*.

Ce sont, comme vous l'avez dit, MONSIEUR, des pieces de cuivre qui ont la forme d'un *Coin*, dont le bout le plus affilé paroît avoir été trenchant. Je dis, paroît; parce que dans les miens ce bout-là est assez émoussé. Il y a à l'autre bout une espece de trou ou de cavité, avec un anneau, ou une petite anse à côté. Ceux dont il s'agit ici sont de deux grandeurs, savoir, les plus grands de cinq pouces de longueur, & larges d'un pouce & demi dans leur plus grande largeur, qui est au bout d'en bas sur un bon pouce d'épaisseur à l'endroit le plus massif. Les moindres sont longs d'environ trois pouces & larges d'un pouce. A l'égard de la cavité, elle est fort profonde, & rend ces Instrumens presque entiérement creux; votre description ne marque pas cette profondeur, & afin, MONSIEUR, que vous & tous les Curieux puissiez bien juger des Instrumens que je posséde & s'ils sont entiérement semblables aux vôtres, je vous en envoie un dessein qui a été fait avec toute l'exactitude possible.

Au reste, MONSIEUR, vous avez fort

fort bien fait voir que ces piéces ne sont, ni des pointes de fleches, ou des haches d'armes des anciens *Bretons*, ni des têtes de catapultes des *Romains*, qu'elles n'ont point de rapport aux armes des *Gaulois*, que ce ne sont point enfin des monumens *Saxons*, ou *Danois*, non plus que des haches de sacrifices, & vous concluez fort juste, que quoique ces Instrumens, à ce que vous estimez, ne fussent point des Armes Militaires, ils servoient cependant aux Soldats Romains.

Toute la dificulté consiste à savoir à quel usage ils étoient emploïez. Vous voulez, MONSIEUR, que ce soient des ciseaux, qu'on emmanchoit, & dont on se servoit pour polir les pierres dont les *Romains* entouroient leur camp. La conjecture est fort ingénieuse, & se trouve même ici fortifiée par la circonstance du lieu où les monumens en question ont été trouvez assez proche d'un autre lieu, que tout le païs veut avoir été un camp des *Romains*, dont on voit encore quelques vestiges, & ces vestiges des camps *Romains*, sont assez frequens en *Normandie*. Les plus considerables se voient auprès de la ville d'*Evreux*, où l'on trouve encore tous les jours de fort bonnes Médailles du haut Empire.

Cepen-

Cependant, MONSIEUR, j'ai de la peine à me defaire de ma premiere opinion, qui est que ces Instrumens sont de véritables coins, en aiant déja toute la forme, comme vous en convenez. J'avouë que je n'en comprens pas bien encore l'usage, & je n'ose me déterminer là-dessus de ma seule autorité. Il m'est venu en pensée que ces coins étant emmanchez d'une maniere convenable, les Soldats pouvoient s'en servir pour escalader les murs, ou pour monter par dehors sur des machines de guerre, en les faisant entrer à force dans le joint des pierres, des poutres, ou des ais, sur lesquels ils posoient ensuite les pieds & portoient les mains, pour arriver comme par dégrez au sommet du mur ou de la machine; chaque Soldat en prenoit une quantité dans le besoin & les portoit pendus à la ceinture, par l'anneau, ou l'anse qui est à côté, & il les tiroit à mesure pour les poser dans le mur, ou dans le bois. Mais comme je viens de vous dire, MONSIEUR, je ne vous donne cela que pour une conjecture

Mr. FOUCAULT, Conseiller d'Etat, dont tout le monde connoit le bon goût & la pénétration, sur tout pour les matiéres d'antiquité, & qui étoit Inten-

dant en Normandie, lorsque je lui envoiai quelques-uns de ces Instrumens, me fit l'honneur de m'écrire, qu'il les estimoit des coins, ou de petites haches dont se servoient les Soldats; les Curieux à qui je les ai montrez depuis pensent à peu près la même chose & ils concourent tous avec vous, MONSIEUR, à dire que ce sont des monumens Romains.

La découverte faite en Normandie confirme, ce me semble, tout ce que vous avez dit là-dessus au sujet de ceux qui ont été trouvez en *Angleterre*, étant certain d'ailleurs, quand nous n'aurions pas la preuve que vous alléguez de la *Colonne Trajane*, où des Instrumens à peu près semblables sont représentez, que les *Romains* ont laissé dans l'un & dans l'autre Païs quantité d'autres monumens que l'on découvre tous les jours. Et pour ne point sortir du Païs Normand où nos coins ont été trouvez, j'ai encore dans mon Cabinet les débris d'un vase antique de la même matiere que des Païsans du même Canton avoient trouvez deux années auparavant, & qu'ils mirent en pieces, dans la pensée qu'il contenoit quelque tresor, il s'y trouva environ vingt-cinq livres pesant de Mé-

dail-

dailles Romaines d'*Empereurs* & d'*Imperatrices*, depuis *Adrien* jusqu'à *Posthume*; je les racheraí des Fondeurs de *Ville-Dieu* avec les pieces du vase que je fis exactement dessiner, après les avoir toutes rassemblées. J'envoyai une bonne partie des Médailles à M. Foucault, avec l'anse entiere du vase qui me parut curieuse, à cause d'une espece d'*Idole*, ou de petite figure de Divinité en relief, qui en faisoit l'ornement.

Peut-être ne serez-vous pas fâché, Monsieur, que j'ajoûte ici un autre dessein en petit tiré sur l'original du vase & de l'anse en question; vous nous direz aussi sûrement qu'aucun autre Antiquaire ce qu'il faut penser, de cet *Enfant aîlé* & tout nud addossé contre un pied-d'estal, & posé sur un marchepied, tenant de la main droite une bourse & de l'autre un *Oiseau* par le col, dont on ne voit point les pieds, semblable, à peu près, par sa figure, à ceux qu'on appelle *Oiseaux de Paradis*.

Je finis, Monsieur, en vous assurant que je suis, &c.

La Roque.

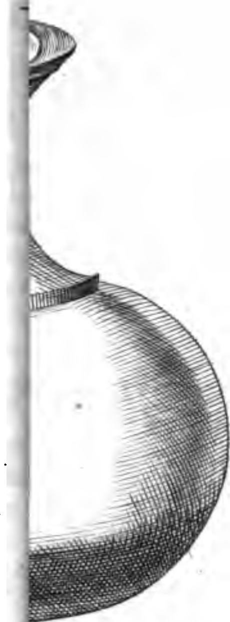
A Paris ce 15. de Mai 1713.

Jugement des REVERENS PERES AUTEURS *des* Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des Beaux Arts.

L'Enigme de l'Enfant ailé n'eſt pas difficile à deviner. C'eſt un emblême de la prodigalité de l'Amour. On a voulu marquer que l'argent s'envole auſſi promptement des mains d'un Amant, que l'Oiſeau de Paradis qui ne repoſe jamais à terre. Les Grecs l'appellent l'Oiſeau ſans pieds, quoiqu'il ſoit certain qu'il en a comme les autres Oiſeaux.



LET-




UNIV. OF MICH.



LETTRE
DE
M. LE DOCTEUR MATANASIUS
A
MONSIEUR DE LA ROQUE,
sur sa Lettre à M. HEARNE.

JE ne sai pas, MONSIEUR, si M. HE'ARNE a répondu à la Lettre que vous lui avez adressée par le *Journal de Trévoux* du mois de Septembre 1713. & si vous êtes content du jugement que les R. R. PERES Auteurs de ce Journal ont fait imprimer après votre Lettre. Je ne veux point entrer en discussion au sujet des petits coins dont vous parlez, MONSIEUR, d'une maniere qui n'est pas moins instructive que la Matiere est importante; mais je vous avouerai franchement & avec tout le respect que je dois aux REVERENDS PERES, que je ne suis point content du jugement qu'ils ont porté du dessein de votre vase.

Je croi que vous ne serez pas fâché de savoir ce que j'en pense, & j'espere que ces

ces REVERENDS PERES ne trouveront pás mauvais que je ſois d'un ſentiment oppoſé au leur. Il eſt certain, MONSIEUR, que votre vaſe n'eſt pas de l'eſpece de celui qu'on voit repréſenté dans une Médaille de TIBERE dont l'inſcription eſt composée de ces mots *Pietas Auguſti*, puis que le vaſe de cette Médaille n'eſt abſolument qu'une *Eguiere* de la façon de celles qui étoient en uſage dans les bains, Cela ſe voit par ſa *Figure* & par ſes *Accompagnemens* qui ſont des frotoirs, que les Latins appellent *Strigillæ*, ou *Strigilles*, & d'où je ne doute pas (pour le remarquer en paſſant) que notre mot d'*Etrille*, n'ait pris ſon origine.

Je ne croi pas non plus que ce ſoit une *Urne*, car quoique la Figure des *Urnes* ſoit extrémement variée, votre vaſe a trop de bec ou d'avance, le col trop étroit & ſon anſe trop élevée pour avoir été une Urne. Lors qu'on le conſidere avec attention & qu'on ſe connoit en Antique on voit bien qu'il ne ſe peut faire que cela ſoit. Ce pourroit bien être un de ces vaſes que les Anciens appelloient *Preféricules*. Quelque Prêtre avare (car les Prêtres des Anciens ne l'étoient pas moins que le ſont ceux d'apreſent) aura pris un de ces vaſes pour cacher de l'argent qu'il

avoit

avoit apparemment tiré de quelque Superstitieux & l'aura ensuite enterré. Peut-être aussi que c'est un de ces vases dans lesquels on portoit dans les Triomphes la *Pecunia signata*. Mais, quoique ceci soit très-probable, je croi que sans s'y arrêter l'on peut aller jusqu'au certain, en disant, MONSIEUR, que ce vase est une vraie *Tire-lire* des Anciens. Antique d'autant plus précieux que je ne croi pas qu'aucun Curieux se soit jusques à présent vanté d'en avoir un semblable.

Les raisons sur lesquelles je me fonde sont irréfragables s'il en fut jamais. *Premierement* la forme de votre vase dont l'entrée est extremement étroite & le dedans d'une grandeur considerable, convient parfaitement aux *Tire-lires*. *Secondement* sa matiere qui est fragile, ce qui est encore de l'essence des *Tire-lires* lors qu'elles ne sont pas faites de bois ou de metal, & qu'elles ne s'ouvrent pas avec une clef. *Troisiémement* ses ornemens. Car l'on sait que les vases sur lesquels on en mettoit n'étoient ainsi ornez que pour porter sur eux quelques signes de leur destination : c'est ainsi que les Urnes qui viennent d'Egypte & qui sont quelquefois pleines de mumies sont chargées

d'Hieroglyphes. Mais, MONSIEUR, comme l'explication de cette Figure est le principal but de la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, je vais entrer dans un détail où je vous prie de me suivre pied à pied, afin de m'éclairer de vos lumieres, si je me trompe, & de ne me pas refuser quelqu'applaudissement si je rencontre juste.

Je dis donc, MONSIEUR, que la seule Figure qui est représentée sur votre vase démontre incontestablement que c'est une *Tire-lire*. Ce qui se voit dans le seul éxamen qu'on en peut faire. L'idole qui y sert d'ornement est une espece de Figure Panthée dont la composition sert à exprimer plusieurs choses, & toutes ces choses sont des Types propres aux idées qu'on doit avoir dans l'usage d'une *Tire-lire*. L'Argent ne s'amasse que par dégrés & avec peine, il n'y a que le soin d'entasser piéce sur piéce, & de ne rien lâcher de ce qu'on tient qui puisse augmenter & conserver les richesses. Cela pouvoit-il être mieux marqué que par les dégrés sur lesquels l'*Idole* de votre vase est élevé, qui par ses ailes & par sa nudité marque l'*Amour* : par la bourse qu'il a dans la main droite & dont il serre bien l'ouverture, qu'il est l'*Amour des*

riches-

richesses : par l'Oiseau de Paradis, que d'autres appellent *Mamuce*, & qu'il tient par le cou dans la main gauche ne veut-il pas dire que l'argent ressemble à cet Oiseau, que si on le lâche, il n'a point de pieds pour s'arrêter & qu'il fuit & se perd sans ressource ? Les ailes & la nudité même de cet Amour ne marquent-elles pas qu'il faut être alerte & diligent pour acquerir, & qu'il faut se priver de tout pour amasser. D'ailleurs remarquez, MONSIEUR, que cette *Idole* est non seulement appuiée sur un pied-d'estal, ainsi que vous l'avez déja très judicieusement observé, mais de plus qu'elle est dessous l'anse du vase. Ce qui, à mon avis, signifie deux choses. La prémiere, que par l'adossement sur le pied-d'estal l'ingenieux Artisan a voulu enseigner que cet Amour doit être perseverant, ferme, inébranlable, puisque si l'on n'est constant à entasser sou sur sou on n'amasse jamais de grandes richesses. La seconde, que par la situation de cet Amour sous l'anse du vase on a voulu montrer que l'argent est le moïen sûr pour se rendre Maître de tout, car vous savez, MONSIEUR, que l'anse sert à prendre & à bien tenir tous les vases ou autres ustenciles qui en ont. Combien de villes ont

été rendues par le moïen de l'argent? Vous n'ignorez pas ce que disoit PHILIPPE Roi de *Macedoine* & Pere d'ALEXANDRE LE GRAND qu'*il n'y avoit point de ville imprenable pourvû qu'un mulet chargé d'or y pût entrer*. Que de femmes ont immolé pour de l'argent les plus justes & les plus doux sentimens de la Nature & de l'Honneur en se prostituant sans reserve à des gens qui n'avoient d'autre merite pour leur plaire que celui d'avoir la bourse bien garnie? De quelles Charges, de quelles Dignitez, de quels titres ne se revêt-on pas par le moïen de l'argent? On aquiert même le droit de juger de l'honneur, des biens & de la vie des hommes. *Quiconque est riche est tout* En un mot l'argent est l'*anse* par laquelle on peut se saisir & s'emparer de toute chose, des choses mêmes qui n'en ont point.

La clef du cofre fort & des cœurs c'est la même,
Que si ce n'est celle des cœurs
C'est du moins celle des faveurs.

Vous conviendrez, je croi, fort aisément de la justesse de mes Remarques, si vous voulez seulement prendre la peine, MONSIEUR, de considerer l'HERMEROS qu'on trouve la XIV. Figure du

du feuillet 98. des *Recherches curieuses d'Antiquités* par M. SPON. Vous y verrez, MONSIEUR, une petite Statuë de Bronze qui représente un Dieu composé de *Mercure* & de *Cupidon*; c'est un jeune garçon nud & avec des aîles. De la main droite il tient une *Bourse*, de l'autre il tient le *Caducée*. LES ANCIENS (remarque M. SPON) *vouloient sans doute faire connoître par cet emblême, que l'Eloquence & l'Argent étoient nécessaires à un amant.* Vous savez, MONSIEUR, que ces Figures étoient communes dans l'Antiquité & que PLINE traitant des beaux ouvrages des Sculpteurs, *Liv* 36. *Chap.* 5. parle des HERMEROTES d'un certain TAURISCUS qui étoient beaux par excellence. Vous savez aussi, MONSIEUR, qu'*Hérmeros* est un surnom qui a souvent été donné par les Grecs & par les Latins. Et quand je considere notre siecle où la magnificence, l'esprit & l'amour sont si souvent réunis, je suis surpris qu'on n'ait pas francisé ce terme d'*Hermeros*, pour marquer un Amant liberal & spirituel; on auroit par un seul mot exprimé ce qu'on ne peut dire qu'en trois. Et d'ailleurs pouvons-nous enrichir notre Langue de trop d'expressions Greques? Elle en seroit bien plus expressive

&

& plus harmonieuſe ſi elle en étoit pleine; car il n'y a point de doute qu'une expreſſion Grecque ne marque mieux l'idée qu'on y a attachée que toutes les autres expreſſions des Langues modernes. Mais ceci n'eſt pas maintenant de mon ſujet.

Une autre Figure que je vous prie d'examiner eſt celle d'un cachet dont GORLÉE nous a donné le deſſein dans la premiere Partie de ſa *Dactyliotheca.*

Ce deſſein ſe trouve la 83. Figure. C'eſt un *Cupidon* qui vogue ſur un vaſe à mettre du vin. Le profond M. GRONOVIUS, qui ſeroit inconteſtablement le *Coryphée* de l'Univerſité de Leide, ſi M. *Burman* ne venoit de déclarer* que c'eſt lui qui l'eſt, ce Coryphée, auſſi bien que celui de toute la République des Lettres. M. GRONOVIUS, dis-je, dans la nouvelle Edition qu'il a fait faire de cette *Dactyliotheca*, explique ainſi la Figure dont je viens de vous parler: *Cupido cantharo velificans*, CUPIDON *faiſant voile ſur un vaſe à boire*. A cette ingenieuſe explication que la Figure qu'on voit gravée repréſente parfaitement, je croi, MONSIEUR, que ſans faire le *Cocceïen* je puis ajouter que par ce *Cupidon* voguant ainſi, on a voulu marquer qu'on

* Dans ſon Oraiſon inaugurale de Leiden.

avance

avance bien ses affaires en amour lors que l'on boit avec ce que l'on aime, selon cette petite chanson :

Un peu de vin dans la tête
Porte l'amour dans le cœur.
Un tendre amant est sûr de sa conquête
Quand sa Maîtresse a par bonheur
Un peu de vin dans la tête.

Or si un *Cupidon* ainsi figuré sur un vase à boire marque ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, ne doit-on pas conclure que l'*Amour* qui est figuré sur votre vase, MONSIEUR, est l'Amour des richesses marqué sur ce vase pour montrer que c'est une *Tire-lire*. Cette maniere de faire des *Tire-lires Symboliques* subsiste encore dans ces païs où l'amour de la nouveauté n'a pas détruit tous les vestiges de l'antiquité bienheureuse. En Hollande, par exemple, où l'on porte encore des pendans d'oreille tels que les Déesses en portoient du tems de la guerre de *Troye*, on fait des *Tire-lires* en *figure de pourceau*, d'où vient qu'on les appelle en Langue du païs *Varkens*, des *Cochons*. Si cela se fait pour corriger le naturel avare des *Hollandois* en leur marquant par ces sortes de *Tire-lires* que l'avarice nous rend semblables à des *Porcs*, ou,

Voïez le XIV. Livre de l'Iliade.

ou, si c'est au contraire pour fortifier ce naturel en leur enseignant par cette Figure, que pour devenir riche il faut faire profit de tout comme les cochons qui s'engraissent des choses les plus viles; je n'en sai rien. Mais toujours est-il évident que ces *Tire-lires* ainsi faites sont des *Tire-lires symboliques*. Mais, MONSIEUR, ce qui confirme incontestablement tout ce que je viens de prouver; c'est qu'une *Tire-lire* est faite pour serrer de l'argent, & que votre vase a été trouvé plein de monoye Romaine.

Sur ceci je finis, MONSIEUR, avec le plus grand regret du monde, mon dessein étant de vous envoyer mes conjectures sur un pot trouvé à Delft & sur une inscription que j'ai dans mon Cabinet inconnuë à GRUTER & aux plus savans Antiquaires. Mais l'envie que j'ai d'aller partager avec vous le bonheur dont vous jouissez sous votre nouvelle Regence m'enleve à mes importantes occupations. Je veux aller voir de près un Prince dont on n'aprend chaque jour que des choses qui nous font à tout moment repeter:

Quis novus hic hominum Terrarumque, dierumque
fretumque
Permutat? Certe sub Jove Mundus erit.

Tout

Tout ce qui m'inquiéte, MONSIEUR, c'est que je ne sai si SON ALTESSE ROYALE a beaucoup de Litterature, car on a beau être Philosophe, avoir un esprit grand, ferme, droit, qui saisisse les choses jusques dans leurs principes, sans Litterature tout cela n'est rien ou peu de chose & ne sufit pas pour le Gouvernement des Etats. D'ailleurs, MONSIEUR, je crains que ce Prince ne favorise le parti des Modernes; on m'a dit qu'il honoroit quelques-uns de leurs Chefs de sa bienveillance & même qu'un d'eux avoit un logement au Palais Roial. Si cela est, adieu le *Bon Goût* pour lequel Madame DACIER a si justement & si généreusement combatu, tout est perdu, MONSIEUR. Mais j'espere que cela n'arrivera pas, qu'au contraire, on verra bien tôt paroître un Edit verifié dans les Parlemens, par lequel il sera ordonné que chaque personne ait à avoir le goût de Madame DACIER, de trouver tout ce qu'a dit HOMERE & ses contemporains, des choses merveilleuses, de ne penser, de n'imaginer, que comme ce Roi des Poëtes & les anciens Grecs ont pensé & ont imaginé, & cela parce que le droit de penser juste & d'imaginer agréablement a été un Privilege accordé au siécle

de

de ces grands hommes à l'exclusion de tous les autres siécles. Que le *bon goût* qui regne dans leurs Ouvrages étant d'ailleurs originaire d'Orient où il a été conçu par l'opération des rayons du Soleil; ce *bon goût* est le seul qui doit regner pour le bonheur des Etats & du commerce de la vie. J'espere même qu'il sera ordonné qu'on ait à imiter les manieres & le savoir vivre des anciens Grecs dont on a, dans l'*Iliade* sur tout, des modelés si parfaits de générosité, & de politesse. Si un tel Edit paroît, MONSIEUR, je ne verrai rien parmi les Modernes qui puisse égaler votre Prince, je lui donnerai les noms de Σωτὴρ * & d'Εὐεργετὴς. Je le comparerai à TITUS & je dirai même qu'il pourroit surpasser cet Empereur si TITUS étoit né Moderne. Je suis,

Voïez Traité des causes de la corruption du goût par Me. DACIER.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obeissant serviteur.
Le Docteur CHRIS. MATANASIUS.

* Ce sont deux noms que les Grecs ont donné à leurs meilleurs Princes. Ils signifient *Sauveur* & *Bienfaiteur du Genre humain*.

AU

AU FAMEUX AUTEUR DE LA FEU HISTOIRE CRITIQUE DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

MONSIEUR,

EN attendant que je vous envoye les amples Commentaires que je prépare sur la Préface du Livre intitulé Vida y hèchos del Ingenioso Cavallero Don QUIXOTE DE LA MANCHA; *j'ai l'honneur de vous envoyer la Traduction de cette même Préface. Les Nouveaux Traducteurs François de cet insipide Roman ne l'ont point traduite, & si vous en voulez savoir la raison, c'est sans doute parce qu'ils ont cru qu'elle ne feroit pas honneur à* MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA. *En effet on y voit un Ecrivain qui ose plaisanter sur les choses les plus considerables de la Litterature, qui méprise les Préfaces, qui se moque des Eloges, qui tourne en ridicule les citations, qui se rit des Notes marginales, des Remarques & des Observations dont les Savans ont*

*coutume d'orner leurs Ouvrages. Selon lui il suffiroit pour faire un bon Livre qu'avec un stile simple, noble, expressif on allât directement au but qu'on se propose, qu'on crût que c'est déguiser la Raison en Courtisanne que d'emprunter pour elle des ornemens étrangers; qu'une chose qui est vraye par elle-même l'est independemment de l'autorité des Anciens & des suffrages des Modernes, & que toute la reputation d'*ARISTOTE*, de* CICERON *& de* VIRGILE *ne feront pas qu'une chose fausse soit vraye.* Exsultat demens. *C'est bien-là penser comme l'Auteur de* DON QUIXOTE. *Si cela étoit, je vous prie que deviendroient la Litterature & les Libraires, que de gens ne seroient jamais Auteurs, que d'Auteurs cesseroient de l'être. J'en appelle à vous,* MONSIEUR, *j'en veux pour Juge votre Erudition,*

> Quæ maxima semper
> Dicetur nobis, & erit quæ maxima semper.
> VIRG. Æneid. Lib. VIII. 271.

A quoi serviroit à bien des gens tant de Grec, d'Hebreu, de Latin; si ceux qui savent ces Langues & qui composent des Livres ne pouvoient pas en détacher des lambeaux & les coudre avec art pour faire

re briller leur savoir ; il vaudroit autant ne pas étudier

Scire tuum nihil est nisi te scire hoc sciat alter.

Pers. Sat. I 27.

Je m'en raporte encore à vous, Monsieur, *vous qui parlez si savamment des choses mêmes que vous ignorez, si tant est que vous en ignoriez quelques-unes. J'aurois bien des choses à vous dire sur ce sujet ; mais ce sera pour une autre occasion. Je vous supplie seulement aujourd'hui de favoriser mon entreprise,*

Da facilem cursum atque audacibus annue cœptis.

Virg. Georg. Lib. I. 40.

Et je vous demande la grace de croire que

Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt. Virg. Eclog. V. 77.

Y a tienda vuestra merced à su salud por aora. *Je suis toujours avec tout le respect & la vénération que vous pouvez vous imaginer,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
Le Docteur Chrisostome Matanasius.

PROLOGO
AL
LETOR.

DESOCUPADO LETOR.

SIn juramento, me podràs creer, que quiſiera que eſte Libro como hijo del entendimiento, fuera el mas hermoſo, el mas gallardo, y mas diſcreto que pudiera imaginarſe. Pero no he podido yo contravenir la orden de naturaleza, que en ella, cada coſa engendra ſu ſemejante. Y aſſi, que podia engendrar el eſteril y mal cultivado ingenio mio, ſino la Hiſtoria de un hijo ſeco, avellanado, antojadizo, y lleno de penſamientos varios, y nunca imaginados de otro alguno: bien como quien ſe engendrò en una carcel, donde toda incomodidad tiene ſu aſſiento, y todo triſte ruydo haze ſu habitacion? El ſoſſiego, el lugar apacible, la amenidad de los campos, la ſerenidad de los cielos, el murmurar de las fuentes, la quietud del eſpiritu, ſon grande parte para que las Muſas mas eſteriles, ſe mueſtren fecundas, y ofrezcan partos al mundo que le colme de maravilla, y de contento.

TRADUCTION

De la Preface du Livre intitulé : La Vie & les actions de l'ingenieux Gentilhomme DON QUIXOTE DE LA MANCHE.

LECTEUR OISIF,

TU croiras bien sans que j'en jure, que je voudrois que ce Livre enfant de mon esprit fût le plus beau, le plus divertissant, le plus parfait qu'on pût imaginer; mais je n'ai pû aller contre l'ordre de la nature qui veut que chaque chose engendre son semblable. Ainsi que pouvoit produire mon Esprit sterile & mal cultivé, sinon, un sujet sec, bizarre, extravagant, plein de mille fantaisies qui n'ont jamais tombé dans l'imagination de personne. C'est ainsi que doit être ce qui naît dans une prison, séjour rempli d'incommodité, de bruit & de tristesse. Le Repos, un lieu agréable, la vûe d'une belle campagne, la sérénité d'un beau Ciel, le murmure des Ruisseaux, la tranquillité d'Esprit, sont principalement cause que les Muses les plus stériles deviennent fécondes & produisent des choses qui ne donnent pas moins de plaisir que d'admiration.

Acontece tener un padre un hijo feo, y sin gracia alguna, y el amor que le tiene, le pone una venda en los ojos, para que no vea sus faltas: antes las juzga por discreciones, y lindezas, y las cuenta a sus amigos, por agudezas y donayres. Pero yo que aunque parezco padre, soy padrastro de D. QUIXOTE; *no quiero yrme con la corriente del uso, ni suplicarte casi con las lagrimas en los ojos, como otros hazen, Letor mio, que perdones ò dissimules las faltas, que en este mi hijo vieres: y ni eres su pariente, ni su amigo, y tienes tu alma en tu cuerpo, y tu libre alvedrio, como el mas pintado, y estàs en tu casa, donde eres Señor della, como el Rey de sus Alcavalas, y sabes lo que comunemente se dize,* que debaxo de mi manto al Rey mato. *Todo lo qual te essenta y haze libre de todo respeto y obligacion: y assi puedes dezir de la Historia todo aquello que te pareciere, sin temor que calunien por el mal, ni te premien por el bien que dizieres della. Solo quisiera dartela monda, y desnuda, sin el ornato de Prologo, ni de la inumerabilidad, y catalogo de los acostumbrados Sonetos, Epigramas, y Elogios, que al principio de los libros suelen ponerse Porque te sè dezir, que aunque me costò algun trabajo componerla*

Il est ordinaire que l'amour paternel mette sur les yeux d'un Pere un bandeau qui non seulement l'empêche de voir les défauts d'un fils dénué de toute sorte de graces ; mais de plus, que cet amour l'aveugle jusques au point de lui faire prendre les sotises de cet enfant pour des gentillesses, & qu'il les conte à ses amis comme des traits d'esprit. Pour moi qui, quoique je paroisse le Pere de DON QUIXOTE, n'en suis pourtant que le beaupere, je suis resolu de ne point suivre le torrent de la coutume, en ne te suppliant point presque les larmes aux yeux comme d'autres font, cher Lecteur, que tu pardonnes ou dissimules les fautes de cet enfant. Tu n'es ni son parent, ni son ami, tes pensées sont à toi & tu as aussi bien ton libre arbitre que celui qui fait le plus l'entendu, tu ès dans ta maison dont tu ès autant le maître que le Roi de ses Gabelles, & tu sais le commun proverbe, *je puis tuer le Roi sous mon bonnet.* Ainsi donc tu ès exempt de toutes sortes d'égards & d'obligations, & tu peux dire de cette Histoire tout ce qui te plaira sans crainte d'être calomnié pour le mal ni recompensé pour le bien que tu en diras. Je voudrois seulement te la donner pure & simple sans les ornemens ordinai-

nerla ninguno tuve por mayor que hazer esta Prefacion, que vas leyendo. Muchas vezes tomè la pluma para escrivillo, y muchas la dexè, por no saber lo que escriviria.

Y estando una suspenso, con el papel delante, la pluma en la oreja, el codo en el bufete, y la mano en la mexilla, pensando lo que diria, entrò à deshora un amigo mio, gracioso, y bien entendido. El qual viendome tan imaginativo, me preguntò la causa: y no encubriendosela yo, le dixe, que pensava en el Prologo, que avia de hazer à la Historia de DON QUIXOTE, *y que me tenia de suerte, que ni queria hazerle, ni menos sacar à luz las hazañas de tan noble Cavallero. Porque como quereys vos que no me tenga confuso, el que dirà el antiguo Legislador, que llaman vulgo, quando vea que al cabo de tantos años como ha que duermo, en el silencio del olvido, salgo aora con todos mis años acuestas, con una leyenda seca como un espar-*

res d'une Préface & d'un nombre infini de Sonnets, d'Epigrammes & d'Eloges qu'on a coûtume de mettre à la tête d'un Livre; car je puis bien t'avouer que quoique cette Histoire m'ait couté quelque peine à composer, cette Préface que tu lis m'en a couté encore davantage. Plusieurs fois j'ai pris la plume pour l'écrire, plusieurs fois j'ai remis la plume, ne sachant ce que j'écrirois.

Une fois étant ainsi en suspens avec du papier devant moi, la plume fourée sous mon bonnet, le coude apuyé sur ma table & la joue dans ma main, pensant à ce que je pourrois dire, un de mes Amis homme agréable & délié entra inopinément, lequel me voyant si pensif m'en demanda la cause. Je lui dis sans detour que je pensois à la Préface que j'avois à faire pour l'Histoire de DON QUIXOTE; mais que cela me donnoit tant de peine, que j'avois envie de n'en point faire, & même de ne point publier les grandes avantures d'un si noble Chevalier. Comment voulez-vous, lui dis-je, que je ne sois pas couvert de confusion, que dira cet ancien Legislateur, qu'on nomme le Public, lorsqu'après tant de tems que j'ai resté dans le silence & dans l'oubli, il me verra paroître chargé d'années avec

esparto, agena de invencion, menguada de estilo, pobre de concetos, y falta de toda erudicion, y dotrina: sin acotaciones en las margenes, y sin anotaciones en el fin del Libro, como veo que estàn otros Libros, aunque sean fabulosos, y profanos, tan llenos de sentencias de ARISTOTELES, *de* PLATON, *y de toda la caterva de Filosofos, que admiran à los oyentes, y tienen à sus Autores, por hombres leydos, eruditos, y eloquentes? Pues que quando citan la divina Escritura, no diràn, sino que son unos santos* TOMASES *y otros Dotores de la Yglesia, guardando en esto un decoro tan ingenioso, que en un renglon han pintado un enamorado distraydo, y en otro hazen un sermoncico Christiano, que es un contento y un regalo, oyrle, ò leelle. De todo esto ha de carecer mi Libro, porque ni tengo que acotar en el margen, ni que anotar en el fin, ni menos sè que Autores sigo en el, para ponerlos al principio, como hazen todos, por las letras del A. B. C. començando en* ARISTOTELES, *y acabando en* XENOFONTE, *y en* ZOÏLO, *ò* ZEUXIS, *aunque fue maldiciente el uno, y Pintor el otro. Tambien ha de carecer mi libro de Sonetos al principio,*

alome-

un écrit maigre, denué d'invention, où l'on ne trouve ni ſtile, ni ſens, ni érudition, ſans notes marginales, ſans remarques à la fin, comme je le vois à d'autres Livres, qui bien que fabuleux & profanes ſont ſi remplis de Sentences tirées d'ARISTOTE, de PLATON & de toute la bande des Philoſophes, que les Lecteurs ſurpris en prennent les Auteurs pour des hommes éloquens, qu'ils les croyent d'une lecture immenſe & d'une vaſte érudition. Quand ils citent la Ste. Ecriture, vous diriez qu'ils ſont ou des Saints THOMAS ou quelques autres Docteurs de l'Egliſe, & ils le font avec tant d'eſprit & de bienſeance que dans une ligne ils vous peignent un amoureux fou, & que dans une autre ils font un beau petit Sermon Chrétien, tel que c'eſt un grand plaiſir & un grand contentement que de le lire ou de l'entendre. Mon Livre n'a rien de tout cela, je ne ſai quelle note mettre à la marge, ni quelles remarques mettre à la fin. Je ne ſai quels Auteurs j'ai ſuivi dans cet Ouvrage, ainſi je ne puis, comme font les autres au commencement de leurs Livres, en citer par ordre alphabetique commençant par ARISTOTE, & finiſſant par XENOPHON, ZOÏLE ou ZEUXIS, bien que l'un fût un Médiſant & l'autre un

alomenos de Sonetos, cuyos Autores sean Duques, Marqueſes, Condes, Obiſpos, *Damas, ò Poëtas celeberrimos. Aunquè ſi yo los pidieſſe à dos ò tres aficiales amigos, yo sè que me los darian, y tales, que no les ygualaſſen los de aquellos que tienen mas nombre en nueſtra Eſpaña. Enfin Señor, y amigo mio, proſeguì, yo determino, que el Señor* DON QUIXOTE *ſe quede ſepultado en ſus Archivos en la Mancha, haſta que el Cielo depare quien le adorne de tantas coſas como le faltan, porque yo me hallo incapaz de remediarlas, por mi inſuficientia, y pocas letras: y porque naturalmente ſoy poltron, y pereçoſa, de andarme buſcando Autores quẽ digan lo que yo me sè dezir ſin ellos. De aqui nace la ſuſpenſion y elevamiento en que me hallaſtes, baſtante cauſa para ponerme en ella, la que de mi aveys oydo.*

Oyendo lo qual mi amigo, dandoſe una palmada en la frente, y diſparando en una larga riſa, me dixo: Por Dios, HERMANO, *que aora me acabo desengañar, de un engaño en que he eſtado, todo el mucho tiempo que ha que os conozco,*

un Peintre. De même mon Livre doit au frontiſpice être deſtitué de Sonnets du moins de ceux dont les Auteurs ſont *Ducs*, *Marquis*, *Comtes*, *Evêques*, ou qui ſont faits par des Dames ou par les Poëtes les plus célebres, quoi que je ſache bien que ſi j'en demandois à deux ou trois Officiers de mes amis, ils m'en donneroient de tels que ceux qui font le plus de bruit dans nos Eſpagnes n'en feroient point qui les égalaſſent. Enfin, MONSIEUR, & AMI, pourſuivis-je, j'ai réſolu que le Seigneur DON QUIXOTE demeure enſeveli dans les Archives de la Manche juſqu'à ce que le Ciel envoye quelqu'un qui l'enrichiſſe de toutes les choſes qui lui manquent, puisque je me trouve incapable d'y remedier par mon inſuffiſance & mon peu d'érudition. D'ailleurs pareſſeux naturellement je n'ai pas le courage d'aller chercher des Auteurs qui diſent ce que je ſai bien dire ſans eux. De là vient l'embaras où vous m'avez trouvé & je crois en avoir un aſſez grand ſujet.

Mon Ami, entendant ceci ſe donna du plat de la main ſur le front & éclatant de rire, Parbleu, FRERE, dit-il, vous me tirez d'une erreur où j'ai été depuis que je vous connois. Je vous ai toujours cru aviſé & prudent, mais je vois bien à preſent

mozco, en el qual siempre os he tenido por discreto, y prudente en todas vuestras acciones. Pero aora ves, que estays aun lexos de serlo, como lo està el cielo de la tierra. Como que es possible, que cosas de tan poco momento, y tan faciles de remediar, puédan tener fuerças de suspender, y absortar un ingenio tan maduro como el vuestro, y tan hecho à romper, y atropellar por otras dificultades mayores? Alafe, esto no nace de falta de habilidad, sino de sobra de pereza y penuria de discurso. Quereys ver si es verdad lo que digo? Pues estadme atento, y vereys como en un abrir y cerrar de ojos confundo todas vuestras difficultades, y remedio todas las faltas que dezis que os suspenden, y acobardan, para dexar de sacar à la luz del mundo la Historia de vuestro famoso DON QUIXOTE, *Luz, y Espeio de toda la Cavalleria Andante. Dezid, le repliquè yo, oyendo lo que me dezia. De que modo pensays llenar el vazio de mi temor, y reduzir à claridad el caos de mi confusion? A lo qual el dixo: Lo primero en que reparays de los Sonetos, Epigramas, ò Elogios, que os faltan para el principio, y que sean de personages graves, y de titulo, se puede remediar, en que vos mesmo*

sent qu'il s'en faut du tout au tout que vous soyez tel. Comment est-il possible qu'un aussi bon esprit que le vôtre, & si propre à surmonter de plus grandes difficultés puisse être inquieté & accablé par des choses de si peu d'importance & auxquelles il est si facile de remedier ? Cela ne vient point en vérité d'un défaut d'habileté, mais d'un excès de paresse qui vous rend même chiche de paroles. Voulez-vous savoir si ce que je dis est vrai, écoutez-moi un peu & vous verrez qu'en un clin d'œil je vais détruire toutes vos difficultez & lever tous les obstacles qui vous empêchent de publier l'Histoire de votre fameux DON QUIXOTE, miroir de toute la Chevalerie errante. Dites-moi, lui demandai-je, en l'entendant parler ainsi comment voulez-vous remedier aux sujets que j'ai de craindre & me tirer de l'embaras ou je me trouve ? A quoi il me répondit ainsi : La premiere chose qui vous arrête, dit il, c'est que vous n'avez point de Sonnets, d'Epigrammes, d'Eloges faits par des personnes graves & titrées & que vous en voudriez pour mettre à la tête de votre Livre ; mais à cela n'y a-t-il point de remede ? Vous n'avez qu'à prendre vous même la peine d'en faire & les faire paroître ensuite sous quel

mesmo tomeys algun trabajo en hazerlos, y despues los podeys bautizar, y poner el nombre que quisieredes, ahijandolos al PRESTE JUAN *de las Indias, ò al Emperador de* TRAPISONDA: *de quien yo sè que ay noticia, que fueron famosos Poëtas: y quando no lo ayan sido, y huviere algunos pedantes, y bachilleres, que por detras os muerdan, y murmuren desta verdad, no se os dè dos maravedis, porque y à que os averiguen la mentira, no os han de cortar la mano con que lo escrivistes.*

En lo de citar en las margenes los libros, y Autores de donde sacaredes las sentencias, y dichos que pusieredes en vuestra Historia, no ay mas, sino hazer de manera que venga à pelo, algunas sentencias, ò Latines, que vos sepays de memoria; ò alomenos que os cuesten poco trabajo de buscallo. Como serà poner, tratando de libertad y cautiverio:

Non bene pro toto libertas venditur auro.

Y luego en el margen citar à Oracio, ò à quien lo dixo. Si tratаredes del poder de la Muerte, acudir luego con

Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas, Regumque turres.

Si

nom il vous plaira. Vous pourrez les attribuer au PRESTE-JEAN des Indes ou à l'Empereur de TREBISONDE. Je sai qu'on est informé qu'ils ont été de fameux Poëtes, mais quand cela ne seroit pas & que quelquès pedants ou demi-savans offensés de cette vérité, viendroient vous mordre par derriére, & vous critiquer, ne vous en souciez pas d'un fétu, car quand on vous convaincroit de mensonge on ne vous couperoit point la main qui l'auroit écrit.

Pour ce qui est de citer en marge des Livres & des Auteurs dont vous tirerez pour votre Histoire des passâges & des sentences, vous n'avez qu'à faire venir à propos quelques traits de Latin que vous sachiez déja par cœur, ou du moins qui ne vous coûtent gueres de peine à trouver. Par exemple, en parlant de la liberté & de l'esclavage, vous mettrez:

Non bene pro toto libertas venditur auro.

Et d'abord citez en marge HORACE ou celui qui l'a dit. Si vous traitez du pouvoir de la Mort, ce passage se présente aussi-tôt.

Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas, Regumque turres.

Si de la amistad y amor, que Dios manda que se tenga al enemigo, entraros luego al punto por la Escritura divina, que lo podeys hazer con tantico de curiosidad, y dezir las palabras por lo menos, del mismo Dios: Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros. *Si tratareedes de malos pensamientos, acudid con el Evangelio:* De corde exeunt cogitationes malæ. *Si de la instabilidad de los amigos, ai està* CATON, *que os darà su Distico:*

Donec eris felix, multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Y con estos Latinicos, y otros tales os tendràn siquiera por Gramatico, que el serlo no es de poca honra y provecho el dia de oi.

En lo que toca el poner anotaciones al fin del Libro seguramente lo podeys hazer. Tras esto para mostraros hombre erudito

en

Si c'est de la bienveillance & de l'amour que DIEU veut que nous ayions pour nos ennemis, vous pouvez sur le champ vous jetter dans l'Ecriture Sainte & de là vous pourrez sans beaucoup de recherche citer pour le moins les paroles de DIEU même; *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* Si vous parlez de mauvaises pensées, apuyez-vous sur ce passage de l'Evangile, *de corde exeunt cogitationes malæ.* S'il s'agit de l'instabilité des amis, CATON vous fournira son Distique:

Donec eris felix multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Avec ces petits traits de Latin & autres semblables on vous prendra au moins pour Litterateur; ce qui n'est pas en ce tems-ci ni peu d'honneur ni un petit avantage.

Pour ce qui regarde les Remarques que vous voulez mettre à la fin du Livre, certainement vous le pouvez faire. Si vous parlez de quelque Geant dans ce Livre, faites que ce soit du Geant GOLIATH, & ce nom qui ne vous coutera rien vous fournira l'occasion de faire une grande remarque. Vous pourrez dire que le Geant GOLIAS ou GOLIATH étoit un *Philistin*, que le Pasteur DAVID tua d'un grand coup de pierre dans la valée de *Therebinte*, ainsi qu'il est raconté dans *le Livre des Rois* au *Chapitre* où vous le trou-

en Letras humanas, y Cosmografo, haзed de modo, como en vuestra Historia se muestre el rio Tajo, *y vereysos luego con otra famosa anotacion, poniendo: El rio* Tajo *fue assi dicho por un Rey de las Españas: tiene su nacimiento en tal lugar, y muere en el mar Oceano, besando los muros de la famosa Ciudad de Lisboa. Y es opinion, que tiene las arenas de oro, &c. Si tratáredes de ladrones, yo os dirè la Historia de* Caco, *que la sè de coro. Si de mugeres rameras, aì està el Obispo de* Mondoñedo, *que os prestarà à* Lamia, Layda, *y* Flora, *cuya anotacion os darà gran credito. Si de crueles,* Ovidio *os entregarà à* Medea. *Si de Encantadores, y Hechizeras,* Homero *tiene à* Calipso, *y* Virgilio *à* Circe. *Si de Capitanes valerosos, el mismo* Julio Cesar *os prestarà à si mismo en sus Comentarios, y* Plutarco *os darà mil* Alexandros. *Si tratáredes de amores, con dos onças que sepays de la Lengua Toscana, toparèys con* Leon Hebreo, *que os hincha las medidas. Y si no quereys andaros*

verez. Ensuite pour faire voir que vous êtes très-versé dans les belles Lettres & dans la Cosmographie, faites en sorte de pouvoir nommer le *Tage* dans votre Histoire, & vous aurez d'abord lieu de faire une autre fameuse remarque en mettant que le Fleuve de *Tage* fut ainsi nommé par un Roi des Espagnes : qu'il a sa source en tel lieu : qu'il va se perdre dans la Mer *Oceane*, lavant les murs de la celèbre Ville de *Lisbone* : que c'est la commune opinion que son sable est d'or, &c. Parlez-vous de voleurs je vous dirai l'histoire de CACUS, car je la sai par cœur, ou si vous parlez de femmes de joie, voilà l'Evêque de *Mondognedo*, qui vous fournira de LAÏS, de THAÏS & de FLORES, & ces remarques-là vous feront une grande réputation. S'il s'agit de femmes emportées, OVIDE vous offre une MEDE'E. S'il s'agit de sorcieres ou d'enchanteresses, vous avez une CALYPSO dans HOMERE, & une CIRCE' dans VIRGILE. Parlez-vous de vaillans Capitaines, JULES CESAR s'offre lui-même à vous pour tel dans ses propres Commentaires, & PLUTARQUE vous fournira mille ALEXANDRES. Avec deux onces que vous saurez de Langue Toscane LEON HEBREU vous fournira de quoi discourir abondam-

daros por tierras estrañas, en vuestra casa teneys à FONSECA *del* Amor de DIOS; *donde se cifra todo lo que vos, y el mas ingenioso acertare à desear en tal materia. En resolucion, no ay mas, sino que vos procureys nombrar estos nombres, ò tocar estas historias en la vuestra, que aqui he dicho, y dexadme à mi el cargo de poner las anotaciones, y acotaciones, que yo os voto à tal de llenaros los margenes, y de gastar quatro pliegos en el fin del Libro.*

Vengamos aora à la citacion de los Autores, que los otros libros tienen, que en el vuestro os faltan. El remedio que esto tiene, es muy facil, porque no aveys de hazer otra cosa, que buscar un libro que los acote todos, desde la A. *hasta la* Z. *como vos dezis. Pues esse mismo Abecedario pondreys vos en vuestro libro. Que puesto que à la clara se vea la mentira, por la poca necessidad que vos teniades, de aprovecharos dellos, no importa nada: y quiçà alguno avrà tan simple, que crea que de todos os aveys aprovechado, en la simple, y senzilla Historia vuestra. Y quando no sirva de otra cosa, por lo menos servirà a quel lar-*

ment de l'amour si vous en traitez ; ou si vous ne voulez point avoir recours aux étrangers, vous avez chez vous les Livres de FONSECA touchant l'*Amour de* DIEU, dans lesquels vous trouverez develope tout ce que vous & les plus rafinez pouvez souhaiter sur la passion de l'Amour. Enfin nommez seulement dans votre Histoire les noms que je viens de vous indiquer, ou dites seulement un mot des Histoires ou des choses dont j'ai parlé & reposez-vous sur moi des citations & des remarques, je vous promets de remplir vos marges, & de vous barbouiller encore quatre feuilles de remarques pour la fin du Livre.

Venons maintenant à la liste alphabetique des Auteurs. Elle vous manque pour votre Livre & elle se trouve dans les autres. Le remede est donc facile, vous n'avez autre chose à faire qu'à chercher un Livre où se trouve une liste complete de tous les Auteurs depuis *A* jusqu'à *Z*, ainsi que vous le dites, & mettre au vôtre ce même Alphabet. Si le peu de besoin que vous avez de le faire découvre l'imposture, qu'importe ? Cela n'empêchera pas qu'il ne se trouve peut-être des gens assez sots pour croire que vous avez employé tous ces Auteurs dans votre Histoire quelque simple & ingenuë qu'el-

go Catalogo de Autores, à dar de improviso autoridad al Libro. Y mas que no avrà quien se ponga à averiguar, si los sequistes, ò no los sequistes, no yendole nada en ello.

Quanto mas, que si bien caygo en la cuenta; este vuestro libro no tiene necessidad de ninguna cosa, de aquella que vos dezis que le falta; porque todo èl es una invectiva contra los libros de Cavallerias, de quien nunca se acordò ARISTOTELES, *ni dixo nada San* BASILIO, *ni alcanço* CICERON. *Ni caen debaxo de la cuenta de sus fabulosos disparates, las puntualidades de la verdad, ni las observaciones de la Astrologia: ni le son de importancia las medidas Geometricas, ni la confutacion de los argumentos de quien se sirve la Retorica: ni tiene para què predicar à ninguno, mezclando lo humano con lo divino, que es un genero de mezcla, de quien no se ha de vestir ningun Christiano entendimiento. Solo tiene que aprovechar se de la imitacion, en lo que fuere escriviendo, que quanto ella fuere mas perfeta, tanto mejor serà lo que se escriviere. Y pues esta vuestra escritura no mira à mas, que à deshazer la autoridad, y cabida que en el mundo y en el vulgo tienen los libros de Cavallerias, no*

ay

le soit, & c'est toujours quelque chose quand ce long Catalogue d'Auteurs ne serviroit qu'à donner d'abord une haute idée de votre Ouvrage; d'ailleurs personne ne s'embarassera à verifier si vous les avez suivis ou non, parce que personne ne se trouve interessé à en faire l'examen.

Mais disons mieux. Si je comprends bien de quoi il s'agit, votre Livre peut se passer de tout ce que vous dites qui lui manque, ce n'est qu'une Satyre contre les Livres de Chevalerie dont ARISTOTE n'a jamais fait mention, dont SAINT BASILE n'a rien dit, & sur quoi CICERON n'a jamais discouru. Des véritez importantes, ni des observations de l'Astrologie ne sont point cachées sous les extravagances fabuleuses de votre Livre. Les Mesures de la Geometrie lui importent aussi peu que la refutation des argumens que la Rhetorique employe. Il n'est pas fait pour prêcher personne en mêlant le sacré avec le prophane, ce qui est une sorte de mêlange dont doit se garder tout Esprit Chrétien. Son affaire c'est de bien imiter, plus l'imitation sera parfaite, plus le Livre sera bon; & puisque votre Livre n'a pour but que de détruire l'estime & l'autorité que les Livres de Chevalerie ont acquis dans le monde vous

ay para que andays mendigando sentencias de Filosofos, consejos de la divina Escritura, fabulas de Poëtas, oraciones de Retoricos, milagros de Santos; sino procurar que à la llana, con palabras significantes, honestas, y bien colocadas, salga vuestra oracion y periodo, sonoro, y festivo. Pintando en todo lo que alcançaredes, y fuere possible vuestra intencion, dando à entender vuestros conceptos, sin intricarles, y escurecerlos. Procurad tambien, que leyendo vuestra Historia, el melancolico se mueva à risa, el risueño la acreciente, el simple no se enfade, el discreto se admire de la invencion, el grave no la desprecie, ni el prudente dexe de alabarla. En efeto, llevad la mira puesta à derribar la maquina mal fundada destos Cavallarescos libros, aborrecidos de tantos, y alabados de muchos mas: que si esto alcançassedes, no avriades alcançado poco.

Con silencio grande estuve escuchando lo que mi amigo me dezia, y de tal manera se imprimieron en mi sus razones, que sin ponerlas en disputa, las aprovè por buenas, y dellas mismas quise hazer este

Pro-

n'avez que faire d'aller mandier des Sentences chez les Philosophes, des conseils dans l'Ecriture Sainte, des Fables chez les Poëtes, des Oraisons chez les Rheteurs, ni des Miracles chez les Saints. Faites seulement que vos termes soient clairs, expressifs, nobles & bien arrangez, que le Discours soit vif, que les periodes soient coulantes & harmonieuses, que votre intention se découvre par tout autant qu'il sera possible, exprimant vos pensées sans équivoque ni obscurité. Faites que la lecture de votre Histoire inspire la joye au melancolique, qu'elle l'augmente dans celui qui y est déja disposé, que l'ignorant ne s'y ennuie point, que l'habile en admire l'invention, que les gens graves ne la méprisent pas & que les Sages ne lui refusent pas des loüanges; en un mot ne perdez point de vûe le dessein de détruire ces inventions chimeriques des Livres de Chevalerie, que beaucoup de gens detestent, mais que beaucoup plus encore admirent. Si vous y réüssissez vous n'aurez pas peu fait.

J'écoutai dans un profond silence ce discours de mon Ami, & ses raisons firent tant d'impression sur moi, que je les reçus pour bonnes sans nulle autre discussion, & que je resolus de m'en servir

ici

Prologo. En el qual veràs, Letor suave, la discrecion de mi amigo, la buena ventura mia, en hallar en tiempo tan necessitado, tal Consejero; y el alivio tuyo, en hallar tan sinzera, y tan sin rebueltas, la Historia del famoso DON QUIXOTE DE LA MANCHA: *de quien ay opinion por todos los habitadores del distrito del campo de* Montiel, *que fue el mas casto enamorado, y el mas valiente Cavallero, que de muchos años à esta parte se viò en aquellos contornos. Yo no quiero encarecerte el servicio que te hago, en darte à conocer tan notable, y tan honrado Cavallero: pero quiero que me agradezcas el conocimiento que tendràs del famoso* SANCHO PANÇA *su Escudero, en quien à mi parecer te doy cifradas todas las gracias escuderiles, que en la caterva de los Libros vanos de Cavallerias estàn esparcidas. Y con esto Dios te dè salud, y à mi no olvide.* VALE.

ici pour faire cette Préface, où tu verras, CHER LECTEUR, & le grand sens de mon Ami & ma bonne fortune d'avoir trouvé un tel Conseiller dans un tems que j'en avois si grand besoin, tu y trouveras de plus ton propre soulagement, puisque tu auras ainsi tout uniment & sans aucun rebutant préliminaire l'Histoire du fameux DON QUIXOTE DE LA MANCHE, qui a la réputation parmi tous les habitans du Canton de *Montiel*, d'avoir été l'Amant le plus chaste & le Chevalier le plus brave qu'on ait vu depuis longues années dans ce pays.

Je ne te ferai point valoir le service que je te rends en te faisant connoître un si celèbre & si respectable Chevalier; mais je veux que tu me remercies de t'avoir procuré la connoissance du fameux SANCHO PANÇA son Ecuier, dans lequel selon moi j'ai décrit toutes les belles qualitez d'Ecuier qui se trouvent partagées dans la vaine quantité de Livres de Chevalerie errante, & avec cela le Ciel te conserve & ne m'oublie pas, ADIEU.

DEIFICATION

DE L'INCOMPARABLE DOCTEUR ARISTARCHUS MASSO.



GRANDE NOUVELLE! GRANDE NOUVELLE!

Sub pedibus videt nubes & sydera MASSO.

OU

RELATION *de ce qui se passa au pié & sur le sommet du Parnasse le 24. Septembre dernier, jour de la* DEÏFICATION *de l'incomparable Docteur* ARISTARCHUS MASSO.

LA Grande Nouvelle que j'annonce aujourd'hui est trop interessante pour que j'omette aucune des circonstances qui la regardent. Aussi mon dessein est-il de raporter non seulement ce qui se passa sur le haut sommet du Parnasse le 24. Septembre, mais encore ce qui se passa au pié de ce sacré Mont.

O Toi, s'il est encore permis de t'invoquer, Toi PHOEBUS APOLLON, plus libre maintenant & plus enjoué que jamais, viens répandre dans ce recit ces traits charmans, ces graces qui distinguent si avantageusement les Ecrits de ceux que tu favorises. Ou plutôt,

Di-

DIVIN MASSO, Toi dont j'ai le premier annoncé la Gloire immortelle, viens, c'est Toi que j'invoque, que je sois le premier qui ressente les bontez de ta Divinité propice! Viens, inspire-moi en dépit de MINERVE & des GRACES, qu'elles reconnoissent déja les effets de ton pouvoir! Sans toi, sans ton Divin secours je serois trop au dessous de mon sujet, je pourrai l'égaler avec ton aide, inspire-moi, il s'agit ici de ta Gloire.

Sub pedibus videt nubes & sydera MASSO.
Plaudite, plaudite,
Cœlicolæ,
Cantate, Io, cantate,
O felix! O fausta Dies!
Cœli sit hospes,
Sit Deus & Præses
Orbi Erudito,
Vivat, Io, vivat ARISTARCHUS MASSO.

C'est le Motet que les Dieux mêmes chanterent après la Déïfication de ce grand Docteur.

Suspendons pour quelque temps les transports de notre joie, pour faire le recit fidèle de toutes les choses extraordinaires qui se sont passées le jour de cette

Au-

Auguste fête : *Quæque ipse pulcherrima vidi.*

L'Astre qui donne le jour au monde ne s'étoit point encore dégagé de l'humide sein de THETIS. A peine l'extrémité des rayons de sa lumiere avertissoient l'AURORE de sa retraite. On eût dit que ce Dieu brillant dont l'éclat efface celui de tous les Astres ne permettoit point aux Heures d'ouvrir la barriere du jour, afin que l'inconsolable amante de CEPHALE donnât quelques larmes de plus à son amour & à sa tristesse. Cependant les legers Habitans des airs commençoient à faire éclater leurs Concerts mélodieux. Les doux ZEPHIRES caressoient la jeune FLORE dont les delicieux parfums s'exhaloient de toutes parts. Le frais & le calme regnoient par tout, & si les Ténèbres étoient dissipées ce n'étoit pas de façon qu'on n'en vît encore quelques traces.

Tel fut le jour où VENUS sortit de l'onde, où les GRACES, les AMOURS, les RIS badins, les JEUX reconnurent leur Mere & leur Déesse, où la Nature prit une forme riante & conçut ces feux charmans qui font que la Terre se couvre de verdure & de fleurs, que les Tigres deposent leur rage & sentent l'at-

trait de la volupté, que les Oiseaux animent leurs chants & leur vol, & cherchent des reduits inconnus pour redoubler leurs amours & multiplier leur espece ; que les Poissons même malgré la froideur de leur élément se suivent & viennent sur un fable doré imprimer les traces de leurs plaisirs.

Je vins alors dans ces campagnes riantes qui sont au pié de la double Montagne, la Gloire de la Thessalie & l'honneur du Monde entier. C'est là que les Filles de MNEMOSYNE ont choisi leur retraite & établi leur Sanctuaire. C'est de là que ces Déesses filles de JUPITER & compagnes d'APOLLON, regardent de travers une foule incroyable d'Auteurs, qui se rendent au pié de ce Mont sacré dans l'esperance de s'élever jusqu'au sommet. C'est de là aussi qu'elles répandent ces heureuses influences qui donnent à leurs favoris le courage & la force de parvenir jusques à elles. Mais qu'il y en a peu qui méritent cette faveur, & qu'il y en a beaucoup qui croyent & l'avoir & la mériter ! Crédulité flateuse qui sans cesse les anime & les séduit, & qui ne sert qu'à leur faire faire des efforts inutiles & des culbutes ridicules.

Considerer cette multitude innombra-

ble

ble de gens qui environnent le pié de la double Montagne est un spectacle très-risible pour ceux qui aiment à se divertir des folies des ridicules mortels.

On y voit des hommes de toutes les Nations & l'on y remarque une diversité d'habits & de mines qui a quelque chose de très-grotesque. Là c'est un ARABE qui assis les jambes croisées au pié d'un arbre, l'œil plein de feu quoique dans une espece de ravissement, voit sous des figures gigantesques tous les objets. Ici c'est au contraire un ITALIEN s'agitant comme un Pantomime pour n'attraper que des papillons ou des mouches. Là un ANGLOIS se promene avec un air melancolique & distrait, ou s'arrête pour lire un Auteur François qu'il copie & qu'il déchire. Près de lui c'est un ESPAGNOL superbe, qui ne daigne pas honorer d'un de ses regards les autres hommes, & qui fait une invocation aux MUSES & à SAINT ANTOINE *de Padoue*. Plus loin vous verrez un ALLEMAND qui a ses poches & son sein remplis de Livres; il les consulte rapidement l'un après l'autre, & il en tire de quoi charger ses Recueils & sa memoire, se croyant riche lorsqu'il a beaucoup. Ici un FRAN-

çois ne daignant pas s'embaraſſer d'aucun Livre ſe promene d'un air vain & dégagé, riant au nez des uns & regardant les autres par deſſus ſon épaule, il croit qu'il a naturellement toute la juſteſſe & le bon gout qu'on peut avoir. Ainſi non ſeulement la varieté des habillemens & des mines; mais encore la diverſité de langage ajoute à la bizarrerie du ſpectacle. On y voit des gens qui ſe ſervent de Langues qui ne leur ſont pas naturelles, & qui s'y applaudiſſent comme s'ils les parloient plus purement que ceux qui les ont apriſes dès le berceau & qui les ont le mieux cultivées. Quelle Cacophonie, Grands Dieux! Quel Baragouin!

Cependant ce n'eſt pas là ce qui ſurprend le plus encore un ſpectateur ſenſé. C'eſt l'air égaré & mépriſant qui ſe voit univerſellement répandu ſur la face de presque tous ceux qui forment cette multitude. Cet air leur vient d'une préſomption qui les enivre. Hiſtoriens, Poëtes, Orateurs, Philologues, Mathematiciens, quelques Philoſophes même y ſont ſujets. On voit dans cette multitude des gens ſi bouffis d'orgueil que leur couleur en eſt livide. On dit que les Litterateurs ſont plus ſujets que les autres à cette intemperie, dont la cauſe principale eſt l'étude

tude des Langues & l'abondance des choses mal digerées qui leur deviennent toujours nuisibles faute de les mêler avec les connoissances nécessaires. Le même orgueil produit un effet different sur d'autres, au lieu de leur donner une couleur livide, elle leur donne au contraire une couleur vive. Ils ont la démarche superbe. On croiroit que leur bouffissure est un embonpoint que conserve une santé parfaite. C'est le cas où se trouvent presque tous ces Docteurs qui se croyent des Etres mitoyens entre les hommes & les Dieux dont ils se disent les Interpretes. Mais il ne faut pas s'y tromper; quoique cet orgueil paroisse moins dangereux que l'autre, c'est cependant celui qui produit les plus pernicieux effets. O Envie! tu creuses les regards de quelques autres, tu les accoûtumes à grincer les dents & leur desseches toute l'habitude du corps. Il est vrai que ce mal n'est pas commun, parce que ton poison ne cause cet effet que lors qu'il domine sur la présomption, ce qui est très-rare. Les Poëtes qui travaillent pour le Theatre sont ceux qui sont le plus sujets à cette sorte de consomption. Enfin, on voit là plusieurs gens qui d'un air triomphant, & dédaigneux entrepren-

nent de monter sur le Parnasse avec une démarche aussi assurée que s'il étoit pour eux de plain pié. Mais à peine ont-ils monté jusqu'à mi-côte que le terrain devenant alors rude & difficile, on voit ces pauvres fanfarons culbuter & rouler jusques au plus profond de la vallée, non sans se faire de bonnes contusions au crane, dont ils ont, à ce que disent les Anatomistes, la suture fort mal-jointe.

Le matin même du jour célèbre dont je fais la relation, je vis un petit *François* qui pour avoir fait des Comedies & avoir été le Sécrétaire d'un Ambassadeur, s'imaginoit que les grandes entrées chez APOLLON lui étoient duës & qu'il devoit du moins être le premier Secrétaire du Parnasse, il monta avec un air aussi présomptueux que celui d'un Comedien qui vient sur la Scene pour représenter le Capitan MATAMORE. Mais helas! on vit ce Poëte tomber à la renverse & rouler rapidement jusques sur un de ses amis qui commençoit à monter. C'étoit un jeune Abbé du nombre de ces Savans qui ne pouvant atteindre au bon sens ni à la politesse des excellens Modernes, vantent THEOCRITE, HOMERE, LUCIEN, DEMOSTHE-

NE même & les autres Anciens qu'ils n'ont jamais lus, comme si le mérite de ces grands hommes ne permettoit pas d'en avoir, à ceux qui sont nez après eux. Le choc fut rude & le contre-coup qui renversa l'Abbé fit sauter le petit Poëte jusques dans le marais où sa tête enfonça si avant dans la bourbe que quand il la retira, il présenta une figure plus comique assurément que les personnages de ses Comedies.

Un Docteur Anglois du nombre de ceux qui sont attaquez d'une violente hydropisie d'orgueil fendit une foule avec grand bruit. Il se faisoit faire place en donnant des coups de coude à droit & à gauche, ou des coups de pié dans les talons de tous ceux qui se trouvoient devant lui sur son passage. Il avoit trois volumes sous le bras, c'étoit une *nouvelle Edition des Oeuvres d'*HORACE, de TERENCE, & de PHAEDRE. Il vouloit les porter à leurs propres Auteurs, & leur prouver qu'ils étoient des sots s'ils n'avoient pas dit ce qu'il leur faisoit dire. Mais après s'être élevé avec beaucoup de travail jusques à une hauteur considerable, la tête lui tourna, l'haleine & les forces lui manquerent. Il donna du nez en terre & ses livres rou-

lerent de côté & d'autre. Son édition d'HORACE qui faisoit un assez gros *Quarto* vint en roulant fraper rudement un *Ecossois* qui s'en saisit, & qui plein d'indignation, lança ce Livre à la tête de son Editeur dans le temps qu'il faisoit un nouvel effort pour se relever. Ce coup qui lui causa une grande douleur le fit retomber presqu'évanoui & le fit rouler ainsi lui-même jusqu'aux piez de l'Ecossois qui le relevant alors avec un air de bonté, *ne me sachez pas mauvais gré*, lui dit-il, *du coup que je vous ai donné avec votre propre Ouvrage; c'est un châtiment salutaire pour vous corriger de cet orgueil immoderé qui fait que vous vous préferez à tous les Critiques du monde. C'est une correction que je vous fais, & non pas une injure, ne regardez pas comme un mal ce qui peut servir à votre bien.* Le Docteur *Anglois* encore tout étourdi du coup regarda le charitable *Ecossois* de travers, sans avoir la force de lui répondre.

Lorsque ce Docteur fendoit la presse ainsi que je viens de le dire, il étoit suivi d'un Professeur *Hollandois* qui a le plus grand nom qui soit en Europe. Il s'apelle ANGLOGERMANOGALLOMASTIX. Ce Professeur faisoit comme le Docter

Anglois. Il donnoit à droit & à gauche de grands coups de coude ou ruoit du pié sur ceux qui se trouvoient dans son passage. Il tenoit à la main une Lettre qu'il avoit écrite à l'Abbé CAPERONNIER, & vouloit monter sur le Parnasse pour la faire signer par QUINTILIEN. Mais ayant brusquement heurté un *Anglo-François* qui causoit avec un Libraire *Franco-Batave*, le premier le prit au collet & alloit le suffoquer, si quelques personnes & moi n'eussions demandé sa grace, tandis que le *Libraire* qui lui avoit déchiré sa Lettre lui en jettoit les morceaux au nez. Le *Professeur* échapé de ce danger reprit courage & fendant de nouveau la foule avec précipitation, il s'élança pour monter sur le Parnasse où il s'assuroit du moins de la protection d'OVIDE, & sur tout de celle de PETRONE. Mais à peine se fut-il élevé à quinze ou vingt toises de hauteur, ce qui n'étoit pas mal pour un homme aussi pesant, qu'il tomba tout essouflé sur son gros ventre. Trois fois il se releva sur ses piés & sur ses mains, & trois fois voulant se relever tout à fait il retomba par terre & toujours en reculant. Tel qu'on voit dans les champs de CERES un gros Crapaut qui veut traverser un sillon, il

s'agite, il s'élance, il saute; mais le poids de son ventre le retient & s'il s'éléve un peu, il avance moins qu'il ne récule. Tel étoit le Professeur *Hollandois* lors qu'ayant enfin épuisé toutes ses forces, le propre poids de son corps le fit rouler jusqu'au bas de la Montagne, justement où étoit une troupe de Journalistes qui le reconnurent & qui ne purent s'empêcher de rire de l'air qu'il avoit.

Un *Officier* François nommé BEAUREGARD s'entretenoit avec quelques personnes que la curiosité avoit comme moi attirées au pié de la double Montagne. Un *Poëte* de la même Nation, portant le nez au vent comme un Cheval houzard, vint effrontément se mêler de la conversation & parlant à tort & à travers, s'abandonna à quelques saillies insultantes que l'Officier desaprouva. *Le Poëte* s'en mit peu en peine & continua. L'*Officier* s'éloignant alors alla dans un détour par où il savoit que ce *Poëte* devoit passer pour aller parler à un Comedien. Il y vint en effet accompagné d'un homme à qui il recitoit des vers, & qu'il ne croyoit pas devoir être le témoin d'une de ses infortunes. Car l'*Officier* arrêtant le *Poëte* par le bras, *J'ai toujours oui*

dire

dire que les impudens étoient lâches, lui dit-il, *j'en veux faire l'épreuve & ne puis mieux m'adresser qu'à vous. Voyons*, Monsieur le Bel Esprit, *si vous vous servirez bien de cette épée que vous portez, je ne sai pourquoi. Ou préparez-vous à recevoir de cette canne le châtiment de votre insolence*. Telle qu'une Catin pâlit & s'effraye aux éclats rédoublez du tonnerre, tel le *Poëte* pâlit au discours de l'*Officier*, & la frayeur lui inspirant avec le repentir des sentimens d'humilité & de prudence :

J'ai péché, lui dit-il, & je ne prétends pas
Employer ma valeur à défendre mes fautes,
J'offre mon échine & mes côtes
Au juste châtiment que prépare ton bras.
Frape, ne me crains point, frape, je te pardonne,
Ma vie est peu de chose & je te l'abandonne.
Tu vois en ce moment un Poëte éperdu
Digne d'être puni, content d'être batu,
N'opposer nul effort à ta valeur suprême.
Beauregard n'aura point de vainqueur que lui-même.

Ces beaux discours ne servent ici de rien, dit l'Officier, *défendez-vous, ou prenez garde à vos épaules*. Le *Poëte* n'ayant pas la hardiesse de se défendre, l'*Officier* le chargea

chargea de quantité de coups de bâton dans l'esperance que l'outrage & la douleur lui inspireroit du courage puisqu'elle en inspire aux plus lâches; mais la prudence du Poëte redoubla à proportion des coups qu'il reçut; ce qui fit que l'homme qui l'avoit accompagné s'écria en s'adressant à l'Officier :

Arrêtez, arrêtez l'ardeur de votre bras ;
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame,
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

L'*Officier* alors après avoir ainsi disposé le *Poëte* à ses remontrances, SECTATEUR DES MUSES, lui dit-il, *aprenez qu'il est plus important d'être sage qu'il n'est nécessaire d'être Poëte, & que si les lauriers du Parnasse mettent à couvert de la foudre, ils ne mettent point à l'abri des coups de bâton.* En disant ces mots il jetta dans un champ celui qu'il avoit en main. Mais, ô prodige! ce bâton devint dans l'instant même un arbre. Il jetta de profondes racines, son tronc droit se couvrit d'une écorce d'un vert brun, sa tige poussa une infinité de branches noueuses & pliantes, mais avec cela d'une dureté égale à celle du chêne.

Ce

Ce prodige dont le bruit se rêpandit d'abord fut vu de tout le monde, & cet arbre reçut d'un commun consentement le nom du Poëte sur qui il avoit été employé n'étant que canne. Cet arbre se voit près du chemin qui conduit vers cette admirable prairie qu'on trouve à l'Orient de la Montagne. Le Poëte occasion & temoin de cette metamorphose la considéroit avec étonnement, lors qu'un mauvais plaisant, car on insulte toujours aux malheureux, l'aborda & lui dit: *je vous felicite*, Favori des Muses, *d'un évenement qui vous met en état d'être pour toujours insolent avec impunité.*

A propos de cannes, je ne dois pas oublier de dire que parmi les gens qui frequentent les avenues du Parnasse, il y en a beaucoup qui croyent que des cannes faites du bois des arbres qui ont cru en certains lieux, comme sur les bords du *Meles* près de Smyrne, ou dans l'Isle de *Cos*, ou aux environs de *Mantoüe*, ou dans la valée de *Sabine*, que des cannes, dis-je, faites du bois de ces arbres ont une vertu particuliere pour soutenir ceux qui ont envie de monter jusques au sommet du Parnasse. Ils ne se trompent pas: les cannes faites du bois de ces arbres sont d'un excellent usage;

mais toutefois il faut avoir naturellement le jarret bon, autrement le corps qui s'affaisse insensiblement par la peine que cause la roideur de la montagne, fait enfin que les cannes s'éclatent ou se brisent; alors ceux qui s'y appuyoient si fort donnent du nez en terre, & roulent ensuite comme les autres jusques au pié du mont. On dit de plus qu'il arrive à ceux qui se servent toujours de ces sortes de cannes, que par l'habitude qu'ils contractent de s'y apuyer sans cesse, leurs jambes perdent leur force naturelle jusques à ne pouvoir plus les soutenir & c'est ce que je me souviens d'avoir en effet remarqué dans presque tous les Poëtes de College qui ont toujours de telles cannes à la main.

Il y en a beaucoup & ceux-là sont les plus divertissans qui par l'habitude qu'on leur a fait prendre ou qu'ils se sont faite eux-mêmes de regarder toutes choses de travers se sont rendu louches. Ils montent toujours en zig-zag, jusques enfin que trouvant quelque caillou qu'ils n'aperçoivent pas ils trébuchent si lourdement qu'ils roulent ensuite jusques au plus bas de la montagne sans pouvoir se retenir, parce que lorsqu'ils veulent saisir quelque chose pour s'arrêter, ils portent toujours les mains précisement où

cette

cette chose n'est pas. On dit que leur présomption naturelle, ou celle de ceux qui les ont élevez contribuë beaucoup à leur tourner ainsi la vûe.

D'autres enfin croyent que de grimper à quatre pates, c'est le plus lent, mais le plus sûr moyen de parvenir jusques au Sanctuaire des MUSES. Ils disent que si du moins on n'y parvient pas, les chutes ne sont pas si dangereuses: cela est vrai. Cependant il n'y en a gueres qui réussissent, si ce n'est ceux qui ont d'abord assez de force pour aller sur deux piez & tout d'une haleine jusqu'à mi-côte & qui se mettant là à quatre pates grimpent ensuite sans se presser. Ceux qui commencent dès le pié du mont à marcher à quatre pates ont déja les ongles si déchirez, & les mains si tendres lorsqu'ils sont parvenus à mi-côte que la douleur qu'ils souffrent ne leur permet pas d'aller plus loin, ou il arrive que pour abreger chemin leur impatience les empêche de se détourner quelquefois pour trouver des passages aisez, de sorte qu'un morceau de rocher auquel ils ne s'attendoient pas les arrête tout court & les rebute, ou que donnant de la tête dans les broussailles, ils ne peuvent s'en retirer qu'en reculant; ce qui les desespere & leur fait

pren-

prendre le parti d'abandonner leur dessein; de sorte qu'il est très-rare de voir de ces gens-là réüssir.

Il faut avouer que c'est une terrible montagne que celle où les MUSES font leur demeure. Le commencement en paroît aisé, mais ensuite on en trouve la pente si roide qu'il est presqu'impossible de ne pas glisser en y montant. Outre cela c'est que l'air y est si vif qu'il fait aisément tourner la tête, ou cause de grands éblouïssemens. Pour moi quoi que je n'aye jamais été assez vain pour esperer seulement de m'élever jusques à la quatrieme partie, j'avourai cependant que j'ai été assez téméraire pour essayer deux ou trois fois mes forces, mais que quelques efforts, que j'aye faits, je n'ai jamais pu y grimper qu'à la hauteur de deux ou trois toises. De sorte qu'il y a plus de vingt ans que je ne viens là tous les jours que comme les gens oisifs vont aux spectacles ou aux Cafés pour y voir ce qui se passe ou pour y aprendre des nouvelles.

Je m'entretenois avec trois Auteurs dont l'un qui étoit *François* venoit de reciter une Ode Greque adressée à une *Dame* sur *le jeu des Echets* & dont un autre qui étoit *Hollandois* venoit de lire des Madrigaux & une Eglogue intitu-

titulée : *Boteramkje*; le troisiéme qui étoit un *Italien*, me proposa d'aller nous asseoir à l'ombre d'un Tilleul. Il vouloit, disoit-il, éviter l'ardeur du Soleil qui étoit déja fort élevé sur l'Horizon. Mais le vrai de la chose, c'est qu'il vouloit m'entretenir d'un plan de Comedie dont ces deux Poëtes lui avoient fait naître l'idée. Il me le traçoit déja en l'égayant de diverses saillies qui me divertissoient infiniment ; lors que tout à coup nous vîmes un nuage épais descendre sur la cime du Parnasse & couvrir tout notre Horizon. La Terre trembla trois fois. Les oiseaux cessérent leurs ramages, une sainte horreur nous saisit tous. Aulieu du murmure confus qu'on entendoit auparavant, il se fit un profond silence & tout l'air fut parfumé d'une odeur délicieuse qui nous ravissoit malgré la frayeur & l'étonnement où nous étions. Mais quelle fut notre surprise lorsque peu de tems après nous vîmes descendre, ou plûtôt voler vers nous du haut du Parnasse des femmes que nous ne fumes pas longtems sans reconnoître pour des DEESSES, & même pour les MUSES. MINERVE, les trois GRACES & les neuf MUSES fuyoient en effet, & MERCURE qui voloit après elles crioit d'une

voix qui se fit entendre dans toute la Thessalie, *Arrêtez, arrêtez de par* JUPITER, *arrêtez.* Nous nous levames & fûmes au devant de celles qui venoient de notre côté, non pour les arrêter, mais pour leur donner la main & les empêcher de tomber lorsque leur course ne trouveroit plus de pente. Je tendis les bras à TERPSICHORE qui fit un saut en me donnant la main & resta aussi ferme que si elle n'avoit point couru.

Je ne puis m'empêcher d'interrompre ici ma narration pour dire ce qui se passa entre un Poëte & deux Muses qui étoient tombées toutes deux en même tems sur lui. L'une étoit MELPOMENE, l'autre étoit CLIO. Le Poëte reconnut MELPOMENE a son air imperieux & funeste, *Vous ne pouviez pas mieux tomber*, lui dit-il, *mon genie vous est connu, si ma personne ne vous l'est pas. Tenez*, continue-t-il, *vous me reconnoîtrez à ces marques. Vous connoîtrez cet homme ou qui fraye de nouvelles routes ou qui perfectionne celles qu'avoient frayées vos plus chers favoris.* Il tira alors quelques Tragédies de sa poche, sur lesquelles la DE'ESSE jetta la vûe, fit une grimace & s'enfuit. Le Poëte parut surpris pendant un instant, puis se rassurant bien

vîte

vîte, *n'est-ce pas* MELPOMENE, dit-il, en s'adressant à l'autre MUSE, *oui*, répondit elle, *comment donc*, reprit le Poëte, *je la croyois* la Muse de la Tragedie, *& elle ne s'y connoît pas*. Malgré l'émotion où CLIO étoit encore de la course qu'elle avoit faite, elle ne put s'empêcher de faire un éclat de rire & comme elle vouloit serrer dans son sein un Livre qu'elle lisoit lorsqu'elle fut obligée de fuir, & qu'elle avoit toujours eu dans sa main en courant, *quel Livre est-ce là*, lui demanda le Poëte: *ce sont*, lui répondit la Muse, *les Fables de* LA FONTAINE. *O le naïf! O l'excellent Auteur! O le rare genie!* s'écria le Poëte; *mais que dites-vous de celles-ci*, aimable Muse, continua-t-il en lui montrant des Fables nouvelles. *Jugez-en vous qui savez apprécier les choses à leur juste valeur. De quel côté entre ces Fables-ci & celles de la Fontaine est la difference desavantageuse?* LA MUSE sourit, & pesant à la fois sur chacune de ses mains les unes & les autres, comme pour en juger au poids, elle laissa glisser les Fables nouvelles qui tomberent à terre entraînées par leur propre pesanteur: *Bravo, bravo, benedetto mio*, s'écria mon Italien qui avoit prêté l'oreille au discours du nouveau

Fabuliste. *Quelle façon de juger*, dit celui-ci, en ramassant son Livre, *est-ce ainsi que les Muses décident du merite des Ouvrages? c'est un Phénomene litteraire qui nous étoit inconnu.*

Cependant MINERVE & les trois GRACES avoient passé ou plûtôt volé près de nous, évitant ceux qui se trouverent sur leur passage. Personne n'eut la hardiesse d'entreprendre de les arrêter ni même de s'opposer aux detours qu'elles faisoient pour fuïr; en effet quel audacieux auroit osé le risquer? MINERVE avoit sur le visage un air d'indignation capable d'inspirer de la crainte aux plus téméraires. MERCURE fit alors rassembler du côté où nous étions les neuf MUSES, à chacune desquelles il donna deux gardes, menaçant de précipiter au fond du tenébreux Tartare ceux qui laisseroient échaper la MUSE qui leur étoit consignée; ensuite plus prompt qu'un éclair, il vola à la poursuite de MINERVE.

Je fus du nombre de ceux que le divin fils de MAIA commit à la garde des MUSES. Sa menace me fit fremir. La crainte de me voir frapé du redoutable Caducée, de me trouver dans la compagnie des SISYPHES, & des IXIONS victi-

victime desesperée des cruelles EUMENIDES, fit que je repris la main de TERPSICHORE, qu'elle avoit retirée de la mienne. *Pardonnez la liberté que je prends*, Grande DEESSE, lui dis-je en la lui baisant respectueusement, *vous entendez la menace de* MERCURE, *j'en fremis & vous êtes trop ingambe pour que je ne m'assure pas de vous. N'aprehende rien de l'agile* TERPSICHORE, me dit-elle, *les Déesses ne sont pas comme les femmes mortelles qui ne craignent pas de faire des malheureux pourvu qu'elles se satisfassent. Vos malheurs ne font pas le plaisir des Dieux. Suis l'ordre de* MERCURE, *Fils & Messager du Roi des Dieux & des hommes. Si nous fuyons le sommet du Parnasse, ce n'est pas qu'il y ait à craindre pour nous.* En verité cette Muse est charmante : tandis qu'elle me parloit ainsi je la regardois avec des yeux où elle dût voir quelque chose de plus que du respect ; & l'embaras où je me trouvois pour lui répondre dût assurément lui découvrir ma temerité. Cependant elle fit semblant de ne s'en point appercevoir. Elle se tourna du côté de son autre garde qui étoit un *Espagnol*, il avoit été plus respectueux ; mais non pas moins effrayé que moi ; quoi qu'il eût

entendu ce que TERPSICHORE m'avoit dit, car il savoit assez joliment le François; le pauvre homme n'étoit pas encore trop rassuré. *Como esto*, lui dit la Muse, *no tembles de miedo*, Señor, *buen animo* Señor, *buen animo*, *yo no intendo de esquivar*, *yo lo juro por los Dios infernales*. Alors MERCURE parut sans MINERVE ni les GRACES qu'il n'avoit pu contraindre à revenir. Il pria les Muses de remonter & ordonna à ceux qui les avoient eu en garde de suivre ces DE'ESSES. Aulieu de donner la main à notre MUSE, l'*Espagnol* voulut d'abord la soutenir à la maniere Danoise. Mais TERPSICHORE le regardant avec un souris dédaigneux, *usted se olbidos*, SEÑOR, lui dit-elle, *yo yo tengo d'eltribar vestra flaqueza*. L'Espagnol rougit de sa politesse qui cessoit en effet de l'être à cause de celle qui en étoit l'objet. Une Muse qu'on accompagne en montant sur le Parnasse, aulieu d'être aidée, doit aider. Mais qu'il est aisé d'y monter quand on est dans la compagnie des MUSES! Je ne sai par quel enchantement le Parnasse paroissoit s'aplanir sous nos pas, nous le montames en peu de tems & sans peine.

C'est ici, c'est ici que quand j'aurois

cent bouches d'où l'Eloquence couleroit comme de celle de PINDARE ou comme un grand Fleuve coule de ses sources, je ne pourrois toutefois raconter dignemant ce qui s'offrit à nos regards surpris. Toute la Cour céleste étoit assemblée sur le sommet du Mont sacré, tous les DIEUX & toutes les DE'ESSES formoient plus des deux tiers d'un cercle au fond duquel paroissoit le grand JUPITER & la superbe JUNON, un peu élevées sur un nuage doré qui faisoit une espece de Sopha ou plutôt de Trône. JUPITER avoit à ses piés l'Aigle tenant dans ses serres le foudre redoutable. Le Paon étoit à ceux de JUNON placée à la droite de JUPITER. A côté du Trône un peu derriere le Maître des Dieux étoit MERCURE debout, son Caducée à la main. La brillante IRIS étoit de l'autre côté auprès de JUNON dans la même situation que MERCURE. Le prudent CONSUS étoit assis au pié du Trône au devant de JUPITER & de JUNON, & derriere le Trône étoient PERSE'E, CASTOR, l'indomptable HERCULE, POLLUX, INDIGETE, QUIRINUS, JUTURNE, LUCINE, MYRTIL, ÆGE, HELICE. A la gauche de JUPITER & un degré moins élevé étoit assise

TETHYS, on voyoit à côté de cette Déesse PONTUS, ensuite CYBELLE, la grande AMPHITRITE, le fougueux NEPTUNE. EOLE, FORNAX, CERES au visage sec & hâlé, & son fils BACCHUS au gros ventre. L'éclatante FLORE, VERTUMNE, POMONE, PALE'S, la grande ISIS, PRIAPE, PAN aux piés de Chevre, IPHTIME, *Plutus*, la chaste DIANE, PHOEBE', l'affreux PLUTON, SUMMANUS, JANUS, POSTVERTA; derriere lesquels on voyoit BATIA, LEUCOTHOE', PALEMON; PSAMMATE, NE'RE'E, PROTE'E, DORIS, Lyriope, CYRENE, SILENE, ALPHOESIBE'E, SOSA.

A la droite de JUNON paroissoit le vieux SATURNE au même niveau que TETHYS. A côté de ce Dieu étoit la sage THEMIS, MNEMOSYNE, l'aimable ASTRE'E, la courageuse BELLONE, APOLLON aux blonds cheveux, VENUS aux yeux verds, CUPIDON, HYMENE'E avec sa robe nuptiale; la folatre HEBE', MOMUS, COMUS. Le terrible MARS, BACCHUS, le grave HARPOCRATE, la triste PROSERPINE, le boiteux VULCAIN, LATONE, ESCULAPE, THETIS,

CAR-

CARNA, derriere laquelle on voyoit PORRIMA, & ensuite en remontant vers le Trône, CANBIRO, DIOMEDES, CHIRON, OPHIUCHUS, CIRCE', CALYPSO, VIRBIUS, PSYCHE', ÆGERIE, CORICYA, LOTIS, OMPHALE & plusieurs autres. L'espace qui se trouva vuide entre POSTVERTA & CARNA fut occupé par les MUSES, & le cercle alors se trouva à peu près fermé.

Comme nous avions toujours suivi ces DE'ESSES nous nous trouvames placez derriere elles avec les Héros du Pinde, qui faisoient un troisieme cercle derriere les DIEUX & les DEMI-DIEUX. Imaginez-vous quel transport de joye je ressentis de me voir ainsi sur le haut sommet du Parnasse. Il me sembloit que c'étoit de moi dont VIRGILE avoit parlé dans une de ses Eclogues, lorsqu'il avoit dit:

. . . . . divisque videbit
Permistos heroas & ipse videbitur illis.

Je voyois d'un côté la Cour des Dieux immortels & de l'autre je me trouvois environné des ORPHE'ES, des HESIODES, des HOMERES, des ARCHILOQUES, des STESICHORES.

J'y pouvois examiner la figure d'Esope, admirer le grand air d'Alcée, considerer Theognis, Simonide, Meto, Pindare. Les deux Cratinus étoient tout près de moi avec Herodote, Eupolis, Teleste & Menandre. Peu loin étoient Turpilius, Lucilius, Cecilius & Ennius, auprès desquels Terpsichore me montra Philoxene, Timothée, Callimaque, Theophraste & Aratus. Elle me fit aussi remarquer Lucrece dont la physionomie a quelque chose de si égaré & de si violent, que ceux qui le verroient sans le connoître ne le prendroient jamais pour l'Auteur de l'excellent Poëme qu'il a composé. Mais quelle fut ma joie lorsque Terpsichore me fit remarquer le bon Horace qui causoit avec Longin, Despreaux & le Marquis de la Fare. Je fus extrêmement tenté d'aller l'assurer que je le regardois comme un très-grand Poëte, un galant homme, & un excellent Philosophe. Mais je n'eus pas la hardiesse de lui aller faire un compliment, qui, toute reflexion faite, auroit marqué en moi plus d'impertinence que de respect pour Horace.

En

En effet n'auroit-ce pas été lui dire que je le croyois assez vain pour qu'il se trouvât flaté de mon estime, ou du moins que je présumois assez de moi pour croire qu'il devoit en être flaté ? L'estime d'un homme comme moi doit être à peu près aussi indifferente à HORACE, que le mépris d'un bel esprit de Paris, à qui j'ai ouï dire qu'il ne voudroit pas être l'Auteur de la plus belle des Odes de ce Poëte. D'ailleurs la curiosité de savoir pourquoi les DIEUX immortels étoient ainsi assemblez me faisoit craindre de perdre ma place, d'où je pouvois tout voir & tout entendre très-commodément & voilà ce que je vis & ce que j'entendis.

CONSUS se leva & dit d'une voix grave, élevée & sonore, „ que JUPITER „ avoit fait assembler les DIEUX & les „ DE'ESSES pour les informer qu'A- „ POLLON lui ayant très-humblement „ remontré que depuis l'invention de „ l'Imprimerie le nombre des Auteurs „ s'étoit si prodigieusement accru & se „ multiplioit si fort tous les jours que les „ divers Tribunaux des Journalistes ne „ suffisoient pas à en rendre compte, il „ lui étoit impossible de vaquer à tout „ ce qui regardoit les Sciences & les

„ Arts,

„ Arts, & à l'examen des nouveaux Li-
„ vres: Que faute d'y pouvoir mettre
„ ordre les Belles Lettres alloient tom-
„ ber dans une confusion d'où il seroit
„ impossible de les retirer : Que dès qu'un
„ homme savoit écrire, il s'imaginoit
„ être capable de faire des Livres, & en
„ faisoit : Que l'art de faire des Livres
„ étoit devenu une manufacture que les
„ Libraires entretenoient en vûe d'un
„ intérêt sordide, & non par l'amour
„ des Sciences auxquelles ils n'enten-
„ doient rien : Que c'étoit un commerce
„ où l'on ne cherchoit qu'à donner
„ du nouveau comme on fait chez les
„ Marchands d'Etofes ou de Galante-
„ ries : Que le mal même alloit si loin
„ que ceux qui ne pouvoient inventer
„ des choses nouvelles portoient des mains
„ sacrileges sur les Ouvrages les plus
„ respectables de l'antiquité, & que par
„ un assortiment bizarre de miserables
„ Préfaces, de fades Critiques, de faux
„ & insipides Commentaires, on donnoit
„ des éditions nouvelles dont le detesta-
„ ble accompagnement souilloit ou dé-
„ figuroit les meilleurs Ouvrages : Qu'é-
„ tant d'une absoluë nécessité de reme-
„ dier à un si grand abus. APOLLON
„ supplioit très-humblement JUPITER

„ de

„ de charger particulierement quelque
„ DIEU de cette partie des Sciences
„ qu'on appelle LITTERATURE.
„ Surquoi JUPITER ayant murement
„ déliberé, & voulant prévenir tous les
„ inconveniens qui pouvoient resulter
„ d'un si grand desordre après avoir fait
„ exposer au Conseil des DIEUX les
„ raisons d'APOLLON son très-cher &
„ très-digne fils, telles qu'elles se trou-
„ voient exposées dans sa très-humble
„ requête, il souhaitoit qu'on déliberât sur
„ le choix du DIEU, qui seroit fait ce-
„ lui de la Litterature : Que ceux qui pré-
„ tendoient à ce nouvel honneur, soit
„ DIEUX soit DE'ESSES, n'avoient
„ qu'à se lever, & qu'ensuite on iroit
„ aux voix pour savoir celui que tout le
„ Conseil des DIEUX en jugeroit le
„ plus digne, chacun des DIEUX & des
„ DE'ESSES ayant à cet égard une voix
„ active & passive.

Après ce Discours CONSUS se rassit. Mais aucun des DIEUX ni des DE'ESSES ne se leva. Après avoir attendu quelque tems JUPITER ce Roi des Dieux & des hommes demanda lui-même si nulle des Divinitez ne vouloit partager avec APOLLON la gloire de présider aux Sciences & aux Arts. Mais

chacun

chacun d'eux répondit qu'il avoit déja son emploi, & quelques-uns même dirent qu'ils en avoient deux ou trois. VENUS proposa MOMUS, & MARS appuya cette proposition. Mais APOLLON rejettant avec dédain un pareil Collègue, DIEU *blondin*, lui dit MOMUS en s'avançant quelques pas dans le cercle, *ne vous fachez pas. De quelqu'emploi que je sois capable, je serois très-faché de me charger de celui qu'on propose. Je ne voudrois pas seulement prendre sur moi le département des Epigrammes & des Comedies. J'en vis quelques-unes l'autre jour qui penserent me faire perdre toute ma bonne humeur. Ainsi soyez tranquille & croyez que je n'ambitionne point du tout l'honneur de vous être associé, quoi que j'aye autant ou plus de droit à y prétendre qu'un autre.*

JUPITER fit de nouvelles exhortations pour engager quelqu'un des DIEUX ou quelqu'une des DE'ESSES à secourir APOLLON, mais tous refusérent constamment une charge si pénible quoique si glorieuse. Alors JUPITER nomma SATURNE, JANUS, APOLLON, THEMIS, ASTRE'E & MNEMOSYNE pour aller avec CONSUS examiner quel parti il y avoit à prendre, & venir ensui-

ensuite en faire le raport au Conseil. Ils furent tous sept tenir une Conference particuliere qui dura plus d'une heure. Ils sortirent du cercle par l'endroit où j'étois du côté de CARNA. Il se fit alors divers mouvemens parmi les Héros du Parnasse, la plûpart d'eux se flatoient de l'honneur d'être fait Collegue d'APOLLON puis qu'aucun des DIEUX ne s'étoit présenté & qu'on n'avoit point offert cet honneur aux DEMI-DIEUX. Je jettois mes regards curieux parmi ces Héros attentif à en découvrir quelqu'un de ma connoissance, lorsque TERPSICHORE s'apercevant du desir qui m'occupoit, *vous voudriez bien*, me dit-elle, *connoître tous ces grands hommes que leurs talens ont rendus immortels & dont la gloire augmente la nôtre. Je l'avouë*, lui répondis-je, *charmante* DE'ESSE, *après avoir admiré le cercle des* DIEUX, *je voudrois bien voir tant de grands Hommes dont la renommée ne sera pas moins durable que l'Univers; mais je crains de perdre ma place & de m'éloigner de vous qui êtes ici ma seule Protectrice. Eh bien*, dit-elle, *allez, je vous conserverai votre place jusques à ce que* CONSUS *revienne, mais ne vous écartez pas sans un Guide que je vais vous donner.* Cette obligeante Mu-

SE, apella alors une Nymphe du Parnasse nommée GRAFIBIO, lui dit de me conduire par tout au travers de la foule savante qui nous environnoit & de me faire voir ceux que je voudrois connoître. J'étois bien embarassé, j'aurois voulu connoître tous ces hommes immortels, mais le tems ne me le permettoit pas; ainsi je priai ma conductrice de me faire voir ceux qu'elle croyoit devoir m'intéresser davantage. Puisque vous le voulez ainsi, dit-elle, & que vous êtes François, je crois devoir vous faire principalement connoître ceux qui font le plus d'honneur à votre Nation. Il faut dire à sa loüange, répondis-je, qu'elle a produit un plus grand nombre d'excellens hommes qu'aucune autre. Cela n'est pas surprenant, reprit-elle, la France est un grand & ancien Royaume, situé sous d'heureux Climats. Elle a eu dès les premiers siécles de la Monarchie un Prince illustre par ses Conquêtes, plus illustre par ses vertus & son savoir, qui portoit l'amour des Sciences si loin que dans une Academie formée par ses soins, il fit prendre aux Savans qu'il y avoit admis avec lui, des noms Academiques & en avoit pris un lui-même pour se rendre leur égal & leur faire oublier ses Titres

tres de Roi & d'Empereur. Un Royaume qui dès ses commencemens a eu un si grand Prince, imité dans son amour pour les Sciences par divers de ses Successeurs, doit assurément avoir produit un grand nombre d'excellens hommes. Je serois charmé de les connoître tous si cela se pouvoit, lui dis-je; cependant ne négligez point, Belle NYMPHE, de me faire remarquer les grands hommes des autres Nations, dont j'ai lû ou dont je pourrois lire avec utilité les Ouvrages. Je le ferai, répondit-elle, & commençons par ces quatre que vous voyez dont deux sont habillez à la Greque & les deux autres un peu à la Gauloise. Les Grecs sont HESIODE le Pere de la Mythologie, & à sa gauche c'est HOMERE qui n'est point aveugle, comme vous voyez, mais qui n'est assurément pas l'Auteur de tous les Poëmes dont on veut lui faire honneur. Il est étonnant que tant de Critiques ne s'en apperçoivent pas. Les deux autres, continua-t-elle sans me donner le tems de lui répondre, sont LORRIS & CLOPINEL, qui peuvent être regardez comme les Restaurateurs & les Peres de la Poësie Françoise, à moins que vous ne vouliez remonter jusques aux *Troubadours* ou jusques aux anciens *Druides*. Permettez-moi, lui dis-je, de m'aprocher d'eux & de

prier très-humblement HOMERE de m'apprendre ce que je dois dire de lui & des Ouvrages qu'on lui attribue. J'ai dequoi lui faire ma Cour; je sai par cœur tous les endroits où Me. DACIER se livre pour lui à un enthousiasme plein de tendresse. Je pourrai aussi, continuai-je, reciter aux deux Poëtes François quelques-unes de ces charmantes descriptions qui se trouvent dans leur *Roman de la Rose*; eh qui peut les oublier quand on les a lues! Nous ferons ce que vous voudrez, me répondit la NYMPHE; mais si vous voulez satisfaire la curiosité que vous avez d'abord fait paroître, songez que vous n'avez point de tems à perdre. Cela est vrai, lui répondis-je, Belle NYMPHE, je ne suis ici que pour voir, voyons donc, & puisque vous m'avez montré LORRIS & CLOPINEL, tâchez de me faire voir aussi leur Commentateur MOLINET. Vous avez raison, repondit-elle, il mérite bien d'être connu. C'est un homme qui sous un badinage qui paroît même extravagant laisse échaper des traits qui vont bien loin. Je n'en veux de preuves que les allegories du *Roman de la Rose*. En passant ici sur la droite, continua GRAFIGRIO, nous pourrons bien le trouver, j'y viens d'appercevoir COQUILLART,

ils

ils sont souvent ensemble avec VILLON, *Octavien* & *Mellin* de SAINT GELAIS, *Andry* DE LA VIGNE, *François* D'AMBOISE, BONNEFONS & THEOPHILE. Mais ne passez point, dit la NYMPHE, sans bien regarder ces deux hommes, l'un est APOLLODORE & l'autre MEZIRIAC. Vous savez sans doute que ce dernier est un des plus savans hommes qu'ait eu la France. Personne n'a été plus capable que lui de nous donner l'Histoire de tous les DIEUX. Lors même qu'il n'étoit qu'un simple mortel, il connoissoit l'Olympe, comme s'il en avoit été un des habitans. Il avoit dessein de donner cette Histoire, & nous avons en manuscrit dans la Bibliotheque du Parnasse des Mémoires qu'il avoit assemblez pour des Commentaires qu'il préparoit sur ce qu'APOLLODORE a dit de nos Divinitez; mais MEZIRIAC n'a pas mis la derniere main à cet Ouvrage, & il n'y a que lui ou les MUSES qui puissent l'achever. Aussi voyez-vous, ajouta-t-elle, qu'il est du moins aussi grand qu'APOLLODORE.

Après avoir traversé la foule l'espace de vingt pas sans que ma Conductrice m'eût fait remarquer personne, elle s'écria tout d'un coup, vous êtes bienheureux, avançons un peu sur la droite & vous al-

lez voir non ſeulement MOLINET avec ceux que je vous ai nommez & qui au fond ſont plus dignes de votre curioſité par leur reputation que par leur vrai mérite, mais vous allez voir encore ce qui mérite le plus d'être vu dans le genre agréable & divertiſſant. Regardez ce petit cercle, où il y a un Latin, & un Ecoſſois avec ſix ou ſept François & un Italien. Le plus grand ſur la gauche c'eſt MOLINET, l'Italien qui eſt auprès de lui eſt LA CASA, enſuite *François* D'AMBOISE, MARTIAL, OWEN, THEOPHILE, le plus petit c'eſt VILLON, & cet autre qui eſt plus grand ſur la gauche de MOLINET, c'eſt COQUILLART. Je n'ai pas beſoin de vous dire qu'entre THEOPHILE & VILLON ce ſont *Octavien* & *Mellin* de SAINT GELAIS, ils ſe reſſemblent ſi fort que ce n'eſt pas ſans fondement qu'on croit que l'un eſt fils de l'autre. Mais voyez de tous vos yeux cet autre cercle où vous découvrez des hommes de toutes ſortes de Nations: le grand homme que vous voyez avec un habit different de tous les autres, & qui a quelque choſe de ſi égaré dans la vuë, c'eſt SANTEUIL, un des plus grands, pour ne pas dire le plus grand Poëte Latin qui ait été depuis le regne d'AUGUSTE. Autre fou, du moins

moins à en juger par son visage, qui se monte en cent manieres différentes. C'est DU FRENY, m'écriai-je en l'interrompant. Oh rien ne m'empêchera de l'aller embrasser, nous avons bu autrefois ensemble à la santé des Muses. Je m'avançai en effet avec précipitation. Il me reconnut, & me felicitant de me voir sur le Mont sacré, où il n'avoit jamais cru de me voir, il me presenta à ceux avec qui il s'entretenoit. J'en fus reçu avec beaucoup de bonté. Ils ont tous une estime particuliere pour celui qui me presentoit à eux. En effet DU FRENY merite d'être consideré comme un de ces hommes originaux, rares & si distinguez par la singularité de leur excellent caractere, qu'il n'y en a pas deux à admirer. Mais quelle joie ne ressentis-je point, quel charme, lors que je connus que presque tous ceux avec qui DU FRENY se trouvoit, n'étoient pas moins distinguez dans leurs genres. L'un, par exemple, étoit l'ARIOSTE, l'honneur de l'Italie & auquel elle n'a point encore produit d'égal. Un autre étoit LA FONTAINE, ce Conteur ingenieux, chez qui la simplicité n'est jamais sans l'élégance, toûjours au-dessus des François qui l'ont imité, & des étrangers qui l'ont voulu traduire. A côté de lui étoit *Theophile* FOLENGIO, si célè-
 bre

bre sous le nom de *Merlin Coccaie*, BEMBO, dont la douce éloquence coule avec la pureté du stile, & RABELAIS, autre Auteur original, si rempli de savoir & de reflexions utiles, qu'au milieu des balivernes, qu'il débite pour se réjouïr lui-même, il ne peut s'empêcher de répandre les maximes les plus importantes accompagnées des traits d'une érudition peu commune. PETRONE dont l'élégance fait voir avec plaisir des Peintures qui font horreur, étoit auprès de RABELAIS avec BOCACE la gloire de Certaldo, ce Conteur aussi fecond que naturel & dont l'Ouvrage le moins sérieux lui a fait la plus grande réputation. CHARTIER paroissoit ensuite, le même dont l'esprit inspira tant d'estime pour lui à une grande Princesse, que le trouvant endormi, elle ne put résister à l'envie *de baiser*, dit-elle, *une bouche dont il étoit sorti tant de belles choses*. Ensuite étoit *Jean* MAROT, qui nous a donné deux Poëmes héroïques qui n'ennuïent point, quoi qu'ils soient écrits en Vers François. Son fils *Clement* & son petit-fils *Michel* étoient auprès de lui. *Clement*, dont l'ingénieuse & charmante naïveté a consacré le langage de son siecle à cette sorte de stile, où beaucoup d'esprit & de délicatesse se cachent avec art sous une simplicité aparente & qu'on

nomme

nomme *Stile Marotique* du nom de *Clement* MAROT, honneur qui n'est arrivé qu'à lui. J'avoue que je fus surpris de voir son fils *Michel* faire nombre dans une compagnie si distinguée, le peu qu'il a fait ne m'a jamais paru digne de lui procurer l'honneur d'être admis sur le Parnasse, aussi GRAFIBIO m'assura-t-elle qu'il n'y avoit été reçu qu'en consideration de son Pere & de son Grand-Pere. Il y avoit ensuite CERVANTES qui forma si sagement le fameux Don QUIXOTTE, qu'avec la lance de ce Chevalier & l'armet de MAMBRIN, il a détruit toute la Chevalerie errante. L'ingenieux & le facetieux BUTLER étoit à ses côtez, & auprès de celui-ci le Comte de ROCHESTER, dont l'esprit s'explique toujours avec un enjoument & des graces riantes, peu ordinaires à sa Nation. Enfin GELLI qui a fait parler les Animaux si sagement, & LUCIEN, ce modele de la bonne plaisanterie, qui a si bien fait parler les DIEUX, que quoi qu'il les raille, ils n'ont pu s'en fâcher. GELLI, dis-je, & LUCIEN étoient de cette troupe. Il auroit été difficile de trouver encore sur tout le Parnasse un nombre d'hommes aussi aimables, aussi divertissans & même aussi savans & aussi raisonnables malgré l'air libertin de la

plûpart d'entre eux. Le bon DU FRENY me demanda des nouvelles de plusieurs personnes de sa connoissance, entre autres de M. *de* LA MOTTE, de M. l'Abbé *de* PONS, & de M. l'Abbé TERRASSON dont la Dissertation sur la Critique est extremement estimée de tous les bons Esprits du Parnasse. Il n'oublia pas l'Abbé DE GRECOUR, à qui PHILOTANUS, à ce qu'on dit, garde une place sur la double Montagne; ni M. TITON *du* TILLET, à qui les grands hommes du siecle de LOUÏS XIV. sont presqu'aussi redevables qu'aux Muses.

Je contois à DU FRENY par quel hazard je me trouvois en ce lieu & lui marquois la crainte où j'étois d'être bien-tôt obligé d'en sortir, lors que GRAFIBIO me tirant par le bras, voyez, dit-elle, ces trois hommes qui traversent sur la gauche, c'est DE GROOT, ERASME & DE THOU. Comme ils étoient presque passez & qu'ainsi je ne pouvois les bien voir quoique leur taille avantageuse les élevât au-dessus de toute la foule, j'oubliai alors & DU FRENY & sa charmante compagnie pour voir trois hommes dont l'un est le TITE-LIVE de la France, & les deux autres l'honneur de la Hollande & du Brabant. PUFFENDORF les suivoit & les joignit. Il

me parut que tout grand qu'il eſt, il étoit un peu moins grand que DE GROOT lors qu'il étoit auprès de lui, & qu'il étoit beaucoup moins grand que DE THOU quand ils étoient à côté l'un de l'autre.

Je viens d'appeller DE THOU, le TITE-LIVE de la France & ce n'eſt pas ſans raiſon, car l'ayant retrouvé enſuite avec une troupe d'Hiſtoriens parmi leſquels il étoit à côté de TITE-LIVE, ce dernier ne paroiſſoit preſque pas plus grand que de THOU. Illuſtre Hiſtorien, mais Pere infortuné! JOSEPHE ſurnommé *le* TITE-LIVE *des Grecs*, eut une Statuë érigée dans Rome, pour avoir composé l'Hiſtoire des Juifs, & la recompenſe que la tienne a eu dans ta Patrie a été de faire couper la tête à ton fils en rendant impardonnable une faute qui ceſſoit de l'être par les circonſtances; mais ſi le Cardinal de RICHELIEU s'eſt ainſi vangé de la vérité qu'on avoit dite d'un de ſes lâches Ancêtres, les MUSES ſe ſont vangées à leur tour. Elles n'ont jamais voulu permettre que ce Cardinal ait été admis ſur le Parnaſſe quelqu'effort qu'il ait fait, quelques ſoins qu'il ſe ſoit donnez, quelques ruſes qu'il ait employées pour y être reçû, quelques mercenaires & flateurs éloges que lui ayent donné & lui donnent encore l'*Academie Françoiſe*. Son

ombre errante au pié de la double Montagne n'a pour compagnie que la noire Envie qui la déchire & la cruelle Politique qui ne lui sert plus de rien.

Parmi la troupe d'Historiens où je vis DE THOU pour la seconde fois, étoient HERODOTE, JOSEPHE, THUCYDIDE, POLYBE, TITE-LIVE, SALUSTE, CESAR. MEZERAI & SIRI. TACITE n'y étoit pas, GRAFIBIO à qui j'en parlai me dit qu'il étoit aparemment avec LA HOUSSAIE, MACHIAVEL & quelques autres Italiens politiques. THUCYDIDE & SALUSTE étoient les deux plus grands de la troupe, l'un comme Grec & l'autre comme Latin. Mais ce qui me surprit c'est qu'il falloit y regarder de bien près pour s'apercevoir qu'HERODOTE fut moins grand que THUCYDIDE; ma surprise venoit de ce que j'avois oui dire le contraire à beaucoup de Savans. J'en parlai à GRAFIBIO qui me répondit qu'il ne falloit jamais juger d'un Auteur sur la foi d'autrui; que si quelques Savans avoient mal parlé d'HERODOTE, il étoit cependant vrai qu'il avoit été appellé *le Pere de l'Histoire*, & que chacun de ses Livres avoit été honoré du nom d'une des Muses. Son stile, ajouta-t-elle, est peut-être un peu trop fleuri

fleuri pour un Hiſtorien, mais celui de THUCYDIDE n'eſt-il point auſſi un peu trop ſec? Il y a beaucoup de contes dans les Hiſtoires d'HERODOTE; mais n'eſt-ce pas lui faire injuſtice que de l'acculer pour cela de menſonge, puiſque ne les raportant que comme des choſes qui étoient crues & qu'il ne garantiſſoit point pour vrayes, il dit au contraire la vérité lors même qu'il raporte des fables?

Après avoir ainſi parlé d'HERODOTE, je vois, continua la NYMPHE, quelques-uns de mes bons amis que vous n'avez peut-être pas connus, quoi qu'ils ſoient vos contemporains. Avançons un peu: Voyez ce grand homme qui paroît ſur la droite avec une phyſionomie ſi agréable & ſi ſpirituelle, c'eſt SALO le Pere des Journaux Litteraires, à ſa gauche eſt le ſavant MENKEN, voyez enſuite BAYLE & ſon ami BAUVAL, ALLASSI, LAMBEC, STRUVIUS, MORHOF & le Baron de LEIBNITZ; ce ne ſont pas là des amis du commun, ajouta GRAFIBIO. Voyez la haute taille du dernier, ce qu'il y a de plus glorieux pour lui, c'eſt qu'il la conſerve telle en quelque compagnie qu'il ſe trouve & même qu'elle augmente avec les Mathematiciens. Il eſt bien grand, répondis-je, mais ne

croyez-

croyez-vous pas qu'il eût été encore plus grand s'il n'eût pas voulu l'être en tout genre ? Croyez vous donc, reprit la NYMPHE, que sa Gloire ait diminué par les soins qu'il a pris de l'étendre ? Oui, repondis-je franchement, je le crois. Il en pourroit bien être quelque chose, dit GRAFIBIO, mais voulez-vous que je vous dise sur ce sujet mes conjectures ? LEIBNITZ n'étant que simple mortel eut le malheur d'estimer les biens de la vie un peu plus qu'ils ne valent. Il voulut s'acquerir des honneurs & des richesses ; le moyen d'y parvenir étoit de se faire une grande renommée : & on n'y réüssit pas en ne faisant parler de soi que les Sages. La Terre est couverte d'une si grande multitude de sots, & si peu de gens ont le gout de la perfection qu'il s'agit principalement de gagner la voix de la multitude, on le peut avec des talens fort ordinaires, il y faut plus d'art que de savoir. LEIBNITS a mis l'un & l'autre en usage & y a bien réussi. Si sa vraye gloire s'en trouve moins grande, sa gloire passagere s'en est sans doute mieux trouvée. Croyez-vous, poursuivit-elle, qne si LEIBNITZ n'eût pas cherché à paroître aussi grand qu'il pouvoit le devenir, il eût laissé en mourant la prodi-

gieuſe ſomme d'argent qui ſe trouva chez lui ? Il n'y auroit pas eu grand mal, répondis-je, puisque cela n'a ſervi qu'à faire ſubitement mourir de joie ſon héritiere. On peut dire tout ce qu'on voudra, pourſuivis-je, mais il me ſemble que ce n'eſt pas faire aſſez d'honneur aux MUSES que de leur aſſocier PLUTUS dans le culte qu'on leur rend. J'en conviens, repondit GRAFIBIO, auſſi les MUSES n'accordent-elles jamais à ceux qui le font un auſſi haut degré de gloire qu'à ceux qui les ont ſervies plus purement. C'eſt par cette raiſon, pourſuivit-elle, que quelqu'excellent homme qu'ait été le Chevalier NEWTON, URANIE le reçut aſſez froidement quand il arriva ſur le Parnaſſe, & que ſi le Conſeil des MUSES lui accorda la plus haute Taille parmi les Mathematiciens & une Taille éminente parmi les Phyſiciens & les Aſtronomes, ces Déeſſes ne lui ont pas accordé le même avantage parmi les Philoſophes. Que dites-vous là, demandai-je à GRAFIBIO ; eſt-ce que les Mathematiciens, les Phyſiciens & les Aſtronomes, ne ſont pas mis au rang des Philoſophes ? Ne vous y trompez pas, reprit la NYMPHE, nous croyons ſur le Parnaſſe qu'on peut être Mathematicien, Phy-

Physicien, Astronome sans être Philosophe, & qu'on peut être Philosophe sans être ni Astronome, ni Physicien, ni Mathematicien. Nous ne donnons ici le nom de Philosophe qu'à ceux qui par les principes de la nature des choses cherchent à conduire l'homme à une sagesse salutaire dont le but est la vertu pratique, & non pas ceux dont les recherches ont un autre objet. En parlant de NEWTON, poursuivit-elle, regardez sur votre droite, le voilà qui passe environné de la plus serieuse troupe qui soit sur le sacré Mont. Les deux premiers sont ANAXIMANDRE *de Milet*, & DIOPHANTE. Les trois qui suivent sont ALDILAZITH, ALFRAGAN & le Prince de Syrie ABUL-FEDA. Voilà ensuite PTOLOME'E entre ALPHONSE *de Cordoue*, & *Roger* BACON. TYCO-BRAHE' & COPERNIC sont les deux que vous voyez aux côtez de GALILEI. Derriere c'est NEWTON, je n'ai pas besoin de vous le dire, peut-être l'avez-vous connu avant son arrivée sur le Parnasse; mais quand vous ne l'auriez jamais vu, sa taille éminente doit assez vous le faire connoître. Remarquez seulement qu'il est entre KEPLER & ALPHONSE Roi de *Castille*, & avec quelle joye & quel-

le vivacité ce dernier l'interroge. Les deux qui suivent sont EUTOCIUS ASCALONITE & JACQUES DE CREMONE. Voyez ensuite WREN, WALLIS, BARROW, PICARD, le Marquis de L'HÔPITAL & VARIGNON; tous gens d'une taille extraordinaire, mais tous moins grands que NEWTON. Je suis charmé, dis-je à la NYMPHE, de voir une troupe si distinguée. Voilà bien le Chevalier NEWTON, sa grosse tête, ses cheveux blancs & cet air massif qu'on n'auroit jamais cru voiler un genie si pénétrant. La hauteur de la taille ne me surprend point; on ne pouvoit la lui refuser & par raport à son savoir & par raport à sa retenue, grand à l'égard des choses qu'il a demontrées, plus grand peut-être à l'égard de celles qu'il n'a point voulu décider. Mais que je suis fâché, poursuivis-je, de ne pas voir ici ARCHIMEDE! je m'en étois flaté quand vous m'avez montré EUTOCIUS & *Jaques de* CREMONE. ARCHIMEDE n'est-il pas aussi d'une taille prodigieuse? Vous en seriez surpris, répondit GRAFIBIO, mais voici encore de la même troupe, ajouta-t-elle, voyez ces quatre hommes qui suivent, c'est APOLLONIUS *de Pergée*, VIVIANI, BER-

NOULLI & ECHELLENSIS. ECHELLENSIS? repliquai-je, pourquoi eſt-il là? Je croyois qu'il n'étoit rien moins que Mathematicien. Il n'eſt rien moins auſſi, répondit la NYMPHE; mais depuis qu'avec le ſecours de VIVIANI, il a traduit APOLLONIUS qu'il n'entendoit pas, il a été ſaiſi de cet amour fatal qui s'empare de tous les Traducteurs pour ceux qu'ils traduiſent. Il ne quitte plus APOLLONIUS. Je ſuivis de vue ces deux troupes, tant qu'elles allerent en droite ligne, mais dès qu'elles s'en écarterent je les perdis de vue, car j'étois ſi petit au milieu de tous ces Héros du Parnaſſe que je ne pouvois voir que ceux auprès de qui je paſſois, ou qui paſſoient auprès de moi.

GRAFIBIO continuant de me conduire vers l'endroit où étoit le trône, me mena auprès de deux hommes dont l'un étoit Grec & l'autre François. Ils étoient l'un auprès de l'autre ſans ſe parler, ils jettoient les yeux ſur la multitude, leur air étoit appliqué & tranquille. Ils étoient l'un & l'autre d'une taille avantageuſe, mais le François étoit ſi grand que GRAFIBIO m'aſſura qu'il avoit plus de ſept piés & un pouce. Ce François étoit LA BRUYERE, le Grec étoit

étoit le divin parleur THEOPHRASTE.

Peu loin d'eux je vis ÆSCHILE & EURIPIDE, qui s'entretenoient avec *Pierre* CORNEILLE, *Thomas* son frere, SHAKESPEAR & CAMPISTRON. Je ne puis exprimer la joie que j'eus de voir *Pierre* CORNEILLE. C'est à bon titre qu'on l'a surnommé *le Grand*, il s'élevoit de toute la tête au dessus de ceux qui l'environnoient. Mais à ne considerer que sa physionomie, il s'en falloit bien qu'elle annonçât un si grand homme. Voilà, me dit GRAFIBIO en parlant de lui, un homme que toutes les Nations doivent envier à la France, aucune n'a encore produit son semblable & peut-être n'en verra-t-on jamais. Mais, ajouta-t-elle, considerez bien la taille de son frere, afin que vous puissiez assurer qu'elle est fort au dessus du commun, quoiqu'en disent tant de gens qui ne l'ont jamais vu. GRAFIBIO avoit raison, c'est faire une grande injustice à *Thomas* CORNEILLE que de s'imaginer qu'il soit autant au dessous de son frere que quelques gens le prétendent. Je les examinois tous attentivement; l'air noble d'EURIPIDE me charmoit, il attira souvent mes regards,

mais une chose qui me surprit d'autant plus que je m'y attendois moins, c'est que SHAKESPEAR paroissoit quelquefois presqu'aussi grand que CORNEILLE & que tout d'un coup il paroissoit si petit qu'il ne lui venoit pas à la ceinture. Je crus d'abord que je me trompois, prévenu par ce que j'avois ouï dire de SHAKESPEAR. Je me frotai les yeux, mais je vis si distinctement & plusieurs fois la même chose, que je n'eus plus lieu d'en douter. Aussi ne l'avois-je connu jusqu'alors que par ce que j'en avois ouï dire à des Anglois. Je voulois aller demander au grand CORNEILLE quel art lui avoit apris à interesser autant les Spectateurs par des discours que par les plus touchantes actions de la Scène, car c'est principalement en cela que CORNEILLE m'a toujours paru très-grand; mais je reflechis qu'un effet si merveilleux ne pouvoit être produit que par un genie aussi élevé que plein de justesse, qui trouvoit dans son propre fonds des ressources que l'art ne peut donner.

Le tems qui pressoit fit que ma conductrice m'avertit de porter mes regards ailleurs, en me faisant remarquer ARISTOTE, CASTELVETRO, LE BOSSU & D'AUBIGNAC. Ensuite elle me

montra QUINAUT & LULLY, c'est à dire, deux hommes dans leur genre presqu'aussi grands que CORNEILLE l'est dans le sien. COULANGES, LA SABLIERE, LAMBERT, CHARPENTIER & GAUTIER étoient avec eux, & de plus TERPANDRE, PYTHAGORE, ARISTOXÈNE, BOECE, & *Guy* l'ARETIN. Près d'eux GRAFIBIO me montra RACINE qui s'entretenoit avec SOPHOCLE. Après avoir vû CORNEILLE & EURIPIDE, je devois naturellement avoir une grande curiosité de voir ces deux grands Poëtes. Je considerai RACINE avec beaucoup d'attention, je comparai la hauteur de sa taille avec celle de SOPHOCLE, je pouvois aisément en juger, puisqu'ils étoient l'un auprès de l'autre, & je puis assurer, malgré le jugement extraordinairement porté par le fils de RACINE contre son propre Pere, que celui-ci est plus grand que SOPHOCLE. RACINE a la physionomie aussi spirituelle & aussi riante que CORNEILLE l'a peu, & il joint à cela un air si François qu'on le reconnoîtroit pour l'être quand même il seroit habillé à la Grecque ou à la Romaine. Un peu derriere eux ma conductrice me fit remarquer PLAUTE, LUCAIN, JUVENAL,

PERSE, LUCILIUS. Ils faisoient un groupe, si je puis m'expliquer ainsi, qui faisoit un effet très-remarquable. L'air emporté de LUCILIUS, l'air colère de JUVENAL, l'air caustique de PERSE contrastoient admirablement ensemble & plus encore avec l'air superbe de LUCAIN, & l'air goguenard de PLAUTE, celui ci malgré sa physionomie spirituelle sentoit encore le Meunier. Après les avoir considerez avec beaucoup de plaisir, avançons un peu, me dit la NYMPHE; & nous nous arrêterons ensuite pour vous faire voir à droite & à gauche des hommes que vous serez sans doute bien aise de connoître. Elle me montra en effet MOLIERE, TERENCE & AFRANIUS, avec CHAPELLE, BACHAUMONT, LAINEZ, l'Abbé de CHAULIEU, le Marquis de LA FARE, HORACE & DESPREAUX, qui venoient de les joindre. Je fus charmé de voir l'Abbé de CHAULIEU qui me reconnut & me présenta à HORACE, à TERENCE & au reste de la Compagnie. Je lui demandai des nouvelles du bon PALAPRAT, il me dit qu'il venoit de le laisser avec LA FOSSE, LA CHAPELLE, CATULLE, TIBULLE, PROPERCE, LE NOBLE,

LE SAGE, le Comte BONARELLI & le Chevalier MARINO. Pendant le peu de tems que GRAFIBIO me laissa à les considerer, mes yeux revinrent souvent sur TERENCE. Je trouvois en lui quelque chose que je ne voyois point dans les autres & qui avoit plus d'afinité avec l'humanité périssable telle qu'est la nôtre, qu'avec cette humanité immortelle & glorieuse dont jouïssent les Héros du Parnasse. Quand nous les eumes quittez je m'en expliquai avec GRAFIBIO, & voici ce qu'elle m'aprit: Vous avez sû sans doute, me ditelle, que l'an cinq cens quatre-vingt quatorze de la fondation de Rome, TERENCE quitta cette Ville pour passer en Asie. Il s'embarqua & depuis ce tems on n'a point su ce qu'il étoit devenu. On l'a cru mort, la chose n'étoit pas hors de vraisemblance, cependant TERENCE n'a point senti le pouvoir des Parques. Il vit & vivra toujours en depit de leur fil & de leurs ciseaux. Le vaisseau sur lequel il étoit fit naufrage, l'impetueux AQUILON le poussa contre un Rocher où il fut brisé en mille morceaux, & TERENCE avoit déja été deux fois précipité au fond de la Mer par les vagues, lors que le même AQUILON, touché

de pitié au milieu de toutes ses fureurs. enleva ce Poëte quand il revint pour la troisieme fois sur l'eau & l'aporta sur le sommet de l'Helicon. Les MUSES le reçurent avec une joye inexprimable, & pour ne plus exposer une vie qui leur étoit si chere, elles lui firent tant boire de Nectar & manger tant d'Ambroisie, que son corps devint incorruptible & par conséquent immortel, de sorte qu'ex-empt des miséres de la vie humaine il vit & vivra éternellement parmi nous,

Sans avoir vu couper la trame de ses jours.

Voilà, poursuivit GRAFIBIO, pourquoi vous lui trouvez quelque chose qui ressemble plus aux hommes mortels, qu'à ceux qui ont mérité après leur mort de jouïr ici de l'immortalité. Cette difference est petite, ajouta la NYMPHE, mais en voici une bien considerable & qui n'est pas à l'avantage de TERENCE. C'est qu'ayant ainsi conservé le corps terrestre qu'il auroit du dépouiller à la mort, il a conservé la même taille qu'il avoit. Et aulieu que la taille des Héros du Parnasse croît ou decroît selon le dégré de mérite qu'ils ont dans les differentes Sciences dont ils parlent,

la

la ſienne reſte toujours mediocre, & menue, toujours égal. Je ne voudrois pas, pour un Empire, dis-je à ma conductrice, ignorer ce que vous venez de m'apprendre du ſort de TERENCE. Je pourrai maintenant tirer de peine tous les Savans de l'Europe qui depuis tant de ſiecles ont cru que ce Poëte n'eſt plus en vie ſans pouvoir cependant fixer l'époque de ſa mort, ni dire comment elle étoit arrivée. Mais pour rendre complette l'obligation que je puis vous avoir à ce ſujet, dites-moi, Belle NYMPHE, continuai-je, quel étoit le véritable nom de ce grand Poëte, car c'eſt encore une choſe que nos Savans ignorent. Il s'appelloit ASDRAL, me répondit la NYMPHE, vous pouvez en être auſſi ſûr que de tout ce que je viens de vous dire à ſon ſujet. J'avoue que j'eus tant de joye de ſavoir ces deux anecdotes, que le plaiſir d'aller les apprendre à toute la Republique des Lettres & de me faire par là un grand nom, me fit plutôt ſouhaiter que craindre le moment où je devois deſcendre du Parnaſſe. C'eſt à ma honte que je fais cet aveu, il eſt vrai; mais telle eſt la vanité de l'homme, une occaſion de briller lui fait ſouvent oublier ſes vrais interêts & ſa véritable gloire.

Je demandai ensuite à GRAFIBIO, si elle ne pouvoit pas me faire voir ARISTOPHANE, afin que je pusse me vanter, d'avoir vu ce qu'il y a de plus fameux parmi ceux qui ont travaillé pour le Théatre. Mais la NYMPHE me répondit qu'elle ne l'avoit point apperçu, & qu'assurément il n'étoit pas du côté où nous étions puisqu'elle venoit d'y voir SOCRATE. Les remors & la honte d'avoir persecuté ce grand homme, obligent-ils donc ARISTOPHANE de fuir sa présence, demandai-je? Non seulement les remords & la honte, mais la peine, me répondit GRAFIBIO. Je vais encore vous apprendre une anecdote qui n'est pas moins curieuse que celles que je vous ai aprises. Vous saurez, poursuivit-elle, que lorsqu'après sa mort ARISTOPHANE se presenta sur le Parnasse, APOLLON & les MUSES, même THALIE, refuserent de le recevoir s'il n'expioit auparavant le crime qu'il avoit commis contre SOCRATE. Il fut livré pendant dix siecles aux tristes Eumenides. Elles lui ont fait souffrir dans l'affreux Tartare des maux mille fois plus cruels que ceux des PROMETHE'ES & des SISYPHES. Après cette expiation il a été reçu ici, mais encore

core

core à cette condition que lors qu'il se trouveroit sous la vue de SOCRATE, il perdroit sa figure d'homme & ne paroitroit plus que sous celle de cet horrible reptile noir qu'on nomme *Mouron*. Cela non seulement lui cause la honte que vous pouvez vous imaginer, mais de plus c'est que la contraction de tous ses membres pour prendre la forme de ce vilain animal lui fait éprouver, à ce qu'il dit lui-même, des douleurs égales à celles qu'il a soufert dans le ténébreux manoir. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris s'il fuit SOCRATE, la douleur l'y forceroit, quand la honte ne l'y obligeroit pas; mais j'ajouterai à la gloire de SOCRATE, poursuivit la NYMPHE, que pour épargner à ARISTOPHANE ces douleurs & cette honte, SOCRATE a soin lui-même de l'éviter. Ce divin Philosophe a d'abord fait tout ce qu'il a pu pour exempter le Poëte des peines du Tartare, & ensuite tout ce qu'il pouvoit pour l'exempter du châtiment auquel il est ici condamné. O APOLLON, ô MUSES, disoit-il, *loin de punir* ARISTOPHANE *pour l'amour de moi, vous devez le recompenser; la mort qu'il m'a procurée n'a servi qu'à avancer mon bonheur & ma gloire. Lors même que j'étois le plus heu-*

*reux à Athenes, je n'étois que dans une ville pleine de corruption, lors qu'on m'y croyoit le plus libre j'y étois dans une prison mobile qu'on nommoit mon corps. Les soins d'*ARISTOPHANE *m'en ont délivré, pourquoi voulez vous l'en punir?* C'est ainsi que parloit SOCRATE; mais la justice des Dieux n'a pas permis que la punition du Poëte ne fût pas égale à la bonté du Philosophe. Si l'on peut, dis-je à ma conductrice, se réjouïr des maux d'un miserable, j'avoue que je me rejouïs de ceux d'ARISTOPHANE. Il y a des coupables qui ne sont pas indignes de pitié. Mais les calomniateurs, les perfides & les avares ne me paroissent dignes que de châtiment. Mais puisque vous avez découvert SOCRATE, ne songeons plus qu'à aller à lui, n'est-il pas plus grand que tout ce que vous m'avez fait voir? On m'a dit que ses discours ne sont pas seulement la source de la Sagesse, qu'ils sont encore celle des Graces. Voyons-le, je vous supplie, voyons-le. J'aime cette impatience, dit GRAFIBIO, il n'y a rien en effet de si grand sur le Parnasse que SOCRATE, & par un privilége dû à la vertu quand elle est aussi pure que la sienne, c'est qu'il conserve toujours l'éminence de sa taille, lors même qu'il se trouve

trouve avec les plus grands de ceux qui ont excellé dans quelque genre que ce soit. Comment, demandai-je à GRAFIBIO, si SOCRATE se trouvoit avec CORNEILLE, ARCHIMEDE, NEWTON, THUCYDIDE, SALUSTE, VIRGILE, CICERON, DEMOSTHENE & qu'on parlât de Tragédie, de Mathematique, d'Histoire, de Poësie, d'Eloquence, SOCRATE conserveroit pendant une taille superieure à celle de ces grands hommes? Oui, dit la NYMPHE. VIRGILE petit quand on parleroit de Mathematique, seroit très-grand quand il s'agiroit de Poësie. THUCYDIDE très-grand quand on parleroit d'Histoire, deviendroit petit lors qu'on parleroit de Poëme Dramatique. Mais de quelque chose qu'on parlât, SOCRATE conserveroit toujours sa superiorité, parce qu'il ne la tient que de la vertu & que ce n'est que par elle qu'on parvient au point fixe de la véritable grandeur. Cela vous surprend, continua-t-elle, on ne juge chez vous de la grandeur que par le savoir & les talens & même par quelque chose de moins, on en juge par les richesses, le pouvoir, ou les titres. Il n'en est pas ainsi sur le Parnasse. Les Richesses, le Pouvoir y disparoissent, les Titres n'y sont

regardez que comme de ſimples noms, le ſavoir & les talens s'y comparent & reglent les divers degrez de grandeur, mais la Vertu quand elle eſt parfaite eſt ſi fort au deſſus du ſavoir & des talens qu'il n'y a plus de comparaiſon. Je ſuis charmé de ce que vous m'aprenez, dis-je à GRAFIBIO, je ne m'y attendois pas, je ſavois & j'ai vû aujourd'hui qu'il y a ſur le Parnaſſe tant d'hommes ſans vertu qui y jouïſſent toutefois des premiers rangs, que j'ai cru que les ſeuls talens y décidoient du mérite. Vous vous trompiez, répondit la NYMPHE, je pourrois là-deſſus vous dire bien des choſes que le tems ne me permet pas de vous apprendre. Si le ſavoir & les talens procurent ici des honneurs, les vices y attirent auſſi des punitions, il n'eſt pas juſques à ces faiſeurs d'Eloges, de Panegyriques, ceux qui flatent dans des Epitres Dedicatoires. Ces ſortes de gens que vous appellez grands & qui ſont ſouvent ſi petits qu'aux yeux de la Raiſon, ce ne ſont que des Marionettes; tous ces flateurs, dis-je, ſont ici punis de diverſes façons, les uns dans certains jours deviennent ſcarabées, les autres chenilles, les autres araignées ou ſont metamorphoſez en Inſectes encore plus vilains. Cepen-

pendant quelqu'impatience que vous ayez de voir SOCRATE comme je suis sûre de vous le faire voir, puisqu'il est sur le chemin où nous devons passer pour rejoindre TERPSICHORE ; regardez cette troupe que je vous ai déja annoncée. Ces trois hommes qui sont les plus proches de nous sont trois Poëtes Hollandois VONDEL, ANTONIDES & ROTGANS. Vous voyez que celui du milieu est le plus grand, ils seroient tous les trois plus grands encore s'ils avoient eu autant d'art que de genie. Celui que vous voyez ensuite c'est MILTON, cet Anglois celèbre, Poëte fecond, merveilleux, soit que l'on considere la grandeur de son imagination, la force de son expression, l'art, l'enthousiasme, en un mot tous les talens Poëtiques ; mais si peu judicieux dans le choix de ses sujets qu'avec tous ses talens merveilleux, il n'a pu traiter ses sujets sans bizarrerie & sans indécence. Celui qui paroît ensuite, c'est ALIGHIERI, l'HOMERE des Italiens, mais dans les ouvrages duquel il y a plus à profiter que dans ceux qu'on attribuë à HOMERE. CLAUDIEN, STACE, TASSO & TRISSINO sont ceux qui suivent. TASSO que l'Italie a regardé comme le rival d'ARIOSTE, TRIS-

SINO dont les Italiens négligent les ouvrages parce que, contre l'ordinaire de sa Nation, il s'y montre si sage qu'il a mieux aimé ne pas briller que d'employer de faux brillans ou des ornemens mal placés; APOLLONIUS *de Rhode*, VALERIUS FLACCUS, & enfin *Louis de* CAMOENS ferment ce cercle. Considerez, poursuivit la NYMPHE, la taille éminente de CAMOENS, vous conviendrez que c'est avec justice que les Portugais lui ont donné le titre de *grand*, O GRANDE LUIS DE CAMOENS, & que c'est sans flaterie que *Sanchez* BROCENSE a dit de lui: *Tal me parece a mi Luis de* CAMOENS, *cuyo subtil ingenio, doctrina entera, cognicion de lenguas, delicada vena muestran claramente no faltar le nada pera la perfeccion de tan alto nombre.* Plus grand que VALERIUS FLACCUS, il chante de nouveaux Argonautes, & je veux bien vous avoüer confidemment, ajouta la NYMPHE, que j'aprends plus de choses instructives & interessantes dans la *Louisiade* que je n'en trouve dans l'*Argonauticon* & même dans l'*Eneïde*. L'intrepide JASON, & le devot ENÉE ne sont pas comparables à *Vasco de* GAMA, cependant, poursuivit GRAFIBIO, ne vous arrêtez pas

si

si fort à le considerer que vous en oubliiez les autres, voyez sur tout MILTON. ALIGHIERI & TASSO; DESPREAUX a bien regret d'avoir insulté comme il a fait ce dernier. Avec le clinquant qu'on lui reproche, il n'a pas moins d'or que VIRGILE. Oui, lui répondis-je, mais cet or est moins pur, puisqu'il y a de l'alliage; ce que je dis, continuai-je, n'est pas pour offenser TASSO, dont les Ouvrages m'ont toujours persuadé qu'il avoit un des premiers rangs sur le Parnasse. Mais, ajoutai-je, d'où vient qu'il a l'air si mélancolique, pour ne rien de plus, (car en le considerant je trouvois qu'il avoit quelque chose d'égaré dans la physionomie.) Quoi! répondit la NYMPHE, ne savez-vous pas qu'il devint fou sur la fin de ses jours? Non, lui répondis-je, & je l'ignorerois encore si vous ne me l'aviez apris, toutefois cela ne me surprend point: ce qui me surprend, c'est que tous ceux qui sont ici avec lui ne le soient pas devenus, ajoutez y même VIRGILE & tous ces autres faiseurs de grands Poëmes héroïques ou épiques. Je n'ai jamais pu comprendre comment avec tant d'esprit qu'il faut avoir pour composer des Ouvrages d'une si longue haleine, on en a assez

peu

peu pour l'entreprendre. C'est, repartit la NYMPHE, que vous n'avez pas la facilité de faire des Vers, comme ces grands Hommes; si vous l'aviez, ce qui vous paroît un travail étonnant seroit un jeu pour vous. J'ai peine à croire, repliquai-je, qu'on puisse faire quelque chose de bien en se jouant, & sur tout de si grands Poëmes, cependant, soit, je ne m'oublirai point assez pour oser disputer contre vous. Mais laissons-là ces grands Poëtes, & allons, je vous supplie, vers SOCRATE sans nous arrêter. Seulement, comme j'ai vu ALIGHIERI, TASSO & CAMOENS, si vous voyez sur notre passage PETRARQUE, GUARINI & *Lopez de* VEGA, faites-moi la grace de me les montrer. Je doute que nous les trouvions, répondit la NYMPHE, si ce n'est *Lopez de* VEGA; n'ayant point vu jusques ici PETRARQUE il sera sans doute sur les bords de l'Hippocrene. Cette Fontaine lui tient à présent lieu de celle de Vaucluse, c'est là où il va soupirer encore pour la belle LAURE, car l'amour Platonique ne meurt point. Pour GUARINI comme la présence de TASSO, lui reproche le vol qu'il lui fit de son *Aminte*, il aime mieux être avec THEO-

CRITE,

CRITE, BION, le Marquis de RACAN, SEGRAIS, quoique d'un caractere très-differens du sien, que de se trouver avec les Princes des Poëtes Italiens.

Après avoir fait quelques pas sans nous arrêter, quoique je visse des tailles & des physionomies assez extraordinaires, nous trouvames cinq Italiens & un François que ma conductrice me nomma & dont les deux premiers étoient de ses amis particuliers, c'étoit NAZZADI & CIAMPINI, ils cherchoient SALO, BAILLET & OLDOINI, qui sont aussi de bons amis de GRAFIBIO, & le savant GRAVINA les accompagnoit. PULCI étoit le sixieme, il vouloit aller joindre CERVANTES. La NYMPHE leur indiqua où ils trouveroient ce qu'ils cherchoient & PULCI se sépara alors pour prendre un autre chemin.

En passant un peu sur la gauche, ma conductrice me fit remarquer MONTAGNE, CHARRON & LA MOTHE LE VAYER. MONTAGNE me parut le plus grand, quoique LE VAYER ait fait de plus gros Volumes. Mais TESORO qui les joignit alors me parut plus grand qu'eux tous.

La NYMPHE me fit encore obser-

ver de l'autre côté THIBAULT Comte de Champagne, cet amant si passionné & si dupe de la Reine BLANCHE. MARTIAL DE PARIS, *le bon* CRETIN *aux Vers équivoques*, SALCEL & TAHUREAU qui merite bien une place sur le Parnasse, n'eût-il fait que ses *Baisers*.

Peu loin d'eux nous entendimes une troupe de Poëtes Gascons qui traversoient sur notre droite, nous regardames, mais nous ne pûmes voir que GOUDOULI. Les autres nous tournoient déja le dos.

Nous passames ensuite tout près de CAJANO, qui s'entretenoit avec VOITURE, BALZAC, le Comte de Bussi-RABUTIN & POLITIANO. Ils parloient du Stile Epistolaire, ce qui faisoit que BUSSI paroissoit alors le plus grand. Car lors qu'il s'agit d'esprit & de savoir, il est beaucoup au dessous d'eux, à ce que m'assura GRAFIBIO. Je fus bien aise de voir BALZAC & VOITURE, ces deux hommes dont on doit lire les Ouvrages sans dessein de les imiter, quoi qu'il fût aussi heureux qu'il est rare d'avoir l'enjoument de l'un, ou l'élevation de l'autre.

Enfin je me trouvai à portée de voir SOCRATE. Il étoit au milieu d'une nombreuse troupe de Philosophes, qui avoient tous les yeux tournez sur lui, comme sur leur Maître. Les deux qui étoient immediatement à sa droite & à sa gauche, étoient presque de la tête plus grands que tous les autres, si on en excepte ZOROASTRE, THALES & ANAXAGORAS, cependant SOCRATE étoit lui-même de toute la tête au dessus des deux premiers. Je devinai, sans que GRAFIBIO me le dît, que celui de sa gauche étoit PLATON, & par un portrait que j'avois vu de DESCARTES, je reconnus que c'étoit lui, qui étoit à la droite. PLATON regardoit SOCRATE avec des yeux si pleins de respect & de reconnoissance, que ses regards avouoient que c'étoit aux Leçons de ce cher Maître qu'il devoit le magnifique éloge qu'on lui a donné, lors qu'on a dit : que *l'éminence de la Raison se trouve jointe dans Platon à toute la beauté de la langue.* A voir la hauteur de la taille de SOCRATE, me dit la NYMPHE, ne croyez-vous pas qu'il a les huit pieds qui font la plus haute taille qu'on puisse avoir ici? Sans doute, repondis-je, & si je ne savois

pas qu'on ne peut avoir plus de huit pieds de haut, je croirois qu'il en a davantage. Pour ce qui y manque, reprit GRAFIBIO, ce n'est pas la peine de dire qu'il ne les a pas. Cependant à prendre exactement sa mesure, il s'en faut deux lignes qu'il n'ait les huit pieds complets. Telle est l'infirmité humaine; SOCRATE même n'a pû remplir la mesure de la perfection.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'y a rien d'égal à ce que je voyois. Quand je me trouvai dans la Troupe, à laquelle DU FRENY me présenta, je sentis tant de joye & de plaisir, que je crus ne pouvoir jamais en gouter davantage. Au plaisir que j'eus de voir les CORNEILLES, les NEWTONS, les THUCYDIDES se joignit une admiration singuliere. Mais ce que j'éprouvai en voyant tant de Grands Hommes Philosophes, est si fort au dessus de la joye, du plaisir, de l'admiration que j'avois senti, qu'il m'est impossible de l'exprimer. Ces grands hommes n'ont pourtant pas, au premier coup d'œuil, la physionomie du monde la plus prévenante; elle paroît même d'abord plutôt serieuse & austere qu'aimable. La méditation à laquelle ils sont accoutumez, leur donne

souvent

souvent un air de recueillement qu'on prendroit pour stupidité: & leur modestie leur donne plûtôt l'air simple que spirituel; mais j'ose assurer que, plus on les considere, plus on leur trouve la physionomie charmante, vive, spirituelle, douce, attirante; enfin tout ce qui peut veritablement toucher. SOCRATE, par exemple, est très-laid, si l'on fait consister la beauté dans la regularité de certains traits; il parloit avec EPICURE, qui lui ressemble extremement, & qui est aussi laid que lui. Je regardois SOCRATE avec attention, & plus je le regardois plus j'en étois charmé. Au milieu de tous ces traits difformes éclatent des graces merveilleuses, qui s'augmentent ou se reproduisent sans cesse par la belle ame qui les anime. EPICURE tenoit à la main un Ecrit, qui faisoit alors le sujet de la conversation de ces Philosophes. Ils en paroissoient charmez, ce qui augmentoit la curiosité que j'avois d'en voir le Titre; mais ma petite taille empêchoit ma vue d'y atteindre, de sorte que sans GRAFIBIO je n'aurois point su que c'étoient des morceaux de Poëme, que le Cardinal de POLIGNAC a fait en opposition à la Doctrine d'EPICURE. Ce qu'on a

vu de ce Poëme, me dit GRAFIBIO, a deja réuni EPICURE avec SOCRATE, & a même fait abandonner à LUCRECE ce fatal Syftême dont il s'étoit fi fort entêté. Ce n'eft pas, ajouta la NYMPHE, qu'EPICURE ne conferve encore fa Doctrine du vuide & des atômes, qu'il n'admit jamais que conféquemment aux principes de MOSCHUS & de LEUCIPPE; mais il a tout-à-fait rectifié fa Doctrine fur la Nature des DIEUX, fur celle de l'AME & par là perfectionné encore l'idée qu'il avoit de la Volupté.

La NYMPHE me fit enfuite remarquer ce MOSCHUS & ce LEUCIPPE, dont elle venoit de me parler. DEMOCRITE étoit auprès d'eux, & au lieu qu'EPICURE avoit autrefois penfé comme ces Philofophes, ils penfent à prefent tous trois comme lui. C'eft ce que me dit la NYMPHE. Elle me fit enfuite remarquer tout près de SOCRATE, XENOPHON, CRITO, SIMON. XENOCRATES, cet homme, qui redoutoit moins la violence du feu, que les douceurs de la volupté fenfuelle, étoit à côté de PLATON. Près de XENOCRATES étoient POLEMON & CRATES, ces deux amis que la mort même n'a pu defunir.

POR-

PORPHYRE, MAXIME *de Tyr*, & *Marsilio* FICINO les touchoient; & entre FICINO & DEMOCRITE, ma conductrice me fit observer GASSENDI, charmé d'avoir été le Prophete des sentimens de son Maître, s'il n'én avoit pas été le véritable interprete. Derriere lui étoit HERACLITE: son air plus sombre que celui des autres ne vous fait il pas penser, me demanda la NYMPHE, à ce qu'on a dit de lui: *clarus ob obscuram linguam*? Oui, répondis-je; je pensai ajouter que j'en connoissois bien un autre, dont on pouvoit dire la même chose; mais comme je ne voulois pas le nommer, j'eus la prudence de me taire. Vis à vis de lui, à côté de DESCARTES; je remarquai l'illustre BOYLE, MALBRANCHE, NICOLE, BAYLE que j'avois deja vu avec SALO, le Comte de SHAFTSBURY, WOLLASTON, *Henri* MORE, MERSENNE, REGIS, tous Philosophes modernes, avec PYRRHON & SEXTUS EMPIRICUS, que DESCARTES a ramenés de leurs égaremens. La vûe de ces deux derniers me fit souvenir de GORGIAS, qui soutenoit *que rien n'existoit, non pas même l'Entendement, qui prétend concevoir que quelque chose existe.* J'en

 deman-

demandai des nouvelles à GRAFIBIO: elle me répondit qu'il étoit si fou, qu'on n'avoit pas voulu le recevoir sur le Parnasse, non plus que d'autres fous d'une espece differente, ANAXIMANDRE, ANAXIMENE, DIOGENE *d'Apollonie*, DIODORE, XENOPHANE & quelques autres, au nombre desquels elle compta SPINOSA. Il faut donc avouer, dis-je à GRAFIBIO, que le nom de Philosophe a été bien prophané. Mais, je vous supplie, continuai-je, HOBBES, que vous ne m'avez pas nommé, n'est-il pas du nombre de ceux que leur folie a exclus du Parnasse? Non, me repondit GRAFIBIO, il y a été reçu; il y a bien de la difference, poursuivit-elle, entre lui & SPINOSA. HOBBES étoit un homme de beaucoup d'esprit, naturellement fait pour la Philosophie. Il a toujours raisonné consequemment à ses principes, & la plûpart de ses principes sont vrais. Il n'a peché que parce qu'il n'a vu qu'une partie de ce qu'il devoit voir, quoi qu'il eût la vue assez bonne pour voir le tout: & ainsi préoccupé d'un seul objet, il s'y est borné sans y associer celui d'où dépend & la perfection & la vraye détermination de sa Doctrine. SPINO-

SA au contraire, homme de peu de genie, à peine capable d'être repetiteur de la Philosophie de DESCARTES, n'en a pris que ce qu'il y a de plus mauvais, & n'y a pas reconnu ce qu'il y a de plus important & de mieux démontré. La règle qu'il avoit choisie, quoiqu'excellente en elle-même, s'est faussée entre ses mains. Abusant du mot de *Substance*, comme XENOPHANE avoit fait de celui de *Nature*, SPINOSA a voulu, plus de deux mille ans après XENOPHANE, rétablir le Systême de ce prétendu Philosophe, Systême monstrueux, qui n'a pour fondement qu'un amas de contradictions qui le rendent inintelligible. Mais, ajouta la NYMPHE, je vous dirai plus au sujet de HOBBES, c'est que CUMBERLAND lui a si bien fait voir ce qu'il n'avoit pas vu, qu'il a parfaitement reconnu toutes ses erreurs. J'en suis bien aise, répondis-je, & si vous voyez l'un ou l'autre, je vous supplie de me les montrer. Je le ferai, dit la NYMPHE, puis continuant de me faire remarquer le reste des Philosophes dont elle ne m'avoit pas dit le nom, elle me montra CEBES, MENEDEMUS, CHILON, BION, LACYDES, BIAS, ANTISTHE-

 NES,

nes, Solon, & ensuite Zenon, Chrysippe, Possidonius, Epictete & Marc-Antonin, bien persuadés à present que l'*Ether* n'est pas ce que les Stoïciens le croyoient être.

Quelqu'attentive que fût ma Conductrice à me faire distinguer chacun de ces Philosophes, il y en eut plusieurs que je ne fis qu'entrevoir, cependant je puis assurer qu'Epictete, Cebes & Marc-Antonin étoient les plus petits. Epictete n'avoit que cinq pieds & douze pouces, les deux autres avoient six pouces de moins, à ce que Grafibio me dit. Surpris de voir que Marc-Antonin n'étoit pas plus grand, il me semble, dis-je à la Nymphe, qu'un Empereur Philosophe devoit être le plus grand de tous les hommes; d'où vient donc que celui-ci est un des plus petits de cette troupe? C'est qu'il est parmi des hommes Philosophes, me répondit la Nymphe, & non parmi des Empereurs. Un Empereur parfaitement Philosophe seroit sans doute, poursuivit-elle, le plus grand des hommes, & même des Philosophes, parce qu'il faut plus de Philosophie pour être Philosophe & Empereur, que pour être Philosophe & par-

ticu-

ticulier. Mais le bon ANTONIN n'eut pas l'ame assez grande pour s'élever jusques à la veritable source de la Sagesse. Il ne puisa sa vertu que dans les ruisseaux de cette source. C'est pourtant là où le vrai Philosophe doit remonter. Si les Princes le faisoient, ils seroient aussi grands qu'on leur dit qu'ils le sont.

GRAFIBIO parloit ainsi, lors que nous vimes deux troupes qui s'avançoient vers nous. J'aperçois, dit-elle, dans la premiere un homme, que nous n'avons vu qu'en passant, mais grand en differens genres, & dont la réputation a été si étendue, que je suis bien aise que vous le consideriez mieux que vous n'avez fait. C'est ARISTOTE, NICOMACHUS est avec lui, j'aperçois aussi LESSIUS, AZOR, SUAREZ, VASQUEZ & ESCOBAR, gens de differens Pays, quoiqu'habillés de la même maniere, mais tous grands hommes, moins amis de l'opinion que de la vérité, & dont on dénigre la Doctrine par les conseils des préjugés & de l'envie, plutôt que par les conseils d'une saine Raison. Je vois avec eux CUJAS & NOODT, WIQUEFORT, VERA, SELDEN & *de* GROOT, que vous avez déja vu. Je ne distingue encore de

l'autre

l'autre troupe, ajouta-t-elle, que DIOGENE *le Cynique*, & TIMON *le Misanthrope*. Quoi! dis-je, TIMON, le grand TIMON, qui connoissoit si bien les hommes, qu'il n'auroit pas été fâché de les voir tous pendre? Le même, répondit la NYMPHE. Je me felicitois de pouvoir considerer un homme, pour qui je me sentois quelque sympathie, lors que nous vimes tout le Parnasse se mettre en rumeur, & la premiere des deux troupes, dont je viens de parler, s'arrêter, pour en laisser passer une autre, qui marchoit fort vite. Nous fumes nous-mêmes obligez de nous ranger pour faire place. Cette troupe n'étoit composée que de Dames. PHILIPPE *de Bergame* marchoit devant elles comme un Huissier. GRAFIBIO, qui me les nommoit à mesure qu'elles passoient, me fit remarquer que la premiere de toutes étoit MARIE, ensuite ARETE', & SAPHO au milieu de *Claudia* RUFINA & d'*Argenteria* POLA. FALCONIA, l'Imperatrice EUDOXE & ANNE *Commene* suivoient immediatement, & après elles *Martia* PROBA. Cette illustre Reine & Legislatrice de la Grande-Bretagne marchoit seule, suivie de *Hilda* HERENICA, *Cambra* FORMOSA,

MOSA, *Anna* ASKEWE, *Helena* AUGUSTA & les trois sœurs SEYMOUR. Ensuite parurent *Ossota* NOVARULA, *Olympia* MORATA, *Piscopia* CORNARA, & *Anna* SCHURMAN; qui marchoit seule avec *Marguerite d'*AUTRICHE. De toutes celles qui étoient passées, *Martia* PROBA étoit la plus grande, sa haute taille, son air sage & majestueux m'avoient inspiré un respect extraordinaire; mais la vue de celle qui suivoit après *Anna* SCHURMAN & *Marguerite d'*AUTRICHE excita dans mon cœur les sentimens les plus tristes & les plus tendres. Non seulement l'idée de son merite & de ses malheurs m'attendrirent, mais elle reveilla en moi celle d'une autre Dame qui porte le même habit, & qui lui ressemble plus encore par la noblesse du sang, par l'élevation de l'ame, par l'étendue & la delicatesse de l'esprit & par les sentimens du cœur. C'est vous . . . ô vous! que je ne dois pas nommer, qui êtes ma chère HELOÏSSE, sans que j'aye été votre ABAILARD. Vous verrez par cette Relation, si elle parvient jusqu'à vous, que l'éloignement des tems ni des lieux ne vous effaceront jamais de mon cœur, & que votre idée lui sera tou-

jours

jours assez chere pour que je ne veuille jamais dire :

Felicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir ?

Je supplie les Universitez où cette Relation sera lue, de me pardonner cette digression ; je n'ai pas été le maître de m'empêcher de la faire.

Celle qui reveilla en moi des sentimens si tristes & si tendres, étoit l'incomparable *Heloïse de* MONTMORENCI. Elle marchoit seule, son air est triste encore, mais il n'en est que plus touchant. Au reste, elle est si fort élevée au dessus des autres, qu'il n'y a que la Reine *Martia* PROBA qui soit plus grande qu'elle ; & la difference n'est pas considerable. Celles qui la suivoient, étoient en si grand nombre, qu'à peine en puis-je retenir les noms. Les voici, si je m'en souviens bien, selon qu'elles passérent devant nous. *Catherine de* PARTHENAI, *Georgette de* MONTENAI, *Claude* PERRONNE, *Perronelle du* GUILLET, *Louïse* LABBE,

DE, *Magdelaine des* CHAMPS, *Marie de* COSTEBLANCHE, *Marie de* ROMIEU, *Nicole* ETIENNE, *Marie de* FRANCE, *Jeanne la* FONTAINE, *Anne de* MARQUETS, *Jeanne* GAILLARDE, la Reine de Navarre, *Marguerite de* VALOIS, la Princesse Palatine ELIZABETH, *Henriette de* COLIGNY, *Antoinette de la* GARDE, *Catherine* DES JARDINS, *Marie* JARS, *Madelaine de* SCUDERY, N. *de la* VERGNE, *Anne le* FEVRE, *Elizabeth* CHERON, *Catherine* BERNARD & *Marie* DESCARTES, la Princesse d'ORLEANS *de Montpensier*, *Françoise* BERTAUD. *Louïse* SIGOIA & *Fulvia* MORATA marchoient les dernieres. Elles étoient suivies d'ABAILARD, de HAINAUT, & de la ROCHEFOUCAUT, ce qui étoit fort naturel. ABAILARD avoit dans cette troupe sa chere maîtresse, HAINAUT son admirable Eleve, & la ROCHEFOUCAUT, la meilleure de ses amies; mais *Jean de la* CAZA les suivoit aussi, ce qui nous surprit extrêmement.

Cependant GRAFIBIO ayant su que CONSUS & les Commissaires, qui lui avoient été adjoints, avoient fini leurs dé-

déliberations, & qu'ils alloient revenir dans l'Assemblée génerale en rendre compte, me dit, qu'il falloit, sans perdre de tems, regagner ma place auprès de TERPSICORE, si je voulois voir ce qui s'alloit passer. Ainsi nous suivîmes la troupe des Dames, parce qu'elles alloient se placer derriere les Muses.

Avant que de pousser plus loin ce recit, il me semble que je dois expliquer ce que plusieurs personnes n'auront peut-être conjecturé qu'imparfaitement par la lecture de ce qui précede; c'est ce qui regarde la grandeur de la taille de ceux qui sont admis à la double montagne.

Il faut premierement savoir, que la grandeur de la plus haute taille qu'on puisse avoir sur le Parnasse, est celle de la Toise, dont on s'y sert; que cette Toise est de huit pieds, que les pieds sont de seize pouces, & les pouces de seize lignes. De sorte que huit pieds du Parnasse font quatorze piés, deux pouces & huit lignes de notre mesure, c'est-à-dire deux toises, deux piés, deux pouces & deux tiers de pouces.

Secondement, qu'il y a grandeur *fixe* & *grandeur proportionelle* ou *comparative*. La grandeur *fixe* est celle, qui est déterminée pour chaque classe, & au delà de

la-

laquelle le plus excellent homme de cette classe n'est jamais élevé. Par exemple, la taille des plus grands Philosophes, entant que Philosophes spéculatifs, ne va jamais à plus de sept piés de hauteur; tout ce qui est au delà ne leur est accordé, qu'à proportion qu'ils ont fait servir les lumieres de la Philosophie à la pratique de la Vertu, dont les degrez se marquent par pouces. Car on estime sur le Parnasse qu'un pouce de Vertu vaut mieux qu'une demie toise de Savoir. La grandeur *proportionelle* est ainsi nommée de ce qu'elle augmente ou diminue, selon les gens avec qui on est, ou selon les sujets qu'on traite. Un exemple rendra la chose sensible. La plus haute taille qu'on puisse avoir dans la classe des *Poëtes* ou des *Orateurs*, dans celle des *Peintres* ou des *Musiciens*, entant que Poëte, Orateur, Peintre ou Musicien, est depuis trois piés & demi jusques à quatre piés & quatre pouces, mesure de Parnasse; c'est-à-dire, depuis six piés, deux pouces, huit lignes, jusqu'à sept piés, six pouces & huit lignes de notre mesure. La grandeur fixe de VIRGILE, entant que Poëte, & de CICERON entant qu'Orateur, est de quatre piés, mesure de Parnasse, ou si

E e l'on

l'on veut, sept piés, un pouce & quatre lignes de la nôtre. En supposant que VIRGILE & CICERON se trouvent avec RAPHAEL & LULLY, & qu'ils parlent de choses indifférentes, ils paroîtront tous quatre d'une même taille; mais si la conversation tourne sur la *Peinture*, VIRGILE, CICERON & LULLY deviendront alors plus petits que RAPHAEL. Il conservera seul l'éminence de sa taille. Si de la *Peinture* ils passent à la *Poësie*, VIRGILE alors reprendra sa hauteur de quatre piés, & la taille de *Raphaël* diminuera. S'agit-il de *Rhetorique* & de *Musique*, qui ne sont que les deux Sœurs de la *Peinture* & de la *Poësie*, CICERON & LULLY seront alors les plus grands. Ils prendront la grandeur de leur taille fixe, tandis que *Virgile* & *Raphael* la perdront

Il y a plus. La grandeur de la taille fixe ne se conserve pas même toujours avec ceux qui sont de la même classe. Que VIRGILE, LUCRECE, OVIDE & MARTIAL soient ensemble, VIRGILE & LUCRECE auront chacun quatre piés de hauteur, OVIDE n'en aura que trois & quatorze pouces & demi, & MARTIAL n'aura que trois piés

&

& demi. Parlent-ils de la douceur, de l'harmonie & des autres beautez de la Versification, VIRGILE alors s'éleve au dessus de ses quatre piés & atteint jusqu'aux quatre pouces de plus, qui fixent la plus haute taille qu'on puisse avoir en Poësie. S'agit-il de la force de l'expression, LUCRECE alors s'éleve & VIRGILE baisse. Mais s'il s'agit des passions & des mœurs, de la maniere vraye & instructive, dont on peut les peindre, les justifier ou les condamner, OVIDE, d'ordinaire moins grand que LUCRECE & que VIRGILE, prend alors le dessus. Il s'éleve jusques à quatre piés & trois pouces, douze lignes; & LUCRECE & VIRGILE diminuent encore quatre pouces au dessous de leur taille ordinaire, tandis que MARTIAL, de quelque chose qu'on traite, ne s'éleve jamais au dessus de ses trois piés & demi. C'est ainsi que les plus grands hommes du Parnasse s'élevent ou s'abaissent, selon les personnes ou les matieres; jusques là qu'un grand Mathematicien, qui avoit six piés & quatre pouces de haut, ce qui est la plus grande taille qu'on puisse avoir en Mathematique, & qui se trouveroit avec THUCYDIDE & la FONTAINE, lorsqu'on parleroit de

Poëſie ou d'Hiſtoire, deviendroit au deſſous des cinq piés, où commence la meſure de la grandeur de la Claſſe des Mathematiciens, & paroîtroit autant de pouces au deſſous, que THUCYDIDE & LA FONTAINE en auroient au deſſus de trois piés : cela s'entend ſi le talent du Mathematicien en Hiſtoire ou en Poëſie étoit égal à zero ou au deſſous.

Ainſi quand on jette la vûe ſur la foule de ces grands hommes, dont la cime du Parnaſſe eſt couverte, on les voit tous dans des mouvemens alternatifs & presque continuels. Les uns hauſſent & les autres baiſſent, tandis que quelques-uns, qui ſont en repos, ſont prêts à chaque moment à hauſſer ou à baiſſer de même. Pardonnez-moi, Grands & Divins GENIES, je ne puis mieux vous comparer qu'aux ſautereaux d'un Clavecin, dont on joue ; ils s'élevent ou s'abaiſſent ſelon la touche, ſur laquelle on apuye.

Quoique la Troupe des Dames, dont j'ai parlé, nous ouvrît le paſſage, je ne pus guere en profiter. Elles alloient ſi vite, qu'il me fut impoſſible de les ſuivre, & ſans GRAFIBIO je me ſerois perdu dans la foule. Mais à la faveur

de

de cette Nymphe, je regagnai enfin ma place, juſtement lorsque CONSUS & les autres Commiſſaires rentroient dans le cercle des Dieux. Quand je rejoignis TERPSICORE, cette aimable Muſe daigna m'honorer d'un ſourire, & elle ſe plaça de ſorte que je voyois auſſi bien qu'elle, tout ce qui ſe faiſoit dans le cercle. CONSUS & les autres Commiſſaires parlerent d'abord à JUPITER, mais un moment après, chacun d'eux ayant repris ſa place, CONSUS ſeul, debout au devant de JUPITER & de JUNON, la face tournée vers l'Aſſemblée, parla ainſi;

„ DIEUX & DE'ESSES,

„ JUPITER informé du reſultat de „ notre déliberation, m'ordonne de „ vous en informer. Sa Divinité l'ap- „ prouve, & ne doute point que toute „ la Cour céleſte n'y applaudiſſe. Mais „ ne voulant point ſe ſervir ici de ſon „ autorité ſuprême, ce Roi des Dieux „ & des hommes veut bien s'en remet- „ tre au choix de cette auguſte Aſ- „ ſemblée, à qui il accorde pour cet „ effet la liberté des ſuffrages. Ainſi, „ DIEUX & DE'ESSES, vu le refus

„ que chacun de vous a fait de l'emploi
„ litteraire, pour lequel on a besoin
„ d'un Dieu, le Commissaire Dépu-
„ té, après une longue & mure déli-
„ beration sur le choix que la Cour ce-
„ leste peut faire, est d'avis que le
„ choix ne doit tomber, ni sur les De-
„ mi-Dieux, ni sur les Heros du Par-
„ nasse, mais sur un homme, qui par
„ l'inimitable Ouvrage, qui a pour ti-
„ tre *Histoire Critique de la Republique*
„ *des Lettres*, s'est acquis depuis long-
„ tems le droit de prétendre à cet hon-
„ neur. Ce n'est qu'un homme, il est
„ vrài, mais c'est un homme qui vaut
„ lui seul tout ce qu'il y a eu & tout ce
„ qu'il y aura jamais de grands hommes
„ dans les Sciences & dans les Arts.
„ C'est un homme qui joint à une con-
„ noissance parfaite de toutes les Lan-
„ gues qui se parlent, qu'on a parlé &
„ qui se parleront, la connoissance ex-
„ acte de tout ce qu'on sait, de tout ce
„ qu'on a su, & de tout ce qui se peut
„ savoir. Un homme, qui s'est fait u-
„ ne Critique aussi sûre qu'elle est par-
„ faite & étendue, parce qu'elle est non
„ seulement accompagnée d'un goût na-
„ turellement juste & delicat, mais é-
„ clairée par une connoissance exacte &
„ uni-

„ universelle de toutes les Sciences dont
„ il possede l'encyclopédie : en un
„ mot, c'est un homme comme il n'y
„ en a point, c'est le grand ARISTARCHUS MASSO.

A ce nom mille acclamations d'approbation & de joye s'éleverent. On n'entendit par tout que des *Vivat*, *regnet*, *regnet*, *vivat*, *Io regnet* ARISTARCHUS MASSO. Toutefois, dès qu'un peu de silence eut succedé, MOMUS se leva & dit :

„ Avant que de proceder plus avant,
„ je prie la Cour celeste de m'accorder
„ un moment d'audience. Ce n'est pas
„ pour m'opposer à un choix que confirme un applaudissement universel, à
„ un choix qui marque également la
„ prudence, la pénetration & l'équité
„ des Dieux. Je serois fâché de troubler par des remontrances inutiles la
„ joye qu'il cause, si ce que je dois au
„ rang des Dieux ne m'y obligeoit. Je
„ connois particulierement & depuis
„ longtems l'incomparable Docteur, qui
„ doit bientôt partager avec nous les
„ droits & les honneurs de la Divinité.
„ Je sai qu'il est *grand*, comme pere &
„ mere ; *haut*, comme une perche ;
„ *droit*, comme un jonc ; *gras*, comme

 „ un

„ un Moine ; *gros*, comme un tonneau ;
„ *fort*, comme un Turc ; *beau*, com-
„ me un ADONIS ; *frais*, comme un
„ œuf ; *blanc*, comme un cygne ; *rou-*
„ *ge*, comme un coq ; *vermeil*, com-
„ me une rose ; *sage*, comme une image ;
„ *profond*, comme un puits ; *reglé*,
„ comme un papier de Musique ; *grave*,
„ comme un âne qu'on étrille ; *fier*,
„ comme ARTABAN ; *noble*, comme
„ le Roi ; *genereux*, comme un Prin-
„ ce ; *riche*, comme CROESUS ; *bra-*
„ *ve*, comme son épée ; *ferme*, comme
„ un roc ; *souple*, comme un gand ;
„ *prompt*, comme la foudre ; *adroit*,
„ comme un singe ; *fin*, comme un
„ merle ; *rusé*, comme un vieux re-
„ nard ; *doux*, comme un agneau ; *bon*,
„ comme le bon pain ; *éloquent*, com-
„ me DEMOSTHENE ; *clair*, comme
„ eau de roche ; *vif*, comme salpêtre ;
„ *gai*, comme Pierrot ; *drole*, comme
„ un coffre ; *éveillé*, comme une potée
„ de souris ; *familier*, comme les Epî-
„ tres de CICERON ; *mangeant*, com-
„ me quatre ; *buvant*, comme un trou ;
„ *sautant*, comme un cabri ; *parlant*,
„ comme un livre. En un mot, je sai
„ qu'il réunit en lui tous les avantages,

„ dont

„ dont chacun en particulier rend heu-
„ reux celui qui le possede.

. . . . & quæ divisa beatos
Efficiunt, collecta tenet.

„ Ce n'est donc point pour m'opposer
„ au choix de cet incomparable Doc-
„ teur, au choix de cet homme comme
„ il n'y en a point. Je le verrai sans
„ envie mon égal, puis qu'il est déja
„ mon ami. Je ne parle que pour fai-
„ re faire à la Cour celeste une remar-
„ que digne de son attention.

„ CONSUS, Chancelier de l'Olym-
„ pe, qui en cette qualité doit parfaite-
„ ment connoître nos droits & nos pré-
„ rogatives, vient de dire, que JUPI-
„ TER *nous accorde la liberté des suf-*
„ *frages*. Ces paroles, que les circon-
„ stances & que le caractere de celui, qui
„ les a prononcées, ne permet pas de
„ croire qu'elles l'ayent été sans dessein,
„ meritent une consideration particu-
„ liere.

„ JUPITER, & vous, DIEUX &
„ DÉESSES, vous savez que de tems
„ immemorial la Cour celeste duement
„ & legitimement assemblée, a le droit
„ non seulement de la liberté des suffra-

„ ges, mais encore de faire des loix & „ des reglemens, auxquels JUPITER „ même doit se conformer. C'est de „ cette liberté que vient le fondement du „ Gouvernement celeste, & même l'é- „ tablissement de l'autorité suprême. „ Pourquoi donc nous dire que JUPI- „ TER *nous accorde la liberté des suffra-* „ *ges*, peut-il nous accorder ce qui nous „ appartient? Ou, si cette liberté ne „ nous apartient pas, où est le droit de „ nos suffrages? Ils peuvent donc être „ tous comptez pour rien. En ce cas, „ pourquoi nous assembler? Rien n'est „ plus inutile, si nous n'avons pas le „ droit de décider avec une entiere li- „ berté sur les affaires, pour lesquelles „ on nous assemble. Nous prend-on „ pour des hommes, serions-nous sembla- „ bles aux foibles mortels, dont les assem- „ blées, corrompues par les Ministres, „ ou animées par l'esprit de faction, ne „ servent ordinairement qu'à faire, sous „ le nom de liberté, regner la licence, „ & quelquefois même à apuyer la Ty- „ rannie. Les Dieux n'ont besoin ni „ de pensions, ni de charges, ni de ti- „ tres; & graces à la sagesse du grand „ JUPITER, l'esprit de faction est „ banni de l'Olympe. JUPITER ne

„ veut y être le Maître, que pour y
„ faire regner la justice. Sa Divinité
„ suprême met sa gloire à commander
„ à des Dieux & non à des esclaves, &
„ n'a garde de vouloir attenter sur nos
„ droits naturels, ainsi que CONSUS
„ vient de l'insinuer.

„ Je demande donc, qu'avant toute
„ chose, JUPITER soit très-humble-
„ ment requis de donner une déclaration
„ dans les formes, sur la liberté de nos
„ suffrages, par laquelle déclaration il
„ apparoisse que ce n'est point par gra-
„ ce, mais par droit, que tous & cha-
„ cun des Dieux & des Déesses ont une
„ entiere, totale, parfaite & absolue li-
„ berté de suffrage dans les assemblées
„ generales. Qu'au surplus expresses
„ inhibitions & defenses soient faites au
„ Dieu CONSUS de se servir doresna-
„ vant d'expressions, soit simples, soit
„ figurées, qui puissent faire soupçon-
„ ner la droiture des intentions du grand
„ JUPITER. *Dixi.*

Le prudent CONSUS, qui s'étoit as-
sis pendant ce discours du genereux MO-
MUS, se releva alors, & parla en ces
termes.

„ Quoi qu'on doive s'attendre à tout
„ de la part d'un Dieu tel que MOMUS,
„ je

„ je ne puis m'empêcher d'avouer que „ ma surprise égale mon indignation. „ C'est bien à lui à interrompre les dé- „ liberations d'une si auguste Assemblée; „ c'est bien à lui à parler de la consti- „ tution du Gouvernement celeste, des „ Droits & des Prérogatives des Dieux „ & des Déesses, de l'autorité suprême du „ grand JUPITER, lui MOMUS, qui „ n'est fait que pour regenter une ma- „ rotte, ignore-t-il la puissance du Maître „ des Dieux & des hommes: ignore-t-il „ qu'il n'est pas dans le pouvoir de JU- „ NON même de se soustraire à la colere „ de ce terrible Dieu? Cependant qu'y „ a-t-il de plus grand que la grande „ JUNON, sœur & femme du grand „ JUPITER? MOMUS a-t-il ou- „ blié qu'autrefois JUPITER *mit* „ *deux pesantes enclumes aux piés de* JU- „ NON, *qu'il lui lia les mains d'une* „ *chaine d'or qu'on ne pouvoit rompre, &* „ *qu'en cet état elle demeura longtemps* „ *suspendue au milieu des airs; que les* „ DIEUX *eurent beau prendre part à sa* „ *peine, ils ne purent la secourir, & qu'il* „ *y en eut un qui, précipité du sacré par-* „ *vis par les mains invincibles de* JUPI- „ TER, *arriva à terre, presque sans* „ *force & sans respiration.* Cette van-

„ geance

„ *geance si éclatante ne fut pourtant qu'un*
„ *remede bien foible à la douleur que*
„ JUPITER *ressentit pour le divin*
„ HERCULE, *que* JUNON *persecutoit*
„ *avec tant de cruauté*, (pace sua dixerim) *qu'ayant engagé les vents & les*
„ *tempêtes à servir ses ressentimens, elle*
„ *les déchaina contre lui, & qu'après*
„ *avoir dispersé ses vaisseaux, elle le fit*
„ *aborder à l'Ile de* Cos. JUPITER
„ *le tira de ce danger & le ramena à*
„ Argos, *après qu'il eut essuyé des travaux sans nombre. Enfin* JUPITER
„ *la délia, & jetta dans* Troye *ces deux*
„ *pesantes masses, afin que dans tous les*
„ *âges elles apprissent à tous les mortels à*
„ *craindre un* DIEU, *qui sait punir les*
„ DIEUX *mêmes avec tant de severité.*

A ces mots l'illustre MOMUS se levant & s'avançant même quelques pas dans le cercle, adressa ainsi la parole au grave Chancelier de l'Olympe:

„ Tout ce que vous venez de dire &
„ rien, ô CONSUS, c'est la même
„ chose: nous sommes tous convaincus de la puissance du redoutable JUPITER. Sa droite armée de
„ la foudre, renversa les audacieux
„ TITANS, & fit servir pour les ac-
„ cabier,

„ cabler, dans leur chute, les mêmes
„ montagnes, qu'ils avoient eu la force
„ d'entasser pour escalader les Cieux.
„ Plus fort que SATURNE, son pere,
„ nous savons que JUPITER l'a banni
„ du Ciel & s'est emparé de son Trône.
„ Plus puissant que NEPTUNE & que
„ PLUTON ses freres, nous voyons
„ qu'il a bravé les Loix du sort, qui leur
„ avoient laissé en commun le Ciel &
„ la Terre, & qu'il oblige l'un à se
„ contenter de l'empire des Ondes, &
„ l'autre de celui des Enfers. Vous
„ n'aviez pas besoin de nous faire sou-
„ venir de cette chaine, à laquelle JU-
„ NON ne put être suspendue que dans
„ une situation fort indecente pour une
„ Déesse, & dont le recit ne peut que
„ renouveller sa honte & ses douleurs.
„ Il ne s'agit pas ici de choses de fait, il
„ s'agit de ce qui est de droit, & c'est
„ à quoi vous n'avez pas repondu, quoi
„ qu'il semble que votre charge vous
„ oblige de savoir l'un encore mieux
„ que l'autre. Fâché de ce que j'ai dé-
„ couvert les insinuations dangereuses
„ de votre Harangue & dans l'impuis-
„ sance de les excuser, vous n'avez songé
„ qu'à deux choses. L'une d'empêcher
„ que la Cour celeste n'y fit attention,
„ en

„ en inſpirant du mepris pour moi, qui
„ les ai relevées; l'autre, d'inſpirer
„ de la crainte à ceux qui trouveroient
„ que j'ai raiſon, & qu'étant DIEU,
„ auſſi bien qu'un autre, je ne ſuis di-
„ gne d'aucun mépris.

„ Je ne dirai rien à l'égard de la
„ crainte, ſi ce n'eſt que je ne vois pas
„ qu'on aît lieu de craindre JUPITER,
„ lors qu'on ne lui demande rien que de
„ juſte. A l'êgard du mépris que vous
„ voulez inſpirer pour moi, il eſt bon
„ que vous ſachiez, ô CONSUS, qu'a-
„ vec cette Marotte, à laquelle vous
„ bornez mon pouvoir, je fais plus que
„ JUPITER ne fait avec ſon *Sceptre*,
„ NEPTUNE avec ſon *Trident*, l'A-
„ MOUR avec ſes *Flèches*, MERCU-
„ RE avec ſon *Caducée*, HERCULE
„ avec ſa *Maſſue*. MAROTTE, aimée
„ des Dieux & des hommes, c'eſt par
„ toi, que le grand JUPITER s'eſt
„ fait Taureau: Que la ſuperbe JU-
„ NON diſputa à VENUS le prix de la
„ beauté: Que l'antique CYBELLE
„ ſe paſſionna pour ATHIS: Que VE-
„ NUS fut bleſſée par DIOMEDE;
„ Qu'APOLLON & MINERVE, me-
„ tamorphoſez en vautours, ont été vus
„ perchez ſur un arbre; Que VUL-
„ CAIN

„ CAIN rendit les Dieux temoins de l'infi-
„ delité de sa femme. C'est toi, qui fis
„ qu'ALEXANDRE enleva la belle HE-
„ LENE, que MENELAS, qui l'avoit
„ épousée fille, κουριδίην ἄλοχον, la rede-
„ manda adultere; que PRIAM refusa
„ de la rendre; que les TROYENS ne
„ l'y obligerent pas; que toute la Gre-
„ ce s'arma pour la ravoir; que tous les
„ Princes Grecs, quittant leurs maisons
„ pour punir une infidelle, donnerent
„ pendant dix ans à leurs femmes une
„ belle occasion de le devenir; que les
„ DIEUX divisez prirent part à cette
„ guerre, qu'ils firent & dirent, aussi bien
„ que les HEROS Grecs & Troyens, tant
„ de choses ridicules, que je ne puis enco-
„ re y penser sans rire. Oui, CONSUS,
„ oui, je ne crains pas de le dire, tout
„ m'en est temoin, c'est moi, qui gou-
„ verne principalement les Dieux & les
„ hommes, & malgré cette demarche
„ grave, cette mine austere, & cet air
„ appliqué que vous affectez, ô CON-
„ SUS, que ne dirois-je pas, si je vou-
„ lois raporter tous les avis que vous a-
„ vez donnez, toutes les resolutions
„ que vous avez fait prendre, & tous
„ les jugemens où vous avez déci-
„ dé par la seule influence de ma Ma-
„ rotte.

„ rotte. Mais je ne veux point oc-
„ cuper cette augufte Affemblée à é-
„ couter des recits qui ne ferviroient
„ qu'à vous confondre ; fans rien
„ faire à la queftion dont il s'agit.

Laiffons les contrarietez,
Et demeurons ce que nous fommes
N'aprêtons point à rire aux hommes,
En nous difant nos veritez.

Allons au fait. *La liberté des fuffrages dans les Affemblées générales des Dieux & des Déeffes eft-elle de droit ou non?* Répondez, il ne s'agit point ici d'autre chofe. Oui ou non. Répondez donc, ô CONSUS, & aprenons par la bouche de l'Oracle des Loix quels font nos Privilèges, puisque vous trouvez mauvais que MOMUS en parle.

Le grave CONSUS fe levoit pour répondre, lorsque JUPITER lui ordonna de s'affeoir, & que prenant lui-même la parole, après quelques mouvemens qui penférent bouleverfer tout l'Univers, ce fils de SATURNE parla ainfi:

„ DIEUX & DE'ESSES,
„ *Ecoutez-moi, & qu'aucun de vous*
„ *ne s'avife d'enfraindre ce que j'aurai*
„ *dit, ni de s'oppofer à mes ordres, mais*
„ *qu'on s'y foûmette, afin que j'exécute*

„ *mes Decrets. Celui de vous qui refusera d'aplaudir au choix que je fais du grand* „ ARISTARCHUS MASSO, *pour être le* Dieu de la Litterature, *encourra mon indignation, & ne regagnera l'Olympe qu'après avoir été traité d'une maniere peu convenable à un Dieu; ou plutôt je le précipiterai dans les profonds abymes du Tartare tenebreux, dans ces cavernes affreuses de fer & d'airain qui sont sous la terre, & autant au dessous de l'Empire des morts, que le Ciel est au dessus de la Terre: il connoîtra par son supplice combien je suis plus puissant que tous les Dieux. Et pour vous convaincre de ma puissance, suspendez du haut des Cieux une chaine d'or, & tâchez de la tirer en bas, tous tant que vous êtes de Dieux & de Déesses, tous vos efforts ensemble ne pourront jamais m'ébranler, ni me faire descendre en terre; & moi, quand il me plaira, je vous enleverai tous sans peine, vous, la Terre & la Mer: & si je lie ensuite la chaine au sommet de l'Olympe, toute la Nature suspendue demeurera là sans action, tant mon pouvoir surpasse celui de tous les Dieux & de tous les hommes, quand même ils uniroient leurs forces.* Cependant,

„pour

„ pour vous donner des marques de ma
„ moderation, de mon équité & du de-
„ sir sincere que j'ai de conserver à tous
„ les DIEUX & à toutes les DE'ESSES
„ les privilèges dûs à leur Divinité, &
„ de les y maintenir par toute l'étendue
„ de ma puissance, Je declare, (sauf
„ les Droits de ma Royauté suprême)
„ que vous avez une entiere liberté de
„ suffrage, & que chacun de vous,
„ DIEUX & DE'ESSES, peut & doit
„ en toute liberté declarer ses sentimens
„ & s'assurer de ma protection.

Ce Discours de JUPITER fut fort applaudi, & MOMUS s'avançant jusqu'au pié du Trône, vint lui-même au nom de toute l'Assemblée remercier ce Roi des Dieux & des hommes de sa gracieuse & favorable déclaration.

Il ne s'agissoit plus alors qu'à proceder à la Déification d'ARISTARCHUS MASSO; mais comment le faire, il n'étoit pas present, comment agir sur un homme, qui étoit plus de douze cens milles éloigné du Parnasse? Les moyens en furent longtems debatus, & ils paroissoient si difficiles à trouver, que les Demi-Dieux & les Heros du Parnasse eurent la permission de dire leurs avis. MOMUS proposa d'abord d'en-

voyer MERCURE chercher ce Docteur incomparable, disant qu'il pouvoit fort aisément l'aporter à brisecou au travers des airs; mais le fils de Maïa s'en deffendit, assurant que ses aîles ne pourroient jamais le supporter avec le poids d'un si grand homme. JUNON dit, qu'il n'y avoit qu'à envoyer l'*Aigle* l'enlever, comme GANYMEDE l'avoit été autrefois. Mais le judicieux CONSUS remarqua que de ce que l'*Aigle* avoit enlevé un enfant, il ne s'ensuivoit pas qu'un homme fait pût être aussi transporté de la même maniere; que quand l'*Aigle* se saisit du beau GANYMEDE, il étoit en pleine campagne, & que vraisemblablement le Docteur MASSO seroit enfermé dans sa Bibliotheque; que l'*Aigle* n'y pourroit entrer, qu'en cas que les fenêtres fussent ouvertes, & que quand même elles le seroient, l'*Aigle* ne pourroit jamais tirer par là le Docteur pour l'enlever dans les airs, n'ayant pas d'espace suffisant pour le saisir, deployer ses aîles & partir; que le seul moyen seroit que l'*Aigle* commençant d'abord par jetter le Docteur par la fenêtre, fondit en même tems sur lui, & le saisit avant qu'il fût tombé à terre; mais que toute l'Assemblée jugeoit bien que ce seroit

exposer

exposer cet homme incomparable à un risque qui faisoit fremir. JANUS ajouta que, quand même l'*Aigle* pourroit faire cet enlevement, on ne devoit point y employer son ministere. Ce seroit, dit-il, donner lieu aux hommes d'avoir des soupçons aussi odieux & des pensées aussi horribles, qu'elles seroient injurieuses au venerable *Aristarchus* MASSO & au grand JUPITER même. En verité, dit BACCHUS, le divin fils de CERES, ce seroit trop exposer l'Oiseau de JUPITER, si les Peuples, parmi lesquels habite l'incomparable MASSO, venoient à reconnoître cet enleveur de GANYMEDE, JUPITER ne pourroit sauver son Aigle, qu'en le metamorphosant en *Canard*; mais, poursuivit-il, les *Chevaux* de NEPTUNE, qui d'un saut se trouvent à l'extremité de la Terre, peuvent le mieux du monde être maintenant employez. Que le grand NEPTUNE monte dans son char, & qu'il aille chercher l'illustre MASSO: un saut pour aller, un saut pour revenir, il ne faut pas deux minutes C'est justement cette force & cette admirable agilité, dit NEPTUNE, qui m'empêche d'executer ce que vous proposez, ô BACCHUS, si mes chevaux font un saut,
 ils

ils passeront bien loin au delà des païs que le grand MASSO habite; & si je ne les y mene qu'au trot, je serai trop long tems à aller & à revenir. Puis qu'il nous est permis de parler, dit TASSO, les Dieux ne pourroient-ils pas ordonner à l'ARIOSTO de monter sur son *Hippogrife*, & d'aller chercher l'incomparable Docteur, qu'il pourroit apporter ici en croupe. Je le veux de tout mon cœur, repondit ARIOSTO, je serai charmé de la commission; mais actuellement mon *Hippogrife* transporte vers la Lune un grand homme, qui a perdu quantité d'idées dans le valon de cette Planete, & je ne sai comment on pourroit faire pour le trouver & l'obliger à revenir. Mais *Pegase*, continua-t-il, ne pourroit-il pas suppléer au defaut de mon *Hippogrife*, & TASSO executer alors la commission? Non, cela est impossible, dit APOLLON, *Pegase* est maintenant si peu en haleine, qu'il ne pourroit faire promptement un si long voyage, sans s'exposer à mourir de gras fondu: d'ailleurs, il ne porte point en croupe. Tout ce qu'on pourroit faire, ce seroit que TASSO montât sur le *Cheval de* RAIMOND; mais il me semble avoir ouï dire que les particules d'air subtil,

dont

dont il étoit formé, se sont évaporées. Cela est vrai, s'écria VIRBIUS, & la Race de ces enfans des Vents est perdue. Mais, dit CYBELLE, puisque vous parlez de vents, BORE'E ne pourroit-il pas faire cet enlevement? ORYTHIE est une preuve qu'il sait bien comment s'y prendre, EOLE n'a qu'à donner l'ordre. Cela est impraticable, répondit EOLE, à moins qu'on ne fût sûr de trouver l'illustre MASSO à la promenade. Car si BORE'E ou quelques-uns des Aquilons alloient entrer, ou par les fenêtres ou par la cheminée de sa Bibliotheque pour l'en tirer, ils ne pourroient le faire sans renverser la maison, & même toutes celles de la Ville & des campagnes voisines. Eh qui peut assurer que ce grand Docteur ne seroit pas accablé sous les ruines? Nous ne devons pas exposer une tête si savante à un danger si évident. Le Cheval PACOLET, dit HE'BE', ne pourroit-il pas servir? Il me semble que ce seroit bien l'affaire. Vous n'y songez pas, belle DE'ESSE, repondit CERVANTES, il n'auroit jamais pu faire aussi promptement qu'il le faut une si longue course entre les jambes d'un venerable Docteur. Les chevaux sentent bien ceux qui les montent; mais d'ailleurs c'est qu'il y a si longtems

qu'il est sur la litiere, qu'il ne s'en relevera jamais. Le plus sûr & le plus expeditif seroit de trouver le *Chapeau de* FORTUNATUS, & j'irois de tout mon cœur chercher moi-même le célèbre Docteur, si les Dieux vouloient m'honorer de cette commission. Cet avis fut si bien reçu qu'on entendit un murmure d'applaudissement. On ne peut rien de mieux, dit APOLLON; si JUPITER l'aprouve, c'est à cet avis, sans doute, qu'il faut s'en tenir, puisqu'il ne faudra pas deux minutes pour avoir ici le grand MASSO. Je l'aprouve tout-à-fait, s'écria JUPITER, & je veux que CERVANTES ait pour recompense l'honneur d'aller chercher le Docteur incomparable que nous allons déifier, & qu'après sa Déification CERVANTES soit son premier Secretaire. Ainsi, poursuivit-il, que MERCURE plus prompt qu'un éclair aille vîte chercher ce chapeau, qu'on le mette sur la tête de CERVANTES & qu'il parte. Comment s'est-il pu faire qu'on n'y aît pas songé plutôt? Pars, MERCURE, & reviens. Où voulez vous que j'aille? demanda le Messager des Dieux: où est le *Chapeau de* FORTUNATUS, répondit JUPITER, & l'aporter. Et où est-il?

reprit

reprit MERCURE. APOLLON te le dira, répondit le fils de SATURNE. Moi, reprit APOLLON, je n'en ſai rien, il faut le demander à CERVANTES. En verité, repondit CERVANTES, ſi je le ſavois, je l'aurois déja dit. Tout ce que j'en ſai, c'eſt qu'il y a quelques années qu'un nommé ALBERONI le trouva dans la cuiſine du Duc de VENDÔME, ainſi que CAMPISTRON & PALAPRAT me l'ont conté, mais qu'ALBERONI ayant trop pris plaiſir à porter enſuite un chapeau rouge, avoit negligé celui-là & l'avoit perdu. Il ſe fit alors une huée ſur ce bel avis, auquel on avoit tant applaudi; & JUPITER ne pût s'empêcher de rire de l'aplaudiſſement qu'on avoit donné ſi inconſiderement à un avis impraticable. Cependant on ne ſavoit à quoi ſe reſoudre, lors que l'illuſtre MOMUS, adreſſant la parole au ſage CONSUS:
„ Eh bien, dit-il, DIEU des bons
„ conſeils, n'avez-vous rien à propoſer
„ pour tirer la Cour celeſte de l'embar-
„ ras où elle ſe trouve? Je vois bien
„ que c'eſt à moi, à qui cet honneur a-
„ partient. Envoyez MERCURE
„ dans l'Iſle des *Ogres*, qu'il leur or-
„ donne de faire partir ſur le champ leur

„ *Pourvoyeur* pour aller prendre le sa-
„ vant Masso & l'aporter ici; tout
„ cela peut s'executer en moins de tems
„ qu'il n'en faudra pour préparer le bu-
„ cher où ce grand Docteur doit ê-
„ tre épuré. Voilà, continua-t-il, ce
„ qui s'appelle un avis Admirable!
„ s'écria Mercure, mais où est
„ l'Isle des *Ogres*, je vous prie? Com-
„ ment, où elle est? repondit Momus,
„ c'est à vous à le savoir. Le Messa-
„ ger des Dieux doit savoir la Carte; si
„ vous l'ignorez, j'en suis faché. Je
„ crains bien, dit Mars, que cet avis
„ ne soit comme celui qu'on a donné
„ touchant le Chapeau de Fortuna-
„ tus, on ne saura où trouver cette
„ Ile. Cela ne peut être, repondit le
„ grand Consus, croyant faire la remar-
„ que du monde la plus judicieuse; car
„ puisque c'est une Isle, Neptune doit
„ savoir où elle est située. Moi, dit
„ Neptune, je n'en sai rien, il faut
„ que ce soit quelqu'Isle d'eau douce,
„ dont je ne me suis jamais informé.
„ C'est là où je vous attendois, grave
„ Consus, s'écria Momus, sachez
„ que cette Isle & son Pourvoyeur n'ont
„ jamais existé que dans le cerveau des
„ Comediens de la Foire de St. Lau-

„ rent,

„ rent, & que ceci est un trait de ma
„ Marotte. CONSUS prit un air refrogné & il alloit répondre; mais JUPITER lui imposa encore silence, en faisant lui-même une severe reprimande à MOMUS; après quoi il ajouta que, puis qu'on ne trouvoit aucun expedient pour faire venir promptement sur le Parnasse l'incomparable MASSO, il envverroit MERCURE l'instruire du choix qu'on avoit fait & lui ordonner de venir incessamment recevoir la Divinité qui lui étoit destinée, que lors que ce grand Docteur se seroit rendu sur le Parnasse, une nouvelle Assemblée des Dieux seroit convoquée pour sa Déïfication, qu'ainsi il congedioit l'Assemblée presente. Mais LUCRECE demandant que les DIEUX, avant que de se separer, voulussent bien lui faire l'honneur de l'entendre, on le lui accorda & il parla en ces termes:
„ Quoi que le grand EPICURE se soit
„ trompé quelquefois, l'aveu que sa pro-
„ pre experience lui a fait faire de ses er-
„ reurs, depuis que les Muses l'ont admis
„ sur ce sacré Mont, donne droit à ses Dis-
„ ciples de faire valoir sa Doctrine. Toû-
„ jours ardent zelateur de la Philosophie
„ de ce grand homme, j'ose avec d'autant
„ plus d'assurance la faire valoir présen-
„ tement,

„ tement, qu'elle fournit un moyen
„ aussi efficace qu'il est admirable pour
„ avoir ici le savant MASSO, sans mê-
„ me le détourner des grands travaux
„ qui pourroient l'occuper dans sa Bi-
„ bliotheque.

„ Il est certain, 1. que les choses
„ envoyent perpetuellement de leur su-
„ perficie des images & des figures dé-
„ liées, que l'on peut considerer com-
„ me des membranes & des écorces,
„ parce que leur tissure subtile conser-
„ ve dans son émanation la forme & la
„ ressemblance du corps duquel elle
„ est detachée. 2. Que ces corps menus
„ & délicats s'échapent dans le même
„ ordre de leur situation, sans perdre le
„ moindre trait de la figure qu'ils a-
„ voient. 3. Qu'il se fait non seulement
„ des émanations de la superficie des
„ choses, mais qu'il en part aussi de
„ leur fond.

„ Il est de même certain que la Nature a
„ voulu qu'il se fit de toutes les choses un
„ écoulement perpetuel de figures déliées
„ & d'originaux superficiels, qui bien
„ que pellicules exterieures separement
„ invisibles, acquierent une ressemblan-
„ ce assez parfaite, pour retenir celle
„ des choses dont elles émanent. Ces
„ pellicules

„ pellicules étant, comme elles le sont, „ fortifiées & soutenues par une conti- „ nuelle émanation, il est facile de con- „ noître que les corps ne cessent jamais „ d'envoyer de leur superficie des tissu- „ res subtiles & des figures déliées, & „ par conséquent que beaucoup d'images „ ne sont que l'ouvrage de très-peu de „ tems. On ne peut pas disconvenir que „ leur naissance ne se fasse avec une „ extrême promptitude; & de même que „ le Soleil doit fournir à l'instant beau- „ coup de lumiere pour réparer les dis- „ sipations qui s'en font, & remplir in- „ cessamment tout l'Univers de ses clar- „ tez; ainsi par la même raison, c'est „ une nécessité que dans un moment il „ s'envole quantité d'images de la su- „ perficie des choses, & que ces sortes „ d'émanations se portent differemment „ de tous côtez. C'est pourquoi la „ même raison donne aux images la fa- „ culté de traverser à l'instant de leur „ émanation un espace incroyable. Ils „ pénétrent tout.

„ Etant donc persuadez du prompt „ élancement des choses, & qu'il est „ certain que les corps, qui s'envolent „ des superficies, & dont rien ne retarde „ l'émanation, se portent d'un mouve-

„ ment

„ ment ſoudain & traverſent des lieux „ d'une plus grande étendue que ceux, „ où ſe termine la lumiere & la chaleur „ du Soleil, & que n'y ayant jamais „ d'inaction dans l'écoulement des cho- „ ſes, nos Sens ſont frapez ſans discon- „ tinuation. De ſorte que, quoi que „ ces émanations affectent nos Sens ſans „ ſe rendre viſibles ou palpables, elles „ n'en ſont pas moins réelles, & peu- „ vent devenir & viſibles & palpables „ par les diverſes couches qu'on en pour- „ roit faire fort aiſément & fort promp- „ tement. Les DIEUX n'ont qu'à or- „ donner que tous ceux qui ſe trouvent „ ici preſens, renvoyent dans un même „ lieu toutes les images émanées du „ grand MASSO. En les ajoutant les „ unes ſur les autres & en les uniſſant „ avec ce *gluten, neſcio quod, partes co-* „ *adunans*, qu'un Profeſſeur moderne „ de Philoſophie ſoupçonne ſi ſage- „ ment être le lien indeſtructible des „ particules de la matiere, en joignant, „ dis-je, ainſi toutes les émanations du „ grand MASSO, nous aurons bientôt „ un autre lui-même, puiſqu'au fond „ les émanations des choſes ne ſont pas „ differentes des choſes dont elles éma- „ nent. Ce ſera la ſubſtance même du

„ ſavant

„ ſavant corps du grand MASSO, & ſi
„ c'eſt ſa propre ſubſtance, c'eſt lui-
„ même. Ainſi cet homme incompa-
„ rable, cet homme comme il n'y en a
„ point, pourra être ici déifié, tandis
„ qu'un autre lui-même perſeverera ail-
„ leurs dans l'état d'humanité où il ſe
„ trouve. DIEU ſur le Parnaſſe,
„ HOMME dans les Pays-Bas.

Ce Diſcours de LUCRECE charma toute l'Aſſemblée. Le moyen d'avoir ainſi l'incomparable MASSO parut le plus noble & le plus digne qu'on pût choiſir. Ce moyen étoit fourni par la Philoſophie & par conſequent ſûr. Il conſervoit ce grand Docteur aux hommes, lors même qu'il en faiſoit jouïr les Dieux. Il lui faiſoit donner une naiſſance en quelque maniere ſemblable à celle de PALLAS. MASSO alloit être engendré, pour ainſi dire, du cerveau des Dieux & des hommes. C'eſt ainſi que le Ciel & la Terre devoient conſpirer à ſa production. Cependant ESCULAPE ſe leva, il fortifia le Syſtême d'EPICURE par des obſervations ſur la tranſpiration, où il fit voir que du fond même des corps il ſe faiſoit une émanation des parties intérieures qui tranſpiroient ſans ceſſe, &

qui

qui, quoiqu'invisibles, affectoient nos Sens d'une maniere si vive, qu'il n'y avoit pas à douter de leur solidité: il raporta principalement à ces transpirations ce qu'on appelle *Sympathie* & *Antipathie*, attraction & repulsion, sur quoi il dit les plus belles choses du monde. Il rejetta le *gluten nescio quod* du Professeur moderne, & fit voir que l'homogeneïté des parties & leur pression immédiate les unes sur les autres suffisoient pour faire l'adherence necessaire à la formation des corps. Mais en consequence de ses principes & de ceux d'EPICURE même, il prouva que la formation d'un autre MASSO composé des émanations du premier étoit impossible, parce que tous les objets envoyant des images, celles qu'on coucheroit les unes sur les autres, pour former le grand MASSO, se dissiperoient à mesure qu'elles seroient unies, sans pouvoir jamais parvenir à la solidité necessaire pour la forme du corps de cet illustre Docteur. EPICURE convint de la verité de cette remarque, mais il ajouta, que quoi que la pénetration, ou si l'on veut, la pénetrabilité de ces émanations, fût extrême, & leur action plus prompte mille fois que celle de la lumiere, il y avoit cependant des

corps

corps qu'elles ne pouvoient pénetrer, qu'il y en avoit même qui les reflechiſſoient, & qui par cela ſeroient très-propres à contribuer à leur union, ſi l'on oppoſoit ces corps l'un à l'autre. Qu'il n'y avoit donc qu'à diſpoſer trois ou quatre grands miroirs, de ſorte que leur reflexion ſe fit à un même point, & qu'alors il étoit ſûr que les eſpeces ou images continuellement reflechies empêcheroient la diſſipation des premieres, qui ſe compreſſant elles-mêmes les unes ſur les autres par la force de la reflexion formeroient bien vîte l'*alter & idem* du grand MASSO

Je ne puis exprimer la joye que cauſa cet expedient, l'envie de voir l'incomparable Docteur, réellement déifié, étoit inconcevable. On ordonna donc d'aller promptement chercher les plus grands miroirs qui fuſſent dans les Sales d'APOLLON, & on chargea NICERON, l'Auteur du *Thaumaturgus Opticus*, de les diſpoſer de la maniere la plus propre à faire l'effet qu'EPICURE en venoit de promettre.

Pendant qu'on fit chercher ces miroirs, un Philoſophe Anglois, nommé KEILL, s'avança près d'ESCULAPE & dit que, ſi ce qu'EPICURE propo-

ſoit ne réüſſiſſoit pas, il n'y falloit point tant de façons, que puisque la matiere étoit inconteſtablement diviſible à l'infini, pour peu qu'on pût avoir un grain d'émanation de ſubſtance du grand MASSO, il étoit facile d'y trouver un corps, tel & le même que celui de ce fameux Docteur. Tel, puis qu'un ſeul grain de ſa ſubſtance pouvoit fournir par la diviſion & l'arrangement de quoi former un corps auſſi grand & auſſi gros que celui de ce Docteur. Le même, parce que cette parcelle ou ce grain étant une émanation de ſa propre ſubſtance, elle ne ſeroit pas differente de lui-même. A cette propoſition tout le monde ſe prit à rire, excepté CONSUS, que rien ne pouvoit rendre de bonne humeur, quelques Mathematiciens & quelques Philoſophes qui garderent auſſi leur ſerieux: c'eſt pourquoi KEILL ne fut point déconcerté. Au contraire élevant la voix, je ne vois pas, dit-il, que cette propoſition ſoit ſi ridicule, & j'avoue que ce rire me ſurprend infiniment; puisque j'ai démontré mathematiquement pour l'utilité de la Phyſique, qu'*il eſt impoſſible, que la matiere d'un grain de ſable ſoit repandue par tout l'eſpace que donneroit le cube circonſcrit à l'Orbe de Saturne, de* *telle*

telle sorte que cet espace en soit tout rempli sans qu'il s'y trouve des pores, dont le diametre soit plus grand qu'une ligne droite donnée. Nouveaux éclats de rire s'éleverent, sur tout de la part des Poëtes, dont l'imagination, quelque dereglée & féconde qu'elle soit, n'a point encore été jusques là.

Cependant les miroirs étant aportez & posez par NICERON, conformément au dessein d'EPICURE, tous les Dieux, les DEESSES, les DEMI-DIEUX, les HEROS du Parnasse & même les dix-huit hommes, qui étoient montez avec les MUSES, eurent ordre de reflechir au milieu d'un cercle qu'on fit entre les trois miroirs, toutes les images ou émanations qu'ils avoient du grand MASSO. Comme chacun étoit avide de voir la production de cette merveille, chacun renvoyoit avec empressement toutes les émanations dont l'image de ce grand homme étoit formée, & bientôt ce ne fut plus une image, mais un veritable corps, dont la tête étoit couverte d'une perruque courte & roussâtre, & le reste affublé d'une robe de chambre de Toile des Indes.

J'avoue que quelque persuadé que je

fuſſe de la Doctrine d'EPICURE; touchant les émanations des corps, quelque confirmé que j'y fuſſe par le ſentiment d'ESCULAPE, ſoutenu de tant d'experiences, ſoit à l'égard des odeurs, des couleurs, des figures, des ſentimens du chaud & du froid, je n'aurois jamais cru cette merveille, ſi je n'en avois vu l'experience, & vu de mes propres yeux. Cependant je puis dire qu'il n'y a rien de plus ſimple. Il faut ſeulement que les trois miroirs ſoient extrêmement égaux, tant pour la grandeur que pour l'épaiſſeur & le poli de la glace; qu'ils ſoient poſez à plomb à une égale diſtance & diſpoſez en triangle, de façon qu'au milieu de l'eſpace, qu'ils renferment, ſe trouve exactement un point où leur reflexion arrive en même tems. Tout le monde en voit la raiſon; de ſorte qu'il n'y a rien de plus facile à faire que cette experience, comme il n'y en a point de plus immanquable. La ſeule difficulté c'eſt qu'il faut un grand nombre de perſonnes, qui renvoient en même tems & ſans discontinuer les émanations qu'ils reçoivent de l'objet qu'ils veulent avoir. Car s'il n'y avoit que dix ou vingt perſonnes, les couches de ces émanations ne ſe feroient pas, ni

assez vite, ni assez fortement pour se consolider les unes sur les autres d'une maniere sensible, les premieres n'étant pas repoussées assez promptement, se dissiperoient avant que de parvenir à une consistance bien solide. C'est là toute la difficulté. Quoi qu'il en soit, on eut par ce moyen en fort peu de tems l'incomparable Docteur aussi vrai lui-même, que celui qui étoit dans les Pays-Bas. Je me trompe, on n'eut que son corps; mais son corps si exactement qu'on ne pût pas douter que ce ne fût lui-même. Pour son esprit, dont personne n'avoit conservé ni ne recevoit d'émanations, il ne se trouvoit point logé dans ce corps, de sorte que le MASSO qu'on avoit alors sur le Parnasse, n'étoit que la partie terrestre du grand MASSO, sans action, parce que nul esprit ne l'animoit, & sans autre mouvement que celui du sang, des humeurs ou des vents qui passoient par les divers canaux hydrauliques ou pneumatiques, dont son corps ainsi que le nôtre est composé. C'étoit beaucoup que d'avoir cette partie du grand MASSO, mais ce n'étoit pas encore assez Quelques DIEUX prétendoient bien qu'il suffisoit pour le rendre DIEU, de diviniser son

corps, puisque son esprit d'une nature celeste s'étoit encore divinisé par l'étendue & la sublimité de ses connoissances. Mais on prouva que pour la Déification parfaite il falloit que l'esprit fût joint au corps. De sorte que l'Assemblée des Dieux se trouva dans un nouvel embaras.

MOMUS toujours prêt à donner des avis, dit que les Ouvrages de cet excellent Docteur pouvoient fournir l'esprit qui manquoit à ce corps, que c'étoit dans ses livres admirables que les émanations de son esprit se conservoient, qu'il n'y avoit qu'à les en tirer & les faire passer dans le cerveau de son corps inanimé, & que les traces scientifiques, qu'elles avoient autrefois faites ou parcourues, y seroient bientôt imprimées, de sorte que le MASSO present seroit en tout égal au MASSO absent, que cela pouvoit aisément se faire par l'operation de la Chymie. APOLLON, PARACELSE, *van* HELMONT avec tous les Alchymistes en convinrent, & sans perdre de tems, on fut dans le laboratoire du Parnasse chercher un fourneau & une cornue qu'on prépara. MOMUS les voyant si empressés à mettre en état le fourneau, rioit de tout son

cœur

cœur avec l'aimable HEBE', & le sujet de leur rire étoit qu'APOLLON n'avoit pas commencé par se munir des Livres, dont l'on devoit extraire l'esprit de l'incomparable Docteur. Le jour même que ces Livres avoient été aportez dans la Bibliotheque du Parnasse, THALIE les avoit pris & donné à MOMUS pour en faire des papillotes. Ainsi ce Dieu savoit bien qu'APOLLON ne les trouveroit point dans cette Bibliotheque. En effet, quand il les y envoya chercher, on n'eut garde de les y trouver. Ce qui mit ce DIEU dans une colere d'autant plus grande, que tout son attirail étoit prêt pour l'operation. La colere d'APOLLON augmentoit les ris d'HEBE' & de MOMUS. JUPITER leur en demanda le sujet. Ils le dirent, & le Pere des Dieux & des hommes ne put s'empêcher lui-même de rire de voir de si beaux préparatifs pour rien. Cependant MOMUS, ayant dit qu'il n'avoit point encore fait usage de ces Livres, grace à ceux de l'Abbé ARCHIMBAUT, qu'il avoit voulu employer auparavant, il offrit de les aller chercher, & promit d'être incessamment de retour. JUPITER lui ordonna d'y aller sans differer, & MOMUS, qui demanda à

HEBE' de l'accompagner, partit comme un éclair pour aller dans ses appartemens du haut Olympe.

Dans l'inaction où l'on étoit, en attendant le retour de MOMUS, TERPSICORE, qui jusqu'alors ne m'avoit point parlé pour ne pas me distraire, voulut bien employer cet intervalle à me faire conter ce que j'avois vu sous la conduite de la Nymphe GRAFIBIO. Je le fis en accompagnant mon recit de mille actions de grace de ce qu'elle m'avoit donné une conductrice si obligeante. Ce terme d'obligeante fit rire la Muse. GRAFIBIO l'est un peu trop, me dit-elle, elle a beaucoup de caquet, elle est amusante, elle sait beaucoup de choses, mais il y en a beaucoup plus encore qu'elle croit savoir & qu'elle ne sait point, les moindres bagatelles l'occupent, & des choses très-peu importantes, souvent même inventées à plaisir ou par malignité, lui paroissent assez considerables pour en faire un recit aussi détaillé que le devroit être le fait le plus interessant de l'Histoire. Je crains fort qu'elle ne vous ait étourdi de son babil, au lieu de vous aprendre seulement ce que vous auriez voulu savoir. Je repondis que GRAFIBIO m'avoit nom-

mé plusieurs grands hommes que je n'aurois point connus sans elle, & qu'elle m'avoit apris diverses anecdotes, sur tout concernant ARISTOPHANE & TERENCE, autrement ASDRAL, que je ne voudrois pas ignorer pour toutes choses du monde. Elle auroit bien pu vous en apprendre d'autres, reprit TERPSICORE, & qui la regardent elle-même: par exemple, savez-vous que c'est la Nymphe la plus coquette qui soit sous les Cieux pour ne rien dire de plus, & que le fameux Moreri est un de ses fils naturels. Je pourrois vous en nommer bien d'autres, continua la MUSE, mais il faudroit plus de tems que nous n'en avons; & voilà SADI, qui me paroit avoir quelque chose à vous dire. SADI, qui étoit en effet auprès de moi, ne differoit à me parler que par respect pour la MUSE, dont il ne vouloit point interrompre la conversation. Mais m'adressant alors la parole, après avoir fait une profonde reverence à TERPSICORE, *pourriez vous me dire certainement*, me demanda-t-il, *qui est l'Auteur de ces Lettres*, me montrant un Livre intitulé LETTRES PERSANNES. *Oui*, *sage & éloquent* SADI, repondis-je,

on le nomme le President de MONTESQUIEU. *Ce Livre*, reprit SADI, *est un des plus agreables Livres que j'aye jamais lus. Il n'est tissu que de raison & d'agrément. Nous admirons qu'un François ait pu si bien exprimer nos mœurs, nos manieres, qu'il ait pu penser & écrire comme nous aurions fait nous mêmes, mais nous ne sommes pas moins étonnez de la liberté qui y regne, par rapport à des coutumes & à des opinions reçues dans votre Pays. Comment, sage & clairvoyant* SADI, repliquai-je, *comment pouvez-vous être étonné de cette liberté? Vous venez d'en admirer la cause. En effet*, dit TERPSICORE, *prudent* SADI, *vous n'y songez pas. L'Auteur pouvoit-il ne pas faire parler des Persans comme des Persans? J'ai tort*, dit SADI, après un petit moment de reflexion, *& cela vient de ce que l'idée de* François *se présente plutôt que celle de* Persan, *qui doit se presenter. On songe à l'Auteur & non pas à celui qu'il fait parler: je ne pense pas que si je faisois parler un François sur ce qui se passe chez nous, je devrois lui faire voir les choses à peu près comme un Persan verroit ce qui se passe en France. Voilà l'effet de la prévention, qui précipite & égare notre jugement. Ce-*

pen-

pendant, poursuivit-il, en me regardant, *je vous prie à votre retour en France de faire mille & mille complimens de ma part à cet ingenieux Auteur, dont je n'oublierai jamais le nom.* Je le lui promis, & j'allois lui demander ce qu'il pensoit de la Traduction que GOLLIUS a faite de son *Rosaire Politique*; cet Ouvrage si agreablement instructif, lors que *Clement* MAROT s'avança auprès de moi avec *Antoine du* CERCEAU, qui avoit apris que j'étois sur le Parnasse & qui daignoit m'y chercher. Quoique je sûsse bien qu'il devoit un jour y entrer, j'ignorois qu'il y fût déja. Ainsi sa vûe me frapa d'une surprise égale à une émotion que je ressentis, mêlée de joye & de tristesse. C'étoit assurément une de ces ames, quoi qu'on dise de ceux qui portent son habit,

Quales neque candidiores
Terra tulit.

Après m'avoir apris la précipitation, avec laquelle les PARQUES l'avoient envoyé sur le Parnasse, & nous être entretenu, quoi qu'à la hâte, de plusieurs choses qui s'étoient passées à Paris depuis que je l'y avois laissé, il me demanda des

des nouvelles de l'Angleterre; je lui dis ce que j'en savois, & lui ayant apris que ma situation y avoit fort changé depuis la mort du bon Roi GEORGE I., le Roi son Successeur ayant supprimé une pension, dont j'avois en vain sollicité le rétablissement, *Clement* MAROT me dit, qu'il vouloit me donner une Lettre pour le Prince de GALLES; qu'on vantoit par tout les bontez de ce Prince, & qu'ainsi il ne seroit pas difficile de l'interesser en ma faveur. Je remerciai très-affectueusement *Clement* MAROT de sa bonne volonté, & l'assurai que je me chargerois d'autant plus volontiers de sa Lettre, que l'excellent naturel du Prince devoit en effet augmenter ma confiance.

Il se fit alors un grand bruit qui m'obligea de tourner la tête vers le cercle des Dieux. MOMUS & HE'BE' descendoient de l'Olympe, & laissoient en riant tomber, au milieu du cercle, la fameuse *Histoire Critique de la Republique des Lettres*. APOLLON, aidé des plus grands Alchymistes, en ramassa promptement tous les Volumes, & après les avoir legerement macerés, on les mit dans une cornue, au col de laquelle on ajusta un long tuyau, dont l'autre ex-

extremité embouchoit le nez du grand MASSO, on l'y ſeela presque hermetiquement. Enſuite un grand feu de reverbere finit bientôt toute l'opération. Je crus que tout ce qui étoit dans la cornue alloit s'enflamer, les feuilles de cette *Hiſtoire Critique* étant ſi ſêches, que je ne crois pas qu'il y eût rien de plus combuſtible. Cela n'arriva pas cependant. L'operation ſe fit à merveille. On détacha le tuyau du nez du grand MASSO, qui ſur le champ ſe mit à parler Grec, Latin, Hebreu, François, Arabe, Batavique, Chinois, Allemand, Anglois. Enfin il fit un diſcours qu'APOLLON lui-même aura eu bien de la peine à entendre, tant pour le ſens que pour les paroles. Cela fit que quelques-uns des Dieux, & ſur tout les Muſes, crurent que l'eſprit qu'on avoit tiré de ſes Ouvrages, pour animer ſon corps, n'étoit pas ſon veritable eſprit, mais un eſprit emprunté de differens Auteurs, ſur quoi il ſe fit de nouvelles difficultez pour la Déification. Mais MAXIME *de Tyr* & l'Auteur de *la Prémotion Phyſique* firent parfaitement voir que l'eſprit, ſemblable à la flamme, ſe communiquoit ſans ſe partager; & qu'ainſi un eſprit pouvoit fort bien

bien s'être fortifié & même accru par les lumieres des autres esprits, sans pour cela cesser d'être un & le même. Qu'il étoit vrai que le discours que l'incomparable Docteur venoit de prononcer, paroissoit plutôt l'effet d'une évaporation, ou même une detonation chymique, que celui d'un enthousiasme divin; mais que cela n'étoit pas surprenant, après une operation si précipitée. On applaudit fort au discours de MAXIME, & l'on dit qu'il falloit donner quelques momens au grand MASSO, pour laisser rasseoir ses esprits & qu'il lui falloit faire boire quelques verres de la liqueur précieuse qui alloit devenir sa boisson ordinaire JUPITER commanda donc qu'on lui versât du Nectar, il ordonna à HE'BE' de le faire, malgré la repugnance qu'elle fit paroître. Le grand MASSO but plusieurs coups de ce divin breuvage dans une coupe digne des plus grandes tables d'Allemagne; cependant l'agitation de ses esprits n'en fut point calmée. Il continuoit toujours à parler toute sorte de langages & à traiter toute sorte de sujets, ou plutôt à en discourir *abboc* & *abbac*, si j'ose me servir de cette expression dans un sujet si relevé. On craignit que la violente irritation des

esprits ne fit en peu de tems des traces si profondes dans le cerveau de ce grand homme, qu'il fût ensuite impossible d'en arrêter le desordre. SERVET, glorieux d'avoir découvert la circulation du sang, vint humblement proposer de lui en tirer trente-six onces. Mais ESCULAPE crut aussi bien qu'HIPPOCRATE, CHIRON, GALIEN & plusieurs autres, que le plus sûr étoit d'envoyer prier MORPHE'E de donner une bonne quantité de ses pavots les plus assoupissans. En attendant qu'on les eût, on ordonna que les excellens Musiciens, qui se trouvoient sur le Parnasse, jouassent les divers airs pour les sommeils qui se trouvent dans les Opêras de LULLI. Cela fut executé de façon que toute l'Assemblée pensa s'endormir, & qu'on crut que les pavots de MORPHE'E seroient inutiles. Les Zephirs, qui étoient allez les chercher, revinrent cependant, chargez d'une si grande quantité de ces pavots, qu'ils en éprouvoient l'effet. Ils ne voloient plus que d'une aîle, & tomberent endormis au milieu du cercle des Dieux. On les déchargea promptement du fardeau, sous lequel ils étoient plus assoupis que fatiguez, & on répandit sur la tête du grand

grand Masso ces fleurs somniferes en si grande abondance, qu'il en fut dans un moment tout couvert. Leur vertu acheva ce que les airs de sommeil avoient commencé. Il tomba au milieu du tas de pavots, sous lesquels il se trouva pour ainsi dire enseveli.

Pendant que cet excellent homme, ou pour mieux parler, pendant que ce Dieu futur étoit ainsi tranquilisé par les doux sons d'une melodie assoupissante, & par les puissantes vapeurs des fleurs de Morphe'e, Jupiter ordonna deux choses: l'une qu'on préparât vîte le bucher où le grand Masso devoit être purifié de tout ce qu'il avoit de terrestre; l'autre qu'on fit au plutôt un Motet pour être chanté au premier instant de sa Déification

Les Demi-Dieux furent chargez d'aller chercher les Lauriers necessaires pour construire le bucher, & Apollon choisit l'Empereur Leopold pour avoir soin du Motet.

Dans cet intervalle le Dieu des Vers & de la Medecine examina ce que l'operation chymique avoit produit, outre l'esprit qui étoit passé dans le cerveau du grand Masso. On ne trouva qu'un *Caput mortuum* extrêmement épais, une

ne prodigieuse quantité d'*huile fœtide*, à laquelle on donna le nom d'*huile de jactance*, & que MOMUS demanda pour aller, dit-il, la jetter dans *les ornieres de la Verité* que ce grand Docteur avoit creusées, & que d'autres n'ont jamais suivies sans s'embourber ; mais ce qui surprit tout le monde, c'est qu'on ne put tirer par cette operation le moindre grain de sel, soit fixe, soit volatile. Pendant que les Chymistes raisonnoient sur ce sujet, mon envie de connoître encore personnellement quelques autres de ces Heros du Parnasse, fit que je priai TERPSICORE de m'en nommer quelques-uns qui étoient sur notre droite, je ne les avois point vus dans le tour que j'avois fait avec GRAFIBIO, & ils me paroissoient d'une taille & d'une mine à devoir être connus. L'aimable Muse le fit d'abord ; avec ces graces qu'on ne peut trouver que dans les Immortelles. J'apris donc que celui, qui paroissoit le plus grand de tous ceux que je lui montrois, étoit ARCHIMEDE ; il s'apuyoit sur un Sicilien, qui s'appelloit, si je ne trompe, MAUROLICI. Le celèbre HUYGENS, FERMAT, VIETTE, CAVALIERI, furent ceux qu'elle me fit remarquer jusques à la

HIRE le fils, que je reconnus & que je vis réellement tel que je l'avois toujours consideré en idée, c'est-à-dire, d'une grandeur égale ou superieure à tous ceux qui l'environnoient. LA HIRE le Pere, CASSINI, RICCIOLI, AMONTONS, HERACLITE, GASSENDI, ANAXAGORE, CICERON, OVIDE, PLINE, HIPPARQUE, ALDOBRANDI & PLUTARQUE furent ensuite ceux que TERPSICORE me nomma, & qu'elle distingua de plusieurs autres. La grande reputation de CICERON attacha particulierement mes regards sur lui, & j'avouerai que, quelqu'estime que je fasse de ses Ecrits admirables, je trouvai dans son air quelque chose de si vain, que je ne puis m'empêcher de croire que la vanité ne l'ait plus animé que l'amour de la Verité & de la Vertu, quelque belles choses qu'il ait dites, n'en deplaise à ses admirateurs. Il peut être comparé au Baron de Feneste en cela qu'il cherchoit principalement *le paroitre*. Il est vrai que c'est le cas où sont presque tous les Savans & même presque tous les hommes. Chacun dans son état cherche plus à paroitre ce qu'il n'est pas, qu'à être effectivement ce qu'il

qu'il veut paroitre. Tant de grandes entreprises, tant d'actions éclatantes, tant d'admirables ouvrages n'ont eu pour principal mobile que l'amour de la gloire, l'amour de la reputation, & quoi qu'on donne de grands éloges à cet amour de la gloire, ce n'est en bon François que la vanité, passion si basse, qu'elle est une marque de petitesse dans ceux mêmes qu'elle a fait grands. Ainsi j'ai peut-être tort de faire au sujet de CICERON une remarque à laquelle tous les hommes donnent lieu; mais il faut avouer que, quoique tous les hommes y soient sujets, la plûpart cachent leur vanité de façon qu'ils donnent lieu de croire qu'ils cherchent à la detruire, ou qu'ils en ont honte, au lieu que CICERON en paroit si possedé, qu'on diroit qu'il s'en fait honneur.

OVIDE, que je considerai aussi avec beaucoup d'attention, me parut un de ces hommes heureusement nez, qui n'ont qu'à se presenter pour plaire. Ce n'est pas qu'il n'eût l'air un peu melancolique, mais on voyoit dans la tendresse & le feu de ses yeux que c'étoit de cette sorte de melancolie, qui marque plutôt un temperament porté au plaisir qu'à la tristesse. Son air est galant, ses traits

ſont reguliers, il ne peche que par trop d'embonpoint.

Parmi les grands hommes que la Divine TERPSICORE me fit remarquer il n'y en avoit point qu'elle estimât au deſſus de PLUTARQUE; elle m'en fit un éloge merveilleux & dit que, pour former une excellente Bibliotheque, il ne falloit que joindre les Ouvrages de PLUTARQUE à ceux de PLATON & de LUCIEN. Que les livres de ces trois hommes devoient être regardez comme la ſource de la ſageſſe, du ſavoir & des graces de tout genre. J'en convins, non par déférence pour les ſentimens de TERPSICORE, mais parce qu'en effet je penſois comme elle. Seulement je demandai que par raport aux mœurs des modernes on ajoutât les Caracteres de LA BRUYERE à cette Bibliotheque, comme un Livre très-propre à nous corriger de nos vices & de nos ridicules. La charmante Muſe en convint.

C'eſt ainſi que m'inſtruiſoit TERPSICORE, lorsque les DEMI-DIEUX revinrent, ſi chargez de Lauriers, qu'on auroit pu croire qu'ils en avoient depouillé tout l'Helicon. Ils en conſtruiſirent un Bucher ſuperbe en forme de

pyramide au milieu du vallon, qui est entre les sommets du Mont sacré. Les Zephirs dirigez par MERCURE, y porterent sur le sommet le grand MASSO, envelopé de sa robe de chambre & encore assoupi. Dès qu'il y fut posé, JUPITER prit la foudre des mains de son Aigle, la lança au pied du bucher, mais presque sans bruit. On ne vit qu'une longue trace de lumiere, mais qui penetra dans le bucher, & qui le parcourant en serpentant de tous côtez, depuis le pié jusqu'au sommet, fit bientôt une pyramide de feu d'une pyramide de verdure. Les Dieux & tous ceux qui étoient présens à cette ceremonie, regardoient avec autant d'admiration que de plaisir l'éclatante lumiere de ce bucher. Elle étoit accompagnée d'un bruit doux du tonnerre, auquel se joignoient mille petits éclats du bruit petillant que faisoient les Lauriers enflamez. C'étoit un spectacle magnifique. Les Dieux mêmes prenoient plaisir à le considerer; mais ce plaisir fut bientôt troublé par une odeur insupportable. Quand la partie terrestre du grand MASSO devint l'objet de l'action des flammes, on vit s'élever au dessus du bucher une colomne noire d'une fumée épaisse, de laquelle

il s'exhala une odeur dont je ne parlerai point, ne fût-ce que pour m'en épargner le souvenir. Il suffit de dire que les Dieux, les Déesses, les Demi-Dieux, les Heros & les Mortels mêmes, qui se trouverent alors sur le sacré Mont, ne pouvoient la supporter. On ne voyoit de tous côtez que grimaces & contorsions. Chacun prêt à s'étouffer, n'osoit respirer un air suspect de contagion. Par bonheur pour moi, j'avois deux petites bouteilles, dont l'une étoit pleine d'une essence cephalique où il entroit beaucoup d'esprit de canelle & d'ambre gris, & une autre pleine de Sel volatile d'Angleterre humectée d'esprit de lavande. Elles furent d'un grand sécours non seulement à moi, mais à ma chere Protectrice l'aimable TERPSICORE, & aux autres Muses qui les firent circuler entre elles. Vous auriez eu pitié de l'aimable HEBE', d'ASTRE'E & de quelques autres Déesses; & dans toute autre occasion on n'auroit pû s'empêcher de rire des grimaces de la vieille TETHYS, de JUNON, de CYBELE & de MNEMOSYNE. Pour VENUS, elle se trouva si mal, que si PYTHAGORE qui par hazard étoit derriere elle, ne lui eût donné de l'*eau des Carmes*, je ne sai

pas

pas ce qu'il en ſeroit arrivé. Cependant les Vents appellez au ſecours chaſſerent vers la mer & l'infection & la fumée. Elle diminua enſuite tout-à-fait, & l'on vit du milieu du bucher s'élever en l'air le Divin MASSO, qui précedé de MERCURE, qui avoit toujours voltigé autour du bucher, vint ſe preſenter devant JUPITER. Dès qu'il parut, ce furent des éclats de joye redoublez qui s'éleverent de tous côtez ſur le Parnaſſe, & que les ECHOS firent retentir au loin dans toute la Theſſalie. Je ne crois pas qu'on aît jamais vu éclater plus de joye.

Le Grand MASSO n'avoit plus cet air foible & caduc qui s'augmente avec le nombre des années, les rides qui ſillonnoient ſon viſage, avoient diſparu, il n'avoit plus ces yeux rouges & ténébreux, cette mine préſomptueuſe & refrognée. L'agilité & la force étoient ſubſtituées à la caducité, la ſerenité paroiſſoit ſur ſon front auguſte, ſes yeux étinceloient d'un feu celeſte, la Majeſté Divine éclatoit dans toute ſa perſonne, il paroiſſoit tel, qu'on auroit dit qu'en lui la force d'HERCULE s'étoit jointe à la beauté d'APOLLON. Plus je le conſiderois, moins pouvois-je m'em-

pêcher de m'écrier *quantum mutatus ab illo.*

Quand le nouveau Dieu se présenta devant JUPITER, ce Roi des Dieux & des hommes se leva pour lui faire honneur. Toute la Cour celeste fit de même, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué auparavant. Mais l'équitable fils de SATURNE voulut honorer d'une maniere extraordinaire un merite extraordinaire. Il se rassit ensuite & le nouveau Dieu se mit à genoux devant lui, ayant à ses côtez CONSUS & MERCURE, qui étoient debout, de même qu'APOLLON, qui étoit derriere lui. Le Divin MASSO ayant joint ses mains, Jupiter les prit entre les siennes, & dans le transport de sa joye ne pouvant s'exprimer en prose, le Maître du Tonnerre parla ainsi au grand MASSO:

De l'heureuse Immortalité
Reçois l'investiture
Et deviens la Divinité
De la Litterature
De l'Olympe & de l'Helicon.
La faridondaine la faridondon.

Tu seras le Dieu favori,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

A quoi tout le Parnasse répondit en chœur :

A la façon de Barbari,
Mon ami.

Après cela le nouveau Dieu fit un serment touchant l'administration de l'emploi qui venoit de lui être conferé. Je ne pus l'entendre à cause de l'éloignement, mais je sai qu'il le repeta en soixante & quatre Langues, ce qui surprit APOLLON même & augmenta encore la joye du Grand JUPITER. Ensuite le Divin MASSO fut conduit à la place, qui lui étoit marquée dans le cercle des Dieux. C'étoit immediatement à côté d'APOLLON, de sorte que MASSO avoit APOLLON à sa gauche & VENUS à sa droite.

Dès qu'il fut assis, ORPHE'E & LINUS, à la tête d'une nombreuse troupe de Musiciens, s'avancerent au milieu du cercle, pour y executer le Motet que l'Empereur LEOPOLD avoit été chargé de faire. Une longue symphonie instrumentale préceda les voix admirables, qui chanterent les paroles de ce Motet. Je les ai déja rapor-

tées, mais je ne puis m'empêcher de les raporter encore ici.

Sub pedibus videt nubes & sydera MASSO.
Plaudite, plaudite,
Cœlicolæ.
Cantate, Io, cantate,
O felix! ô fausta Dies!
Cœli fit hospes,
Fit Deus & Præses
Orbi erudito.
Vivat, Io, vivat ARISTARCHUS MASSO.

Il est inutile de parler ici de la Musique de ce Motet. On doit bien juger qu'elle étoit au dessus de tout ce qu'on a jamais entendu de beau, de parfait, de ravissant. L'exécution repondit à la beauté de la composition, soit par l'exactitude & la delicatesse des instrumens, soit par l'élevation, la douceur, la force & la flexibilité des voix, soit par la justesse & l'accord du tout ensemble. Nul de ces agrémens, qu'on ne peut marquer sur la tablature, & que le seul goût d'un Musicien délicat fait répandre, nul de ces agrémens n'y furent negligez. Ces inflexions touchantes, ces ports de voix admirables, ces roulemens, ces passages où l'art délicat des dissonances est

est employé avec tant d'habileté, tout s'y fit admirer. On voit que les paroles, excepté le seul mot *Aristarchus*, sont très-propres au chant. Mais c'est dans ce mot-là même que l'habileté des Compositeurs éclata d'une maniere sublime. Comme la Musique de ce Motet étoit dans le goût Italien, on peut juger si tous les *I*, les *A*, les *E* & les *O* furent divinement mis en œuvre. Oui je suis sûr que toutes les voix des cygnes de l'antiquité, toutes celles des rossignols de tous les siècles, toutes celles de tous les chapons d'Italie n'ont jamais égalé ce qui se fit d'admirable sur les *I*, les *E*, mais sur tout sur les *A* & les *O* de ce Motet. Enfin, il suffit de dire que les plus excellens Musiciens de l'Antiquité, tels que TERPANDRE, PYTHAGORE, ARISTOXENE, joignirent leur savoir pour la composition de la Musique de ce Motet, non seulement au savoir de BOECE & de l'ARETIN, sous la direction de l'Empereur LEOPOLD, mais encore à celui de tous les autres excellens modernes. On trouva l'art d'y faire passer successivement tous ces tons fameux, qui produisoient chez les Anciens des effets que nous avons peine à croire. Le Dorien, le Lydien, l'Eolien,

le

le Sousphrygien, le Phrygien même y furent employés avec adresse ; & pour l'execution, quand on saura que MERCURE, PAN, THALES de Milet & TIMOTHE'E étoient les Chefs de la PNEUMATIQUE, que LINUS, ORPHE'E & ARION étoient ceux de la Psaltique, que LULLI & BEAUJOYEUX n'y étoient que de simples Violons, & qu'APOLLON y batoit la mesure, il me semble qu'on ne pourra se former une plus haute idée de quelque Concert que ce puisse être.

Ce Motet dura plus de deux heures, il ne faut pas en être surpris ; il étoit tout-à-fait dans le goût Italien, & on trouve dans les paroles quatre *A* & sept *O*, qui peuvent être heureusement employez, sans compter les *I* & les *E*. Cependant je puis assurer qu'il ennuia moins, que n'ennuiera peut-être ce que j'en viens de dire.

Quoi qu'il en soit, après que ce Motet fut fini, JUNON, la fiere JUNON, soit pour faire plaisir à JUPITER, son cher Epoux, qu'elle fait si souvent enrager, soit pour se donner un air de prude, ou que la Musique qu'elle venoit d'entendre l'eût mise en train de chanter, JUNON, ayant arraché des plumes à son

ſon Paon, s'avança deux pas du côté du nouveau Dieu, lui preſenta ces plumes & lui dit, ſur l'air de *Nous voyageons parmi le monde*,

De ma bienveillance le gage
Ces plumes ſont.
Vous en ferez un bon uſage,
Divin MASSON,
Admirez l'extrême beauté,
Qui brille en elles,
Pour cacher votre nudité,
J'ai choiſi les plus belles.

Elle lui fit une grande reverence, & reprit ſa place, tandis que toutes les voix repeterent :

Pour cacher votre nudité,
J'ai choiſi les plus belles.

Comme l'exemple des Princes devient d'ordinaire la regle à laquelle on ſe conforme, & qu'on s'empreſſe toujours à marquer de grands égards à ceux qu'ils honorent de quelque diſtinction, la plûpart des Dieux s'empreſſerent à temoigner la joye qu'ils avoient de l'exaltation du grand MASSO, de la même

Jamais n'ira
Cahin caha.

ORPHE'E & LULLI ayant alors fait dire à leurs violons l'air de ces deux derniers Vers, plusieurs autres Musiciens reprirent leurs instrumens, & se joignirent à ORPHE'E & à LULLI. Les voix s'unirent de nouveau aux instrumens, & tous repeterent plus de vingt fois de suite,

Jamais n'ira
Cahin caha.
Jamais n'ira
Cahin caha.

Cela fit une espece de charivari le plus joyeux & le plus melodieux du monde. On ne pouvoit s'en lasser, d'autant plus que MASSO lui-même y mêla sa voix.

Cependant GYBELLE, qui s'étoit levée & qui attendoit pour complimenter le nouveau Dieu que le *Gahin-caha* finit, dit, aussi-tôt qu'il eût cessé:

Que toute la terre benisse
Le choix par qui JUPIN propice
T'éleve au dessus des mortels,

Nos

Nos fleurs te feront des guirlandes,
Nos habitans chargez d'offrandes,
Crieront autour de tes Autels,
Tera lera lanla lerire, tera lera lanla lerire.
Tera, lera, lera, lera.

Ce refrain donna lieu à un nouveau charivari. Les voix & les instrumens reprirent encore plusieurs fois de suite,

Crieront autour de tes Autels,
Tera lera lanla lerire, tera lera lanla lerire
Tera, lera, lera, lera.

C'est ce qui se fit plus ou moins à la fin de tous les complimens qui furent faits au grand MASSO, c'est pourquoi je ne raporterai plus ces reprises que sous le Titre de *Chœur*.

Après CYBELLE, NEPTUNE s'avança & toutes les Divinitez de la Mer s'éleverent, ainsi que celles de la Terre s'étoient levées, lorsque CYBELLE avoit parlé. Ce Frere puisné du grand JUPITER, le Trident à la main, s'exprima ainsi sur l'Air du *Branle de Mets* :

Les Divinitez de l'Onde
Vous assurent par ma voix

De l'allegresse profonde
Que leur cause le beau choix ;
Que l'Olympe a fait de vous,
Pour que la gent litteraire
Vous invoque à deux genoux,
Comme son Dieu tutelaire,
Vous invoque à deux genoux
Et craigne votre courroux.

LE CHOEUR.

Vous invoque à deux genoux
Et craigne votre courroux.

TERPSICORE me dit alors tout bas, qu'on voyoit bien que NEPTUNE beuvoit plus d'eau salée qu'il ne beuvoit de l'eau d'Hippocrene, & me fit remarquer qu'il n'y avoit pas une des Muses qui n'écoutât en se moquant les chansons de ces Dieux. Cependant PLUTON s'avança vers MASSO & lui dit sur l'Air des *Folies d'Espagne* :

Quoique des Cieux j'abhorre la lumiere,
Je suis sorti du ténébreux sejour,
Pour te donner une assurance entiere
Du devoûment de l'infernale Cour.

LE

LE CHOEUR.

Du devoûment de l'infernale Cour.

Le boiteux VULCAIN, qui étoit assez loin sur la droite au dessus de MASSO, vint en clopinant près de lui, & lui chanta sur une variation du même Air les paroles suivantes:

Du plus dur fer que jamais sur l'enclume
Ait contourné d'un Cyclope le bras,
Je te promets de te faire une plume
Qui durera tant que tu dureras.

La gravité de l'Air, la dureté des vers & de la voix convenoient parfaitement à la mine de VULCAIN & à la promesse qu'il venoit de faire. Je n'avois jamais si bien consideré sa laideur que je le fis alors. On diroit qu'il n'a été donné pour époux à VENUS qu'afin de rendre l'infidelité legitime. Qu'il ressemble peu à celui qui parut ensuite auprès de MASSO! C'étoit le fils de Semelé. Il joint à des traits charmans un air de sincerité & de generosité si peu commun, qu'il n'est pas surprenant qu'ARIANE se soit jettée entre ses bras pour se consoler du perfide THESÉE.

Il aborda MASSO de la maniere la plus gracieuse, en lui disant sur l'Air de *Ton humeur est, Catherine.*

Par les soins de ta Critique
Va renaître le bon goût.
Nous allons de sel attique
Saupoudrer tous nos ragouts.
La meilleure béatille
Qui se trouve en un Festin;
C'est quand l'esprit y petille
Autant que fait le bon vin.

Aussi la reconnoissance
Duë à ta Divinité,
Veut que tout repas commence
En buvant à ta santé.
Je veux sans cesse à ta gloire
Voir mon Nectar circuler.
Si bien raisonner fait boire,
Bien boire fait raisonner.

LE CHOEUR.

Si bien raisonner fait boire,
Bien boire fait raisonner.

Alors SILENE à la face boutonnée, fit un effort pour se lever, & sans sortir de sa place, se tenant debout appuyé sur

ſur ſon ane, il entonna d'une voix dont les articulations n'étoient pas fort libres.

A la ſanté de MASSO,
A la ſanté de MASSO
Beuvons à tirlarigo,
Beuvons à tirlarigo.
Il fait en Litterature
Plus qu'APOLLON & MERCURE.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Tremblez Meſſieurs les Auteurs;
Traducteurs, Commentateurs,
Editeurs, Compilateurs,
Imprimeurs & Reviſeurs;
Car ſes jugemens critiques
Doivent paſſer ſans repliques.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

C'eſt pourquoi vous ferez bien (bis.
De ne compoſer plus rien: (bis.
Laiſſez là votre écritoire,
Ne vous occupez qu'à boire.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Les SATIRES, Compagnons de SILENE, s'étoient levez comme lui, & repe-

repetoient de tout leur cœur avec leurs voix rauques & leurs cornets à Bouquin.

Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Tout le Parnaſſe le repeta de même, nul des Muſiciens n'eut garde de ne pas faire honneur à leur Refrain favori.

MARS s'avança alors un pas ou deux en dedans du cercle, & dit ſur un air de Baſſe ſi grave qu'il reſſembloit à un Recitatif de POLIXENE:

Pour montrer à quel point ta gloire m'intereſſe
Je veux te conſacrer des temples en tous lieux,
Et puis qu'on offre aux Dieux
Des Animaux de toute eſpèce,
Je t'immolerai tous les ans
Une hecatombe de Pedans.

LE CHOEUR.

Je t'immolerai tous les ans
Une Hecatombe de Pedans.

PRIAPE fut enſuite feliciter de la même maniere le nouveau Dieu, & après PRIAPE, PLUTUS, FORNAX, MNEMOSYNE, ESCULAPE, avec quelques

quelques autres qui le firent en prose. Mais le crayon dont je me servois pour écrire en abregé ce qui se disoit, s'étant rompu, je n'ai pu retenir ce qui se dit, & par consequent je ne puis le raporter. Je dirai seulement que CONSUS parla le dernier, & que dans son compliment qui fut long, il insinua au nouveau Dieu ce qu'il étoit à propos de faire pour réprimer plusieurs abus qu'il indiqua. C'est apparemment le formulaire qu'observent les gens de robe dans leurs complimens ou harangues, car je l'ai toujours ainsi remarqué. Cependant MOMUS trouvant mauvais que CONSUS voulut faire l'important avec MASSO, sur ce qui regardoit la Republique des Lettres, il s'en expliqua, & cela fit naître une petite querelle entre CONSUS & MOMUS. Je me souviens qu'en la finissant le grave CONSUS demanda à MOMUS, *pourquoi vous, qui vous dites ami particulier du grand* MASSO, *ne lui avez-vous point fait de compliment de félicitation, vous, qui trouvez à redire à ceux des autres.* A quoi MOMUS avoit répondu que *toute la Cour celeste l'en avoit aquité.*

Quand MASSO eut ainsi reçû les complimens des Dieux & des Déesses, JUPITER ordonna que la

Renommée fut en instruire tout l'Univers. Il voulut de plus que quatre des dixhuit mortels, qui avoient servi de gardes aux Muses, allassent dans les quatre parties du Monde porter la nouvelle de cette Déïfication, & qu'ils y en publiassent une relation fidelle. On tira au sort. Je fus un des quatre, & mon ignorance fit qu'on m'envoya en Europe, ne sachant point les Langues de l'Asie ni de l'Amerique, ni de l'Afrique. Avant que de nous faire partir, le bon JUPIN attentif à tout, nous fit donner deux bouteilles de Nectar, il crut avec raison que, n'ayant rien pris de tout le jour, nous avions besoin de quelque chose qui nous donnât des forces. Puis-je le dire, sans offenser les Dieux ni les Poëtes? je trouvai le Nectar fort au dessous de ce que je me l'étois imaginé. Je ne le préfererois ni au Tokai, ni au Champagne: mon palais n'est aparemment pas fait pour les boissons celestes.

Quoique je fusse charmé de l'honneur de porter le premier en Europe cette grande nouvelle, j'eus beaucoup de chagrin d'être obligé de quitter le Parnasse. TERPSICORE m'aprit que cette Fête se termineroit par un grand repas

pas que JUPITER y devoit donner, & par un Bal qu'APOLLON y donneroit ensuite. Tout ce que je pûs faire, fut de prier un des quatorze, qui restoient, d'être bien attentif à tout ce qui se passeroit & de vouloir bien dans la suite me l'apprendre.

Lors que nous buvions à l'écart la liqueur divine, moi & les trois que le sort avoit destinez à partir, plusieurs des Heros du Parnasse vinrent nous charger des marques de leur estime pour divers particuliers des pays où nous allions. Les deux CORNEILLES, après m'avoir demandé des nouvelles de Monsieur de FONTENELLE, leur cher neveu, me chargerent de le bien assurer de la continuation de leur amitié la plus tendre, ce que fit aussi un de leurs anciens amis, nommé PETIT. BRAHE', COPERNIC, *Van* DALE, LUCIEN, ARCHIMEDE, VOITURE, THALES, DESCARTES, ANACREON, PLATON, LA SABLIERE, NEWTON, HIPPOCRATE, TOURNEFORT, CASSINI, THEOCRITE même & VIRGILE (car l'envie n'a point lieu chez les Heros du Parnasse) HERODOTE, VESALE, APOLLODORE, LEEU-

WENHOEK, ALDOBRANDI, les deux PLINES, ou pour mieux dire, car je ne finirois point, tous ceux qui me parlerent, dans quelque Science qu'ils ayent excellé, me chargerent d'assurer M. *de* FONTENELLE de leur estime & de leur reconnoissance, LA HIRE Pere & Fils, le Marquis *de l'*HOPITAL, VARIGNON, le bon OZANAM & tous les grands hommes de l'Academie Royale des Sciences me chargerent de mille complimens pour Monsieur *de* MAIRAN & Monsieur *de* MAUPERTUIS. BEAUFORT qu'une mort prématurée a empêché d'obtenir les premiers rangs, s'attendrit à ma vuë & me dit les choses du monde les plus touchantes & les plus remplies de reconnoissance sur les soins que Monsieur *de* MAUPERTUIS avoit pris de lui dans sa maladie & sur les attentions de Monsieur *de* FONTENELLE. BAYLE, SAINT EVREMOND, le Comte de SHAFTSBURY, SALLENGRE, ADDISON & LA MONOYE s'informerent avec empressement de la santé & des occupations de Monsieur *des* MAIZEAUX, ils me dirent de le bien assurer de leur reconnoissance & de leur amitié. BAYLE en particulier me chargea de complimens

mens pour Monsieur MARAIS & SALENGRÉ pour le P. *des* MOLETS. VERULAM & NEWTON me firent promettre de ne pas manquer d'assurer Monsieur BOERHAVE de toute leur estime. NEWTON qui me reconnut, me demandant des nouvelles de Londres, je crus que rien ne pouvoit l'interesser davantage que de lui parler du Mausolée, qu'on venoit de lui ériger à Westminster; je lui en fis la description. Après m'avoir écouté avec cet air appliqué qui lui étoit ordinaire: Si ce monument est tel que vous le decrivez, me dit-il, cela doit faire un mauvais effet. Je lui avouai que la grosseur du Globe Celeste suspendu à si peu de distance au dessus de son corps, non seulement choquoit la vue, mais faisoit, pour ainsi dire, craindre qu'il n'en fût écrasé, & pour lui dire tout, j'ajoutai qu'il me sembloit que l'envie de trop bien faire avoit empêché l'inscription d'être meilleure. Ce n'est pas de quoi je m'inquiete, me dit ce grand homme.

Scilicet hoc putas manes curare sepultos?

Ce qui m'interesse le plus, c'est que vous fassiez bien mes complimens à mon cher ami le Docteur HALLEY, à Monsieur

ſieur *de* MOIVRE, à Monſieur MACHIN. Je lui demandai s'il ne vouloit rien faire dire au Docteur PEMBERTON, mais il ſecoua la tête ſans me repondre. MOLIERE & LAINEZ, Madame *des* HOULIERES, & Mademoiſelle DES CARTES, GAUTIER & *des* LANDES furent deputez de tous les illuſtres François, tant Poëtes que Muſiciens, pour me charger de leur reconnoiſſance & de leurs remercimens pour Monſieur TITON *du* TILLET, au ſujet du Parnaſſe magnifique qu'il a fait ériger. CHAULIEU, MARSOLLIER, FRAGUIER, BOIVIN, *la* MONOYE, DION CASSIUS, me dirent plnſieurs choſes obligeantes pour Monſieur l'Abbé ALARI; DION CASSIUS me fit expreſſement promettre de lui dire de ne le point oublier. THALES & ANAXAGORE au nom des Philoſophes de l'Antiquité, CICERON, PLUTARQUE, VALERE MAXIME, GERSON, GUARIN, SARPI, MARSOLLIER, LE NAIN DE TILLEMONT, FRAGUIER, BEAUFORT me chargerent de beaucoup de complimens pour Monſieur *de* BURIGNI, de même que SEXTUS EMPIRICUS, BAYLE, JOSEPHE, BEROSUS,

BID-

BIDLOO, NEWTON, LA HIRE le Fils, VAUGELAS, PAVILLON, GUARIN & MEZIRIAC pour Monsieur *de* POUILLI son Frere. PETAU, SIRMOND, MARSHAM, HERODOTE, TITE-LIVE firent de même à l'égard de Monsieur FRERET, LOCKE me dit de bien faire ses amitiez à Monsieur COSTE, HIERON me dit la même chose, l'un & l'autre marquant beaucoup de reconnoissance des peines qu'il avoit pris pour eux. OSSAT, d'AVAUX, WIQUEFORT, DE GROOT, PUFFENDORF, HERRERA me chargerent de très-humbles complimens pour M. le Cardinal de POLIGNAC. SOCRATE, PLATON, BOYLE & DERHAM firent de même, & LUCRECE exigea de moi avec beaucoup d'instance que je fisse savoir à son Eminence qu'on ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur sur le Parnasse, que la publication de son Poëme contre la Doctrine d'EPICURE. Par les fragmens que nous avons vu ici, ajouta-t-il, personne ne doute que la Vérité n'ait devoilé la Nature aux yeux de ce Cardinal, & que la Poësie ne lui ait prodigué tous ses charmes pour mieux préparer les traits de la Sagesse. ESCU-

LAPE au milieu d'HIPPOCRATE & de GALIEN, suivi de tous les Chefs des Sectes de la Medecine & de tous les excellens Anatomistes, Chimistes & Botanistes, s'avança alors vers nous, précedé d'OPHIUCHUS. Après avoir parlé à celui qui devoit partir pour l'Amerique, ce Dieu se tourna vers moi & me dit : „ Je „ suis venu exprès moi-même vous or„ donner ici d'assurer les Docteurs CHI„ RAC, BOERHAVE, HELVETIUS de „ mon estime singuliere, & de celle de „ tous les grands hommes que vous „ voyez. Nous leur reservons ici les „ premiers rangs, mais nous aimons „ assez le genre humain pour souhaiter „ qu'ils ne viennent pas si tôt en jouïr. Je promis fort au Dieu d'executer ses ordres que je reçus avec le respect que je devois. HIPPOCRATE & GALIEN me dirent en particulier de bien assurer M. BOERHAVE, que les soins qu'il se donnoit en faveur des Medecins Grecs, les obligeoit d'ajouter aux sentimens d'estime, qu'ils avoient pour lui, tous ceux de la reconnoissance ; qu'elle devoit être d'autant plus vive, que les Ouvrages de M. BOERHAVE pouvant suffire, il ne pouvoit publier ceux des autres que pour leur faire honneur.

VAIL-

VAILLANT & VESALE me parurent aussi extremement sensibles à ce que M. BOERHAVE avoit fait pour eux. VESALE me chargea encore de beaucoup de remercimens pour Monsieur ALBINUS. C'est ce que fit aussi KÆMPFER pour M. le Chevalier SLOANE, pour lequel PLINE, AVERROES, ALDOBRANDI, RONDELET, MALPIGHI, BOCONE, BELON, JONSTON, WILLOUGHBY, ou pour le dire en un mot, tout ce que je vis de savans Naturalistes, me chargerent de complimens. SPANHEIM l'Antiquaire y ajouta aussi les siens. DIOSCORIDE, MATHIOLE, LA QUINTINIE, COLUMELLE, VAILLANT, SHERARD, me parlerent avec beaucoup d'estime de Monsieur MILLER, aux soins duquel on a confié le Jardin de Medecine à Chelsey. Ils me dirent qu'en lui faisant bien leurs complimens, je ne manquasse pas de lui marquer la joye qu'ils avoient de voir en lui un homme, qui joignant la pratique à la Science, ne pouvoit manquer d'être très-utile aux progrès de la Botanique. PARE' & MAITRE JEAN me firent leurs civilitez pour Monsieur CHESELDEN. Le grand *de* THOU pour

pour Monsieur BUKLEY. SADI, comme s'il avoit eu peur que je n'oubliasse ce qu'il m'avoit dit pour Monsieur de MONTESQUIEU, vint de nouveau me repeter de lui faire mille civilitez de sa part. ABUL-FEDA, POCOK & RELAND me dirent la même chose pour Monsieur GAGNIER. PAPEBROCK, CERI, RUINART, *le* COINTE, TRITHEME, PHOTIUS, *le* LONG, mais sur tout ERASME, me firent beaucoup de complimens pour Monsieur *le* COURAYER, DENIS d'Halicarnasse pour M. l'Abbé BELANGER, QUINTILIEN pour M. l'Abbé GEDOYN & M. l'Abbé CAPERONIER. RABELAIS pour Monsieur *le* DUCHAT & le Docteur SWIFT. SALO, POURCHOT, PHOTIUS, RICHELET, SIMON, FURETIERE, PASCHAL, VAUGELAS, BOUHOURS, BARBIER d'*Aucour*, *le* SAGE, LUCIEN, *Des* PREAUX, LUCILIUS & APULE'E pour M. l'Abbé *des* FONTAINES. VAUGELAS, BOUHOURS & d'AUCOUR voulurent que je le priasse de leur part de ne pas manquer de donner de tems à autre un Supplement au *Dictionnaire Neologique*. Ils dirent tous trois qu'on

qu'on ne pouvoit rien faire de plus utile pour la Langue & pour les Ecrivains de France, sur tout quand ces supplemens seroient faits par un homme qui connoissant bien en quoi consiste la perfection du stile, sauroit conserver à la Langue Françoise ses beautez sans s'opposer à ce qui peut augmenter la force & la précision de cette Langue. Ils ajouterent qu'ils ne doutoient pas que M. l'Abbé *des* FONTAINES ne s'aperçût bien qu'on avoit quelquefois outré la Critique dans le *Dictionaire Neologique*, & qu'il n'y remediât : ADDISON me chargea aussi de lui faire beaucoup de complimens de sa part. MILTON & ADDISON me marquerent encore bien de l'estime & de la reconnoissance pour Monsieur de SAINT MAUR. BOUHOURS & VAUGELAS y joignirent leurs civilitez. MELANCHTHON, ERASME, SERVET, *du* PIN, BRANDT & DE GROOT temoignerent des sentimens pleins d'estime & de reconnoissance pour Monsieur l'Abbé MOSHEIM, Monsieur LE CLERC, Monsieur de la ROCHE, Monsieur PFAFFIUS, Monsieur MURATORI, Monsieur ABAUSIT, & Monsieur MAICHEL. Le même *de* GROOT,

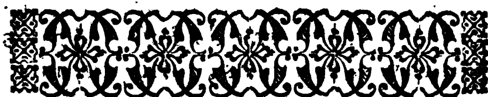
PUFFENDORF, CUMBERLAND & NOODT me dirent que je devois joindre de leur part pour Monsieur BARBEYRAC, tous les sentimens de l'estime à ceux de l'amitié & de la reconnoissance. VIRGILE & RAPIN me parlerent du P. VANIERE dans des termes qui font bien voir que les grands hommes du Parnasse savent sincerement admirer ceux qui les égalent, ou même qui les passent. LUCIEN me chargea des complimens pour Monsieur RAYMOND *de* SAINT MARD. C'est ce que fit aussi LEIBNITZ pour Monsieur MENKEN, Monsieur WOLFIUS, Monsieur BERNOULLI & Monsieur BULFFINGER. POLYBE & JULES CESAR voulurent que je disse de leur part mille choses obligeantes à Dom THUILLIER & à M. le Chevalier FOLARD. VAUBAN & GOULON y joignirent leurs complimens pour M. le Chevalier FOLARD & pour Monsieur BELIDOR. HOMERE, PINDARE, HORACE, ANACREON, CORNEILLE, LA FONTAINE me dirent tous de bien marquer leur reconnoissance à Monsieur HOUDART *de la* MOTTE de tout ce qu'il avoit fait à leur honneur. DACIER & son illustre

illustre Epouse, QUINAUT, PERRAULT & les deux SENEQUES me chargerent aussi de lui faire mille civilitez. CORNEILLE & RACINE me témoignerent beaucoup d'estime pour Monsieur CREBILLON & me prierent de lui faire leurs civilitez. VILLON, COQUILLART, MOLINET, THEOPHILE, & MALHERBE me firent leurs complimens pour Monsieur ROUSSEAU, VIRGILE & HORACE me chargerent de leurs remerciemens pour le P. CATROU, CICERON pour Monsieur le President BOUHIER, l'Abbé OLIVET. HOMERE, SHAKESPEAR, & LONGIN pour Monsieur POPE. C'est ainsi que mon depart me procura l'honneur & le plaisir de voir & de parler à tant de grands hommes, que je n'avois pas vus, ou que je n'avois vus qu'en passant. J'aurois sans doute été encore chargé de bien d'autres complimens; mais notre Nectar étant fini, & *Clement* MAROT étant venu m'apporter la lettre qu'il m'avoit promise pour Monseigneur le Prince *de* GALLES, je ne songeai plus qu'à partir. Je ne pus le faire toutefois sans aller me jetter aux pieds de ma divine TERPSICORE, la

remercier des bontez qu'elle avoit eû pour moi, & la supplier de me continuer l'honneur de sa protection. Elle daigna m'en assurer & me dit, en la quittant, d'avoir soin que ma Relation fût fidele, de n'y point oublier la fuite des MUSES, & celle de MINERVE & des GRACES, d'y bien marquer que les MUSES n'avoient assisté à cette Fête que par force, qu'on n'avoit pu obliger MINERVE, ni les GRACES de s'y trouver; & même que VENUS y avoit été sans sa ceinture. J'assurai la charmante MUSE que ma Relation seroit si exacte à marquer toutes ces choses, que ceux qui la liroient n'en pourroient douter, & c'est du moins de quoi je suis certain de m'être acquité.

FIN.





LE DOCTEUR CHRISOSTOME MATANASIUS AU LECTEUR.

SALUT.

APrès avoir lu la Relation precedente, il est bon, CHER LECTEUR, que vous soyez instruit de quelle maniere je l'ai reçue, & de ce qui m'a forcé d'en être l'Editeur.

J'étois le huit d'Octobre dernier dans ma Bibliotheque, extremement abbatu par l'épuisement où m'avoit jetté une étude excessive; en effet j'avois recueilli pour un *Florilegium Poëticum* auquel je travaille, tout ce que les Poëtes Latins, tant anciens que modernes, ont dit sur

ce qu'ils appelloient *Garrulitas*, ce que nous ne pouvons bien rendre en François que par le terme de *Babil.* J'avois verifié vers pour vers, mot pour mot, tout le centon d'AUSONE, qui fera le ſujet du dernier & neuvieme Livre d'un Ouvrage important que je publierai bientôt en Latin ſous le Titre de *Tractatus de Arte Moſaïca Eruditorum.* C'eſt-à-dire, *Traité de la Moſaïque Litteraire*, ou *l'Art de faire des Livres avec des pieces de raport.* Art admirable, auquel tant de gens doivent leur reputation, qu'il eſt étonnant que perſonne jusques ici n'en ait reduit la pratique en règle. Un bon Traité ſur ce ſujet auroit mis d'abord les Ecoliers en état de faire auſſi bien des livres que leurs Profeſſeurs. Ce qui contribueroit infiniment, comme on voit, au progrès des Sciences.

J'avois de plus fait la Table des Matieres d'un gros in Quarto que je prépare pour la preſſe, & qui n'eſt qu'une Diſſertation où je prouve invinciblement par des raiſonnemens appuyez ſur un fait certain que les Oeuvres d'ARISTIPPE de *Cyrene*, dont parle DIOGENE LAERCE, ſont abſolument perdus, de même que ceux de CAD-

MUS

MUS de *Milet*, dont parle SUIDAS, & que PLINE dit être l'inventeur du discours en prose, ainsi que le raporte SIMLER dans son Épitome de la Bibliotheque de CONRAD GESNER, où il dit : CADMUS *Milesius paulò post* ORPHEUM *scripsit Historias* Mileti *ac totius* Ioniæ, *ut Auctor est* SUIDAS. *Hunc* PLINIUS *ait primum prosam Orationem invenisse.*

Il faisoit d'ailleurs un tems bas & couvert où un brouillard froid & épais se convertissoit en pluie; de sorte que l'esprit fatigué par le travail & le corps abatu par le mauvais tems, qui a presqu'autant d'influence sur moi que sur un Anglois, j'étois dans une situation assez semblable à celle d'un triste Hypocondriaque. Je me renversai dans mon fauteuil pour ranimer mes esprits par du caffé qu'on m'avoit apporté, lors que j'entendis ouvrir ma porte, & vis paroître un homme d'une grandeur extraordinaire, du moins je crus que c'en étoit un; il s'aprocha de moi sans parler, & me présenta un paquet en forme de lettre, mais si mouillé que je n'osois y toucher, crainte de le déchirer. Par dessus un justaucorps, dont cet Etre, (car je n'ose plus l'appeller un homme)

étoit vétu, il avoit une robe de chambre grise, faite à la Baniane. Sa tête étoit couverte d'un bonnet de peau, qui par le retroussé, qui lui tomboit sur les épaules & venoit se boutonner sous son menton, ressembloit à un casque ouvert. Il avoit aux jambes de grosses bottes de Cavalier, dont les vastes genouilleres faisoient sous sa robe de chambre le même effet que les paniers sous les jupes des Dames; mais ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que cet Etre devint si petit après m'avoir remis le paquet dont il étoit chargé, qu'il ne me parut plus que de la hauteur d'un pié & demi, & sans me rien dire, il disparut par la porte qu'il avoit laissée entr'ouverte. On peut juger de mon étonnement. Je m'étois levé & je restai debout quelque tems, sans savoir que penser ni que faire. Par bonheur un recit que m'avoit fait autrefois un de mes amis, me revint dans l'esprit, & m'apprit à quoi m'en tenir. Voici le fait. Cet ami, qui étoit un très-honnête homme, vieil Officier, qui avoit servi chez les Venitiens, & de là dans les troupes du Grand Electeur de Brandebourg, pere du feu Roi de Prusse; cet ami, dis-je, m'avoit dit, qu'un de ses amis, qui étoit ami particu-

cu-

culier d'un Seigneur qui étoit ami d'un ami intime de M. de LOUVOIS, l'avoit assuré que cet ami de M. de LOUVOIS, étant un jour dans le cabinet de ce Ministre seul avec lui, un petit homme, qui n'avoit pas deux piés de haut, ajusté comme un Abbé, avoit ouvert la porte de ce cabinet, s'étoit aproché du Marquis de LOUVOIS, lui avoit remis une Lettre & avoit disparu; il ajoutoit que cette Lettre étoit si mouillée, que le Marquis de LOUVOIS fit apporter un rechaut de feu pour la secher avant que de l'ouvrir, qu'elle venoit de Rome, & qu'elle avoit été apportée en trois heures de tems. Il assuroit fort que ce Ministre avoit ainsi des Esprits Aeriens, qui le servoient dans les affaires importantes, & qui allant d'un endroit en un autre par le vague des airs, faisoient plus de cent lieues par heure, de sorte qu'on comptoit qu'ils pouvoient en quatre-vingt heures faire le tour de la Terre. Ce qui faisoit au reste que cette Lettre étoit si humide, c'est que le Genie, qui l'avoit apportée, avoit apparemment été obligé de passer au travers de quelque nuage. Mon ami m'avoit assuré de tout ceci comme d'un fait certain, dont l'ami de l'ami de son ami, qui étoit l'ami

 de

de celui qui l'étoit de l'ami intime de M. de LOUVOIS avoit été témoin oculaire.

Cette Histoire, à laquelle je n'avois pas eu grand' foi, se trouvant confirmée par ce qui m'arrivoit, servit à me faire connoître quel avoit été le porteur du paquet que je recevois. Je pris pour l'ouvrir les mêmes précautions que le Marquis de LOUVOIS avoit pris pour ouvrir sa Lettre de Rome. L'ayant ouverte j'y trouvai une Lettre & la Relation qu'on vient de lire.

La Lettre avoit pour suscription, *au très-Docte & très-Renommé Docteur, le Docteur* Chrisostome Matanasius, *Professeur en Histoire & en Belles Lettres, dans l'Université de Pedanstat à Pedanstat*: & contenoit ce qui suit:

On vous confie le soin de faire imprimer la Relation ci-jointe, votre zèle pour la gloire du grand MASSO *vous a mérité cet honneur.*

Après avoir lu la Lettre, je lus la Relation qui l'accompagnoit, mais j'avoue que je ne pus me resoudre à repondre à l'honneur qu'on me faisoit de m'en choisir pour l'Editeur.

Je soupçonnai cette Relation de fausseté, je croyois en avoir de bonnes raisons. Le recit d'un évenement si extraordinaire ne doit-il pas être suspect par cela même qu'il est si extraordinaire?

D'ailleurs cette Relation me parut si bizarre, tant pour le fonds de la narration que pour le stile, que je croyois devoir ne la regarder que comme une fiction extravagante qu'avoit enfanté une imagination dereglée. Le stile Poëtique, l'Historique & le Burlesque m'y parurent joints d'une maniere peu convenable à la majesté des Dieux & à la dignité du sujet. Tout ce qui s'étoit passé à cette Déification ne m'en paroissoit pas plus digne.

Cette Deïfication, qui doit être le veritable sujet de la Relation, n'en fait à peine que la troisieme partie. La premiere n'a presqu'aucune relation à l'objet principal. On diroit qu'elle n'a été faite que pour attaquer par de fades plaisanteries des Auteurs très-respectables; ainsi que l'épisode qu'on trouve peu après semble n'être fait que pour étaler une Litterature si mince, qu'avec le moindre Catalogue de Livres un habile homme auroit trouvé de quoi faire parade d'une plus grande Erudition.

Tous

Tous les moyens qu'on propose pour avoir le grand MASSO, & le Déifier, me paroissoient si ridicules, & la Cour Celeste y jouoit un role si peu convenable à des DIEUX, que j'avois peine à croire qu'on eût pu imaginer des choses si peu sensées. La Déification même, ce Miroir, cet Alambic, ce tuyau qu'on scele hermetiquement au nez de ce Docteur incomparable, les complimens en Vaudeville que lui font les Dieux & les Déesses, ce Motet, tout enfin ne me representoit qu'une invention ridicule de quelqu'esprit derangé qui vouloit rire aux depens de la Raison & qui persuadé que mon zèle pour la gloire du grand MASSO me rendroit credule sur le Rang que les Dieux lui avoient donné, vouloit se servir de moi pour publier une Piece aussi fausse que mal concertée.

Dans cette idée je jettai & la Lettre & la Relation sur ma table, & rappellai dans mon esprit les pensées importantes qui l'occupoient auparavant. Il est vrai que le Genie, quel qu'il soit qui m'avoit apporté cette Relation, se presentoit souvent à mon esprit. Mais un tel messager n'étoit point une preuve de l'authenticité de la Pièce. Cependant

la

la nuit étant venue, ou pour mieux dire, l'heure de la nuit, où la misere de la condition humaine me force à derober à l'étude un tems que je regrette de donner au sommeil, je fus me coucher. Je m'endormis à mon ordinaire, mais sur le matin, tems où les Dieux envoyent les songes, je vis dans mon sommeil le grand MASSO, tel que la Relation le represente, excepté qu'il avoit à la main la massue d'HERCULE & dans les yeux un regard foudroyant. Ce n'est pas tout, j'entendis interieurement une voix qui me reprochoit mon incrédulité, & qui m'accusoit d'indifference pour l'honneur de ce nouveau Dieu. Je me reveillai saisi d'étonnement & de frayeur; & lors que plein d'agitation je voulois chercher à me rassurer, un bruit horrible se fit entendre dans ma Bibliotheque. Je me levai, j'y courus après avoir fait ma priere au grand MASSO, & après avoir appellé du monde; car j'avoue que je n'aurois jamais osé y entrer seul. Mais helas! que vis-je en y entrant, tous mes livres renversez en pile au pié des tablettes, mes Manuscrits enlevez de dessus mes tables, la seule Relation y restoit. L'on peut juger de ma crainte & de mon étonnement: que faire? Je pris la Re-

lation, la relus, & reconnus mon erreur. En effet, parce qu'une chose est extraordinaire, s'ensuit-il, lors qu'elle est arrivée, qu'elle ne soit pas aussi vraye qu'une autre, & parce qu'elle arrive rarement est-ce une raison pour se prevenir contre la réalité du fait ? Cette difference de stile que j'avois condamné n'étoit-elle pas necessaire, puisque le stile doit toujours être convenable aux choses qu'on traite ? Cette mince Litterature dont j'avois été offensé, loin de me faire accuser l'Auteur d'ostentation, devoit au contraire me persuader de sa modestie & me convaincre de sa sincerité. Il pouvoit sans beaucoup de peine paroître cent fois, mille fois plus savant, il n'avoit qu'à consulter quelques Journaux ou quelques Bibliographes, cela est aisé à faire ; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a donc pas voulu imposer. La discussion des moyens proposez au Conseil des Dieux pour la Deïfication du grand MASSO, ces Miroirs, cet Alambic, ce Tuyau ne marquent que la prudence des Dieux dans le choix des moyens, & leur sagesse à choisir les meilleurs, puisqu'en effet ceux-là réussirent. La construction d'un nouveau MASSO qui est autre & qui est pourtant le même, n'est-elle pas fondée sur les principes de

la

la Physique tirez de l'experience que nous avons des émanations des corps.

Perpetuo quoniam sentimus, & omnia semper
Cernere, odorari licet & sentire sonorem ..Lucret. l. 4.

Il est vrai que la maniere d'infuser l'esprit dans le corps par un tuyau ajusté au col d'une cornue, paroîtra difficile à croire. Mais si la Matiere peut penser, ainsi qu'on prétend que quelques Philosophes l'ont cru, & même M. Locke, il est certain que les Chymistes peuvent trouver dans la décomposition des corps un nouveau principe, qui sera l'*Esprit pensant* & que s'ils ne l'ont pas fait jusques à present, c'est qu'aparemment ils n'y ont point pensé ou qu'ils n'ont point encore inventé de recipient propre à le conserver. Enfin, qu'ont d'indecent ces complimens que les Dieux font en Vaudeville? N'étoient-ils pas charmez de voir leur nombre accru, n'étoit-ce pas une Fête, un tems de réjouïssance, & le chant n'est-il pas naturellement l'expression de la joye? Voilà comme les hommes précipitent leurs jugemens & condamnent, faute d'attention, ce qui mérite leurs éloges. Plein de regret de m'être ainsi trompé, j'envoyai dans le moment chercher mon Imprimeur, je lui ordonnai, toute affaire cessante, de joindre cette Relation aux Com-

mentaires sur *le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, consacrez dès leur naissance au Grand Masso. Il me promit de le faire & dans l'instant même mes livres se replacerent sur les tablettes, d'où ils avoient été renversez mes Manuscrits reparurent sur mes tables, des mains invisibles operoient ces miracles & confirmoient la vérité de la Deïfication de celui à qui Jupiter a dit :

> De l'Olympe & de l'Helicon
> Tu seras le Dieu favori,
> Biribi.

Voilà, Cher Lecteur, ce que j'avois à t'apprendre, pour ne te rien laisser à desirer sur une nouvelle aussi grande & aussi interessante, & pour t'empêcher de tomber dans des soupçons qui penserent me séduire, puisque tous les raisonnemens du monde ne sont rien contre un fait certain.



TABLE DES DIABLES ET DES DIVINITEZ PAYENNES,

Dont il est parlé dans cet Ouvrage.

II. TABLE DES NATIONS ET DES SOCIETEZ,

Dont il est parlé dans ce Volume.

III. TABLE DES NOMS DES AUTEURS LOUEZ

Dans cet Ouvrage.

IV. TABLE.

IV. TABLE
DES NOMS
DES AUTEURS, DES DEMI DIEUX, DES HEROS OU AUTRES PERSONNAGES,
Citez ou critiquez dans cet Ouvrage.

Adonis.

IV. TABLE.

E. Eacus.

V. TABLE DES MATIERES.

A.

B.

Bayf,

D.

K.

L.

M.

Sca-